Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie

Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève

Band: 20 (1972)

Artikel: Lettres du peintre Pierre-Louis de la Rive pendant son séjour en Italie (1784-1786)

Autor: Morsier, Georges de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728661

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LETTRES DU PEINTRE PIERRE-LOUIS DE LA RIVE
pendant son séjour en Italie (1784-1786)

Textes choisis et annotés par Georges de Morsier
Iconographie par Anne de Herdt

Introduction

C'est à Genève que Pierre-Louis De la Rive est né le 12 octobre 1753. Son père, Pierre De la Rive (1718-1781) était alors pasteur à Cartigny, village de la campagne genevoise. Sa mère, Anne-Madeleine Bazin, était la fille de Jean-Auguste Bazin de Limeville, pasteur à La Haye. La famille De la Rive, originaire de Mondovi en Piémont, a acquis la bourgeoisie de Genève en 1448. Une autre branche de la famille, séparée depuis le XVIIe siècle, a donné deux physiciens, Gaspard et Auguste, devenus célèbres par leurs découvertes en électro-magnétisme.

Très jeune, Pierre-Louis se passionne pour la peinture, mais son père l'oblige à étudier la philosophie puis le droit, ce qu'il fait à contre-cœur. Il continue à fréquenter son ami Abraham Ducros qui avait étudié la peinture sous la direction d'un Liégeois, le chevalier de Facin. Le conseiller Tronchin, ami de Voltaire, intervient auprès du pasteur qui finit par céder. Pierre-Louis pourra devenir peintre. Pour Facin, les jeunes peintres devaient se borner à copier les grands maîtres sans jamais peindre quoi que ce soit d'après nature. Ducros, revenu de Belgique, décide de partir pour Rome et Pierre-Louis aimerait l'accompagner. Son père s'y oppose, mais lui permet de voyager en Allemagne, où il copie des tableaux des maîtres flamands et hollandais à Mannheim puis à Dresde. Dans cette ville, Jean-Baptiste Casanova, directeur de l'Académie, frère du célèbre aventurier Jacques Casanova de Seingalt, devient son ami. J.B. Casanova avait étudié à Rome sous la direction du peintre allemand Raphaël Anton Mengs. Voyant ses compositions, il lui conseille de cesser de copier et de composer lui-même ses tableaux.

A Dresde, il est reçu dans la famille du pasteur de l'Eglise réformée Godefroy et s'éprend de sa fille, Charlotte-Théodora, qu'il épouse le 9 février 1779. Elle mourra

en 1830, à 81 ans, 42 ans après son mari. Leur fille unique, Anne-Jeanne, dite Nancy, a épousé Antoine Perdriau en 1804, à l'âge de 23 ans. Elle est morte en couches de sa fille unique Suzanne, qui a épousé Jean-Louis Claparède, pasteur à Chancy.

Pierre-Louis revient à Genève en 1779 après avoir passé trois ans en Allemagne. Il se met alors à peindre d'après nature dans les environs de la ville, en particulier des animaux: bœufs, vaches, moutons, chèvres, en commençant par imiter les animaliers hollandais, comme Potter. La beauté des arbres, des plantes, des fleurs, des champs de blé, le vol des oiseaux l'enthousiasment. L'étude des arbres qu'il perfectionnera pendant toute sa vie le séduit particulièrement. Pour commencer, il imite les paysagistes hollandais: Antoine Waterloo, Herman van Swanvelt, Dirk Stoop, l'Anglais Jean Boydell, le Français Israël Sylvestre. Il s'initie à la technique de la gravure et grave lui-même ses dessins.

En 1784, après la mort de sa mère, il se décide enfin à partir pour l'Italie. Il accompagne à Dresde sa femme et sa fille Nancy, âgée de 4 ans, et les installe chez les parents Godefroy où elles séjourneront pendant son absence. Il quitte Dresde le 30 septembre 1784.

C'est à ce moment que commencent les lettres qu'on va lire. Elles s'échelonnent du 30 septembre 1784, date de son départ, au 12 avril 1786, soit pendant dix-huit mois Le peintre raconte au jour le jour ses impressions sur ce qu'il voit et entend: paysages, tableaux, sculptures, architectures, coutumes des habitants, personnages qu'il rencontre. Ses biographes ont insisté sur l'importance de ce voyage en Italie pour sa formation artistique. Mais c'est la contemplation des merveilleux paysages italiens qui l'a enthousiasmé. De La Muccia, le 16 octobre 1784, il écrit à sa femme: « Passé la ville de Tolentino, qui n'a rien de remarquable, je suis entré dans les Apennins, mais avant d'arriver aux grandes montagnes j'ai vu les sites les plus admirables, les paysages les plus riches, les plus variés que j'eusse jamais trouvés; ni Claude Lorrain, ni le Poussin n'ont jamais eu des forces, des effets ni une richesse pareille; si toute l'Italie m'en fournit de pareils, j'en deviendrai fou. J'ai fait à la hâte deux petits dessins d'idées superbes en gémissant de ne pouvoir m'y arrêter, en jetant un regard de mépris sur toutes les compositions que j'ai faites jusqu'ici, et regardant comme perdu pour mon art le temps que j'ai passé hors de cet admirable pays. »

Dans l'excellente biographie qu'il a consacrée en 1903 au peintre et à laquelle nous avons fait de larges emprunts, Daniel Baud-Bovy a reproduit une trentaine de lignes extraites des lettres des 19 octobre, 2 et 23 novembre 1784 et 13 septembre 1785. Les textes qu'on lira ci-dessous sont donc presque entièrement inédits. Ils sont reproduits d'après une copie des lettres originales qui appartenaient à Edouard Claparède et qui se trouvent actuellement à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève (ms. fr. 2397). Cette copie, dont il existe deux exemplaires, a été faite par les soins d'Alexandre Claparède vers 1900. Dans la copie, l'orthographe ancienne a été corrigée, ce qui facilite la lecture.

Une publication complète ne serait pas opportune car une grande partie des lettres concerne des affaires de famille qui ne sauraient intéresser le lecteur. Le peintre préférait voyager seul pour de bonnes raisons: inconfort et danger des voyages à cette époque, dépenses beaucoup plus élevées, nécessité d'avoir un train de maison lui permettant de rendre la politesse à ses amis en les recevant chez lui. Le 21 décembre 1784, il écrit de Rome à sa femme: « Bien certainement, si j'avais une fortune suffisante pour te faire vivre ici avec agrément, je n'hésiterais pas un moment à t'aller chercher; il faudrait au moins pour cela un millier de louis par an, encore, encore. » Enfin il estimait que sa femme devait s'occuper elle-même de sa petite fille et ne pas la confier à ses grands-parents déjà âgés. Mais Mme De la Rive était jalouse. Elle craignait que son jeune mari, qui était beau et séduisant, ne puisse résister à la vie facile et aux mœurs relâchées des Italiennes, surtout pendant le carnaval de Venise ou de Rome. De là d'interminables protestations d'amour et de fidélité qui remplissent une grande partie des lettres de son mari. Il est certain que ce douloureux conflit a beaucoup attristé le peintre et l'a obligé à écourter son voyage. Malgré tous ces tracas, le peintre a pu heureusement réaliser son plus cher désir. Le 20 novembre 1784, il écrit à sa femme dans le style de J.-J. Rousseau: « Dieu soit mille fois loué. Enfin ma chère, ma meilleure amie, m'y voilà. C'est un jour sacré pour un artiste que celui où il entre dans Rome. Mes larmes ont coulé en abondance en arrivant; j'ai remercié du fond du cœur l'Etre suprême de m'avoir conduit sans accident au but où, sans toi, sans ma fille, seraient à jamais fixés tous mes désirs. »

Après les lettres, le lecteur trouvera la liste des principales biographies du peintre, puis un Index des personnes citées dans les lettres pour autant qu'il a été possible de les identifier, enfin un Index géographique des lieux que le peintre a visités.

LETTRES

N° 1. Prague, le 30 sept. 1784

[...] Triste comme tu peux l'imaginer, j'arrive à minuit et demi à Peterswalde où est un bureau impérial. Le buraliste était gris et puait l'eau-de-vie de la plus affreuse manière. Il ne me fit grâce de rien. Au milieu du grand chemin, au clair de lune, par un froid assez vif, il fallut détacher, ouvrir et vider ma malle jusques au fond. Il n'y eut pas un mouchoir, pas une chemise, pas un habit qu'il ne tînt et ne dépliât en entier. Après cela vint la visite des caissons, de ma cassette, du sac de nuit, de tous mes souliers. Cela me tint trois mortelles heures, et, par bonheur, il ne trouva pas mes lettres cachetées. Mon encre de Chine et mes crayons anglais furent la cause d'une longue dissertation. Enfin nous partîmes de très mauvaise humeur.

Au matin, partant d'Aussig, on entre dans une grande vallée noire, triste, dont le fond est occupé par l'Elbe, qui n'a point de cours, et semble un marais; le château de Schreckenstein, sur un roc à pic, tout ce spectacle, ma mauvaise humeur et ma tristesse me causèrent une si terrible attaque de mélancolie, et surtout la réflexion que chaque pas, chaque tour de roue, rendait le retour plus long, plus pénible; tout cela me tourna tellement l'imagination, que je fus sur le point de retourner à Dresden. Je résistai à grand peine à la tentation.

Depuis qu'on est sorti de cette éternelle vallée, on traverse les plaines de la Bohême, siège de la dernière guerre. C'est un triste pays, très peu d'arbres, collines basses, vallées peu profondes. J'arrivai à Prague hier à 7 h. du soir. Il y a bien 3/4 de lieue de chemin de la porte par où je suis entré à l'auberge d'où je t'écris.

J'ai envoyé savoir si je pouvais voir les tableaux du comte de Nostitz; mais il n'y a pas moyen, les clefs n'y sont pas. Ainsi, rien ne me retenant ici, je vais partir pour Vienne où, sauf accident, je compte être samedi ou dimanche [...]

N° 2. Vienne, le 3 oct. 1784

[...] J'en suis parti jeudi, à 11 h. ½ et, en couchant quelques heures pendant deux nuits, je suis arrivé hier au soir. Le pays que j'ai parcouru, c'est-à-dire la Bohême, la Moravie et une partie de l'Autriche, peut être intéressant pour un agriculteur, vu la quantité de différentes productions, et pour un politique, vu sa grande population et le nombre de ses villes; mais, pour un paysagiste, il ne l'est on ne peut pas moins. Je l'ai trouvé très uniforme, et très mal orné. Il est vrai que j'ai eu d'un bout à l'autre un temps gris et couvert et que la situation de mon âme était plus brune et plus sombre encore. Je me serais vu à Tivoli, que je crois que rien ne m'aurait plu. En approchant de la capitale, on trouve des châteaux et des terres qui ont la plus belle apparence, et le pays se peuple de plus en plus de jolis villages et de jolies maisons de campagne.

[...] Je numéroterai mes lettres, afin que tu n'aies pas de peine à les mettre en ordre. Je laisse bien du blanc à mon journal, pour n'avoir pas la peine d'écrire deux fois les mêmes choses; je le complèterai un jour.

J'ai été voir quelques églises qui sont assez curieuses. On les charge de trop de dorures. Les femmes m'ont paru bien, et mises d'un fort bon goût, mais pour les détails, je n'en ai point remarqué. Il me semble que je compose une gazette, mais mes lettres ne peuvent guère être autre chose, si je te rends compte de ce que je vois en passant. Il fait un froid horrible, remarque météorologique; ceci fera rire Just, que j'embrasse.

Avant d'entrer dans la ville, nous avons passé le Danube et la Vienne, petite rivière qui se jette près de là dans le fleuve. Tous ces alentours ont l'air d'avoir été inondés bien souvent et sont assez marécageux. Les faubourgs sont immenses et

nous avons fait bien du chemin avant d'arriver à l'auberge du Cygne, où je suis logé. Comme je ne suis point encore sorti, je ne te dirai rien de plus pour le moment.

Je suis chanceux avec mes recommandations. M. le comte de Fries est à Trieste, et sa femme dans ses terres. M. Gontard part ce matin pour aller auprès de Madame, de sorte que je vais me trouver absolument seul pendant deux ou trois jours. Je les emploirai à beaucoup voir et j'abrégerai mon séjour ici le plus qu'il se pourra. Il est aujourd'hui dimanche; si je pouvais partir jeudi, cela m'arrangerait fort. Labat m'a envoyé des lettres de crédit pour l'Italie.

[...] Le 5. – Depuis que j'ai commencé cette lettre, ma chère et bonne amie, j'ai un peu parcouru Vienne et ses environs. J'ai trouvé au spectacle un monsieur que je reconnus, à sa voix seulement, pour tenir à la famille Gontard. J'entamai la conversation, et, précisément, c'était M. Prévilliers, neveu de M. Gontard, qui m'accabla de politesses. J'y ai été extrêmement sensible. Il me donna hier un fort bon dîner dans un jardin de l'Empereur qui est à une lieue de la ville et est très beau. Il se

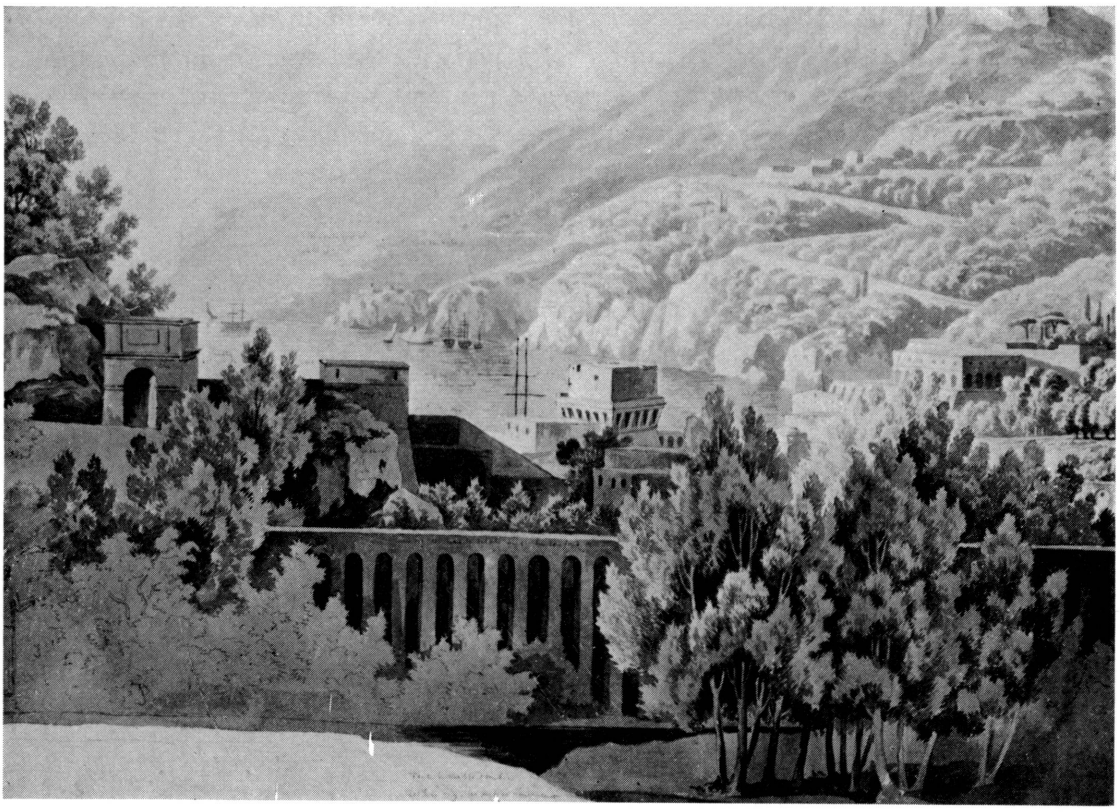

Fig. 1. Pierre-Louis De la Rive. *Vue d'un port, inspirée d'un paysage de la côte italienne.* (1784). Mine de plomb et lavis d'encre de Chine. Papier blanc. 48 × 60 cm. Collection Monsieur Auguste-Raynald Werner.

nomme Schœnbrunn; c'est un des plus beaux endroits que j'aie vus. Je veux y retourner aujourd'hui et demain pour y dessiner une partie superbe.

Il y a ici autour des endroits un peu dans le genre du Grand-Jardin, mais infiniment plus beaux, plus variés et plus agréables. Il y a autour de la ville des collines un peu comme celles de Blasewitz, mais plus riches, plus diversifiées, couvertes de superbes maisons qui font un très bel effet. Nous fûmes encore dans une terre du prince de Staremberg où il y a un très beau jardin anglais. J'ai vu les Galeries de l'Empereur et du prince de Lichtenstein, j'aime beaucoup mieux cette dernière quoique pas si considérable à beaucoup près; mais rien de tout cela ne vaut la moitié de Dresden.

La noblesse, je parle de la grande, est extrêmement honnête et abordable. L'Empereur les abaisse fort et fait prospérer son peuple de sorte qu'il est adoré du bas étage, tandis que les premiers rangs n'en disent pas trop de bien. Personne ne sait où il est depuis le camp de Prague; on m'a assuré que les ministres mêmes l'ignorent.

[...] La Comédie est excellente ici, beaucoup meilleure que ce que vous avez à Dresden, et vos pièces nationales me font le plus grand plaisir, mais l'opéra italien m'a cruellement ennuyé; malgré les déclamations de quelques-uns de vos élégants, les pièces allemandes ont un genre qui me touche souvent plus vivement que nos comédies françaises, qui n'attaquent que des ridicules. C'est une espèce intermédiaire entre nos comédies et nos drames, qui m'affecte sensiblement par l'art de ne présenter que des tableaux intéressants, qu'ont vos compositeurs à un assez haut point, sans tomber dans le noir et le sombre de MM. Darnaut et Mercier.

N° 3. Trieste, le 12 oct. 1784

[...] A trois postes de Vienne, j'entrai dans le cercle des montagnes, qui ne m'a quitté qu'à la porte de Trieste. Heureusement, la route est superbe d'un bout à l'autre. Je marchai toute la nuit et entrai vers minuit en Styrie, province appartenant à l'Empereur, de même que tout le pays que j'ai parcouru depuis mon entrée en Bohême. La Styrie est presque toute bois et montagnes, assez cultivés, très peuplés, beau et bon pays, fertile, produisant beaucoup et dont cependant les paysans ont l'air pauvre; ils sont mal habillés, leurs maisons sont mal bâties, leurs femmes laides et malpropres.

Le lendemain au soir de mon départ, après avoir suivi, dans quantité de gorges de montagnes très étroites, la Muhr, jolie rivière, j'arrivai à Graz, où je passai la nuit. La ville est assez grande, très peuplée, située au milieu d'une très large vallée, dominée par une forteresse à pic assez ressemblante à Königstein, et très nombreuse en noblesse, bonne compagnie, théâtre, etc. J'en partis de grand matin, rentrai bientôt dans des vallées étroites, mais bien peuplées, fertiles, agréables, je passai la Drave à Marbourg et vins, à nuit très close, coucher à Freistritz, méchante petite

ville; j'en ressortis avant le jour, de sorte que je ne peux pas en juger parfaitement, comme tu comprends bien. Je traversais encore nombre de très belles vallées et de très laides montagnes. J'arrivai à Franitz à 2 heures après-midi, et j'y restai, parce que je ne voulais plus aller de nuit, et qu'il n'y avait pas moyen, dans ces montagnes assez grandes, de faire encore trois postes de jour pour gagner un gîte où je pusse passer la nuit d'une façon supportable [...]

Je suis parti de Franitz assez tranquille, au milieu de la nuit. Je suis arrivé à Laibach en Carniole, autre province. Laibach grande ville ressemblant à Graz, dominée comme elle, située comme elle. Passé cette ville, la nature prend un caractère plus mâle, plus original; des montagnes plus arides, plus grandes. C'est ici une suite de la chaîne de nos grandes Alpes, qui s'étend jusqu'à la mer Noire. La langue de ce pays n'est plus du tout allemande; c'est ce qu'ils appellent « kranisch », mélange confus de russe, d'esclavon, de polonais, de dalmate et d'italien. Toutes ces nations ont concouru à former ce peuple-ci, de sorte qu'il est assez difficile de remonter aux temps anciens. Tout ce que j'en sais, c'est que c'était pour les Romains, un lieu d'exil, province nommée plusieurs fois par Virgile, mais dont j'ai oublié le nom.

J'ai traversé une rivière dont il parle souvent et de ses eaux sonnantes; c'est le Timave, qui a conservé son ancien nom, s'appelant: die Timaw. Je suis arrivé hier soir à Adelsberg, lieu fameux pour ses curiosités naturelles; mais hélas, depuis que j'ai quitté Vienne, je n'ai pas quitté ma pelisse et pas vu trois heures sans pluie et presque sans neige. J'ai vu ce matin une très belle grotte à un quart de lieue d'Adelsberg, dans laquelle se précipite une rivière qui ne ressort qu'à deux lieues de là. Il y a environ une demie lieue de chemin à faire dans la montagne et cette grotte est surtout remarquable par le nombre étonnant et la beauté de ses stalactites.

A mon retour, j'ai trouvé un comte d'Elding, chambellan de l'Empereur et Kreishauptmann dans cette contrée; il m'a beaucoup fait d'amitiés, m'a offert de me faciliter beaucoup une course au fameux lac de Cirknitz et à Bergstadt, fameuse mine d'argent où il y a un aqueduc des Romains qui équivaut à tout ce qu'offre l'Italie de plus beau dans ce genre, mais il faisait si mauvais temps que j'y ai renoncé. Ce comte m'a donné une lettre pour le consul impérial à Venise et m'a donné son adresse, en me promettant pour toute l'Italie. Il connaît beaucoup Dresden, la vieille comtesse Salmour, dont le fils, m'a-t-il dit, doit repasser bientôt par ici et prendre avec lui un jeune frère de lui Elding, pour le mettre parmi les Pages à Dresden.

A trois milles d'Adelsberg, j'ai eu un spectacle que je n'attendais pas, et qui heureusement était bien neuf pour moi. Représente-toi la vue de dessus un pic assez haut et qui, planant sur un horizon immense, ne voit absolument que des pierres. L'œil attristé cherche en vain la nature, elle est morte dans cet affreux pays; à peine, à peine de loin en loin aperçoit-on une faible trace de végétation; cette nature féroce ne produit rien, l'imagination se ternit, et pourtant, l'industrie humaine lutte et fait croître quelques raves dans les fentes des rochers. Ce pays, quoique assez élevé,

paraît cependant avoir été une fois sous la mer, quelque grande révolution l'en aura tiré, mais tout atteste l'ouvrage de l'eau.

Après avoir traversé pendant quatre lieues cette atroce contrée, on arrive tout d'un coup sur une hauteur! Je voudrais pouvoir te décrire... Près de vous, sous vous, un amphithéâtre des plus beaux vignobles, variés de tons dans cette saison, des bois, des bois! Je viens de voir des pierres! Une nature mâle, riche, abondante, de grands coteaux qui se croisent majestueusement, une ville, Trieste, au bord de la mer, son port, ses vaisseaux, son château fortifié; le golfe de Venise comme un beau bassin; l'Istrie, vis-à-vis, avec ses anciens châteaux, la mer au-delà, qui forme un nouveau golfe, les montagnes de la Dalmatie et l'horizon immense de la mer Adriatique; un nuage sur Venise, le tout éclairé par le seul rayon que j'aie vu depuis Vienne, rayon de soleil couchant doré, majestueux, scène grande, étonnante, au-dessus de l'imagination et de la description autant qu'au-dessus du pinceau!

La fenêtre devant laquelle je t'écris donne sur la mer et sur le port, j'ai soixante vaisseaux sous les yeux et ce spectacle est un des plus imposants que j'aie vus. Il n'y a aucune comparaison. Combien la mer me fait plus de plaisir ici qu'en Hollande, cela vient certainement de l'escarpement de ses bords. En Hollande, la mer n'offre qu'une plage unie sans rien de piquant ni d'intéressant, au lieu qu'ici c'est une variété admirable. Je ne sais point encore quand je partirai, vu que le vent est assez fort et que depuis plusieurs jours les bateaux attendent. Je suis ici dans l'auberge où mon pauvre Winckelmann a péri par les mains du malheureux Archangelo, qui fut roué vif ici, en place publique, six semaines après.

Dans le port de Venise, le 14. —

J'ai passé hier ma journée, ma bonne amie, chez un négociant de Trieste nommé M. Trap, pour qui la maison de Fries m'avait donné une lettre. Ils m'ont donné à dîner, m'ont comblé de politesses. Trieste est assez peu de chose par elle-même; située dans une espèce de puits, formé des rochers auxquels elle est adossée, et au bord de la mer, l'été y est quelques fois plus brûlant qu'à Naples et en Sicile. Elle fait ordinairement pour quinze à seize millions d'affaires par an; c'est le comptoir qui fournit presque toute l'Allemagne des marchandises du Levant. Je n'y ai rien vu de bien curieux.

Je me suis embarqué par un très beau temps hier au soir à 8 h. ½ pour venir à Venise. La nuit a été froide et le vent s'est extrêmement renforcé vers les 3 heures du matin. Je m'attendais au mal de mer mais j'en ai été quitte pour une heure d'un peu de malaise et tout a été dit. David a un peu plus souffert que moi, il a été contraint à de dures restitutions, mais qui n'ont pas non plus duré longtemps. Nous sommes arrivés dans le port de Venise à 9 heures du matin; nous avons donc fait la traversée en 12 h. ½, ce qui est très vite. Mais à présent, depuis deux heures, on nous arrête au port pour l'expédition des certificats de santé et on m'annonce que nous en avons bien jusqu'à cinq heures du soir. Après cela, il faudra aller à la douane, se faire visiter, de sorte que je dois m'estimer heureux si, à 8 ou 9 heures je suis rendu à mon auberge [...]

N° 4. Venise, le 18 oct. 1784

[...] Le peuple de ce pays – je te fais grâce d'une immense quantité de tableaux – le peuple de ce pays me paraît extrêmement décorateur; tous les marchands étalent leurs marchandises avec goût; il n'y a pas jusqu'aux vendeuses de fruits et d'herbes qui n'étalent leurs denrées en amphithéâtre de la façon la plus élégante. Le Vénitien me paraît avoir quelque chose de singulier dans le caractère, mais il me serait impossible de dire en quoi cela consiste. Il est excessivement jaloux de la liberté individuelle et passe tout aux autres pourvu qu'on ne le gêne en rien. Les femmes jouissent de la plus grande liberté et on prétend qu'elles en abusent. Elles sortent seules, mises avec élégance, une étoffe de taffetas noir et un grand voile de même étoffe bordée d'une grande dentelle de même couleur qui leur couvre toute

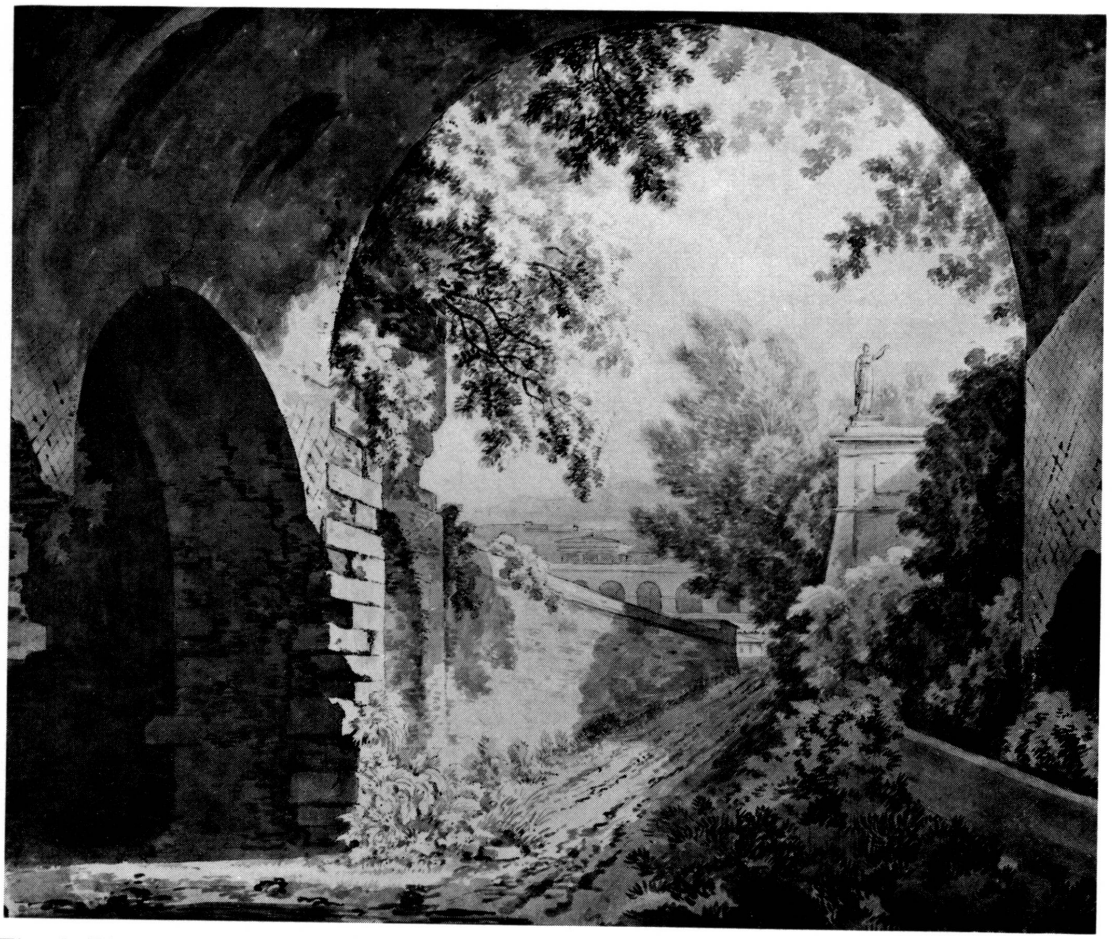

Fig. 2. Pierre-Louis De la Rive. *Jardin de villa romaine* (Rome 1784-1786) Plume et sépia, lavis de sépia, sur esquisse à la mine de plomb. Papier blanc. 47,5 × 58 cm. Collection Madame François Rumpf.

la moitié supérieure du corps et relevé par devant pour laisser voir le visage. Rien n'égale l'impudence des filles de joie dans leurs agaceries, elles disent et font tout en public sans le moindre mystère. Il n'y a aucune police quelconque parce que la liberté du particulier en serait gênée. Les assassinats y sont extrêmement rares, malgré la douceur de la justice, qui ne se détermine que très difficilement à punir de mort. Le peuple est bon, serviable, doux; assez intéressé, mais pas frippon, il n'y a guère que la dernière classe à qui on puisse légitimement le reprocher.

Un Vénitien se trouverait gêné s'il sentait que quelqu'un s'occupe de ce qu'il fait ou examine sa conduite, aussi s'embarrasse-t-il très peu de ce que font les autres. Un jeune homme peut avoir des maîtresses, donner sans se cacher dans la plus basse crapule, sans que cela ne diminue en rien la confiance du gouvernement, s'il y a quelque emploi à lui donner.

On exagère beaucoup dans l'étranger l'esprit du mystère, le despotisme et l'inquisition du gouvernement. On dit et pense ce que l'on veut, on voit tout, est admis partout. La seule chose où l'on apporte des précautions c'est au trésor de St-Marc que l'on ne voit qu'accompagné d'un procurateur et de plusieurs custodes.

Les avenues du palais ducal sont situées de manière à être de facile défense en cas d'émeute, il y a une salle d'armes, une galère armée en guerre devant la place, tout annonce les précautions qu'on a prises autrefois, mais tout cela tombe en désuétude. Ils sentent qu'ils ne sont plus à craindre, par là même ils ne craignent plus. J'ai vu dans le plus grand détail leur immense arsenal, énorme et inutile ramas, fait par une timidité que la politique taxe de prudence et de prévoyance mais qui, dans le fond, ne sert à rien. La République ne doit pas être conquérante, elle ne peut pas être conquise et si elle pouvait l'être, ses armes ne la sauveraient pas. On est étonné en parcourant cet arsenal, de la prodigieuse quantité de matières différentes qu'emploient l'art de la guerre et celui de la marine et des forces énormes qu'ils savent appliquer. Ce que j'y ai vu avec le plus de plaisir, c'est la corderie et la voilerie, immense bâtiment, les câbles les plus gros et les plus longs se fabriquent à couvert. Environ 6000 canons, mais surtout une superbe pièce de 36 ornée dans toute sa longueur de très beaux bas-reliefs, qui a été fondue en présence de Henri III, lorsqu'il passa à Venise à son retour de Pologne. Le Bucentaure, la plus belle galère qui existe couverte de belles sculptures, mais offusquée par cent mille sequins de dorures, joujou du peuple, monument d'une cérémonie ridicule qui ne sert qu'à rappeler aux Vénitiens leur grandeur et leur vanité passées.

Le Vénitien ne reçoit personne chez lui, je crois que c'est par une raison d'économie. Il faudrait à un noble de grands appartements, beaucoup de domestiques, beaucoup de bougies, du fracas, de la magnificence; beaucoup ne peuvent pas le faire et ceux qui le peuvent s'en trouvent gênés.

D'ailleurs la ville est très grande, il serait embarrassant d'aller à l'assemblée chez Madame une Telle qui loge à une lieue de là; dans une ville où il n'y a point de

carosse on songe à se rapprocher les uns des autres. Il leur est plus commode d'avoir un petit appartement près de la place St-Marc où ils reçoivent leurs amis; ils s'y rendent le soir, y jouent et quelquefois y soupent. Ils y sont sans faste, sans gêne et sans grandes dépenses. N'étant pas dans leur propre maison, on n'exige pas autant d'eux, ils n'y reçoivent que ceux qu'ils veulent.

Une sœur ennuyée de sa sœur ne la voit presque jamais, sous prétexte que son casin l'occupe. Un seul domestique leur suffit. Ce n'est que là qu'ils sont à leur aise.

Ils ne forment pas aisément amitié avec les gens, mais une fois formée, ils changent très rarement et sont en général des amis très solides.

Le 19. — Je reprends mon journal. J'ai tant de plaisir à t'écrire, à te rendre compte de ce que je vois, de ce que je sens, à penser que ce que je t'écris t'occupera, t'amusera quelques moments.

Venise est une ville singulière, plutôt qu'une belle ville. Il y a de très belles parties, la place de St-Marc, les Procuratios neuves, une quantité de belles églises et de beaux palais sur le Grand Canal attestent le génie et le goût de Palladio et de Sansovino, architectes qui ont beaucoup travaillé, mais la plupart des petits canaux et presque toutes les rues sont étroites, sombres, entremêlées comme un labyrinthe. Les places qu'ils appellent les Champs, y sont en très grand nombre, mais petites, leurs avenues extrêmement engagées, et la plus grande partie des maisons très mal bâties, en briques. Il n'y a que la place St-Marc qu'ils honorent du nom de place et de leur présence. C'est leur unique promenade et leur lieu de réunion. A midi, on peut y compter trente mille manteaux rouges. Ce n'est presque que dans cette place qu'ils se regardent comme véritablement à Venise. C'est à elle qu'ils attachent uniquement l'idée de leur patrie. Les descriptions d'édifices et de tableaux t'intéressent sans doute très peu et tu les trouveras partout si tu veux les lire.

La seule remarque que je te communiquerai sur tout cela c'est que leurs artistes ont la plupart du temps surabondé en génie et manqué de jugement. On trouve à chaque pas des compositions gigantesques, pleines de feu et d'âmes, chargées d'un nombre énorme de figures mais destituées absolument de ce raisonnement froid et tranquille qui doit toujours guider le vrai génie et dont l'école de Raphaël seule peut se vanter d'avoir été en possession.

Paul Véronèse est de tous ces peintres riches en idées celui qui a mis le plus de règles et d'ordonnance dans ses compositions; j'ai vu de lui des choses admirables, surtout des plafonds. Pour le Tintoretto, il est quelquefois absolument fou, mais quand son génie dormait, il produisait des choses superbes.

Il en est de même de l'architecture; je n'ai pas vu deux édifices vraiment d'un grand goût. Leur architecture est chargée de petits ornements qui sont tous beaux au détail, mais dont l'ensemble plaît peu. Cela tient peut-être au physique de la ville; comme tout est sur pilotis, ils ont peut-être été obligés d'éviter les masses, qui font un grand effet pour la décoration extérieure, mais qui surchargent beaucoup les fondements.

Je n'ai pas encore vu des Titiens, mais d'après ce que l'on m'a dit, ils sont presque tous mal conservés. L'humidité d'une ville qui est entièrement dans l'eau peut bien y contribuer. Ceux que j'ai vus jusqu'à présent n'étaient pas extrêmement beaux.

Le comte Carli, qui me comble d'amitiés et de politesses, m'a présenté dans quelques maisons de la première classe où je suis reçu sur le pied le plus familier. Entre autres chez une dame Cornera dont la famille descend directement de Catherine Cornera, reine de Chypre, dont tu as admiré souvent avec moi le beau portrait du Pordenon, dans la Galerie. Chez deux sœurs de cette dame, Mme Zaguri et Mme Lin. Ces trois dames sont l'élite de la meilleure compagnie du premier vol. Mme Zaguri étant malade dans ce moment, sa maison devient le rendez-vous de cette coterie qui est composée de ce qu'il y a de plus aimable en gens de lettres et en hommes estimables. La plus jeune de ces dames a passé quarante ans. La société y a le meilleur ton, sans la moindre gêne. Toutes ces dames parlent le français très bien, mais il n'y a guère que S.E. Zaguri qui ait eu la complaisance de me le parler, les autres m'ont donné plus de peine, car l'italien vénitien est un jargon presqu'inintelligible pour un étranger. D'ailleurs j'ai été reçu de la façon la plus honnête; on n'y mange jamais, si ce n'est quelque tasse de café à l'eau. Ces dames sont de la famille Grimani, qui a fourni plusieurs doges à la République. J'y ai vu des Contarini, Justiniani, etc. Je ne te nomme cela que pour te montrer que c'est la première classe dans laquelle on m'a introduit et j'y ai trouvé la politesse la plus réelle accompagnée de façons, à son aise, que nous ne sommes point accoutumés à voir dans une société de ce rang-là.

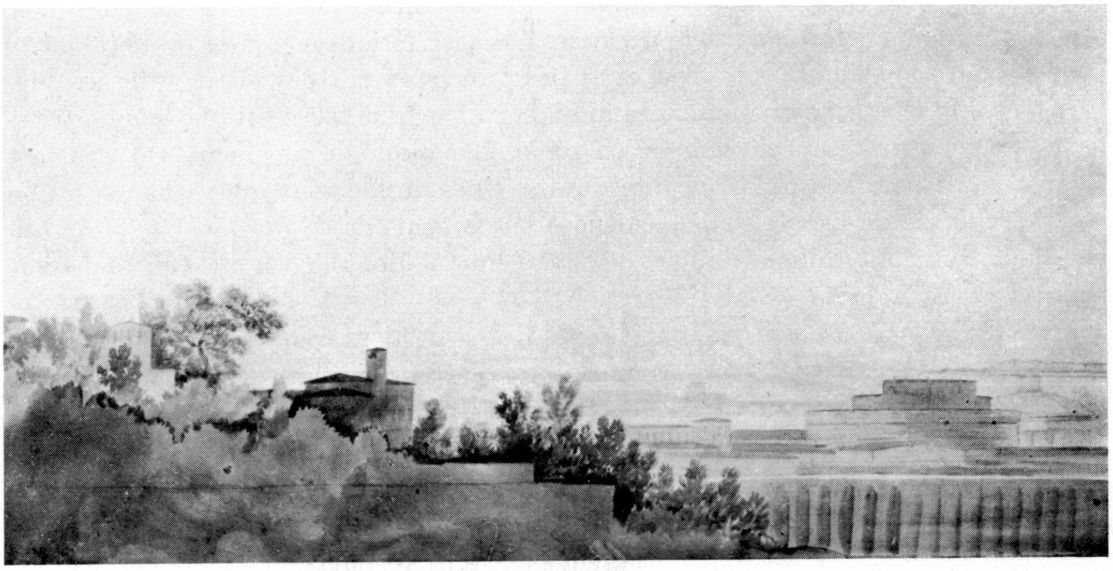

Fig. 3. Pierre-Louis De la Rive. *La villa Corsini à Rome* (Rome 1784-1786). Lavis de sépia sur esquisse à la mine de plomb. Papier blanc. 28,5 × 53,5 cm. Annotation autographe: villa Corsini. Collection Madame Henri Flournoy.

Fig. 4. Pierre-Louis De la Rive. *La villa Corsini à Rome* (Rome 1784-1786) Lavis de sépia sur esquisse à la mine de plomb. Papier blanc. 50 × 65 cm. Annotations autographes de couleurs et de lieu. Collection Monsieur Henri Werner.

Carli veut que je fasse un petit voyage de cinq ou six jours à Padoue et Vicence et que j'y accompagne Mme Zaguri. Je ne sais pas encore ce qui en sera; peut-être le ferais-je, si elle est bientôt en état de partir, car je ne compte pas m'arrêter ici encore plus de huit jours. Il m'a encore présenté chez le sénateur Quarini, qui est un grand ami de MM. de Saussure et Hubert, homme très savant et très aimable qui m'a fort invité à faire ce petit voyage pour aller le voir à sa maison de campagne, aux portes de Padoue, qui à ce qu'on m'a dit, est réellement le temple des arts.

Le 20. — J'ai remarqué hier un contraste qui m'a paru assez singulier. J'étais avec le comte Carli chez Mme Cornera; il y avait quelques dessins ou tableaux à voir dans une autre chambre et sa fille – âgée de 19 ans, bien faite, mais rien d'extraordinaire, grande, rieuse, qu'on dit fort aimable et qui va se marier avec une dot d'un million de ducats – sa fille voulait nous y mener; la mère ne voulut le lui permettre qu'après avoir fait venir une femme de chambre pour l'accompagner, ne voulant pas

la laisser seule avec nous. Un quart d'heure après, nous devions tous sortir ensemble, ces dames devaient s'habiller. On sonne, deux femmes de chambre viennent et voilà la mère et la fille qui ôtent leurs habits, se mettent en petits jupons, en corset, sans mouchoir de col, la gorge tout à fait nue, en continuant la conversation avec nous, comme si de rien n'était. Je ne savais que penser de deux manières d'agir si différentes.

Les Vénitiens passent pour riches dans l'étranger, mais on ne peut pas dire qu'ils le soient réellement. L'Etat possède d'assez gros revenus, et il y a des familles puissantes par leur fortune, mais ordinairement ils passent la moitié de leur vie à se ruiner pour la République et l'autre moitié, la République leur rend ce qu'ils ont fait pour elle. Un homme riche n'est jamais sûr un moment de sa fortune parce que d'un moment à l'autre, il peut être placé dans quelque emploi qu'il y aurait de la honte à refuser et qui l'obligerait à manger cent mille écus par an sans avoir un sol d'appointements. Tels sont les baillages de Padoue, de Cadore, de Vicence, Vérone, etc. Ceux qui ont ces places sont obligés d'y vivre en gouverneurs de provinces, presqu'en souverains, ce sont des places affectées à la grande noblesse qui rougirait d'accepter une paie de l'Etat. Tu sens bien, ma bonne amie, qu'il y a des vilains partout; ce que je te dis n'est pas sans exception. A un certain âge, ils entrent dans le sénat, lorsqu'ils ont déjà beaucoup fait pour la République et alors leur fortune se répare.

Les places vraiment lucratives sont entre les mains des familles nobles du second rang ou du troisième et de la meilleure bourgeoisie. Un noble de première classe fait entrer ses enfants dans la seconde s'il épouse une femme qui ne puisse pas prouver trois générations qui n'aient pas fait le commerce de détail, tenu une boutique ou exercé quelqu'art mécanique ou quelque métier. La banque, les arts libéraux, même exercés d'une façon lucrative, ne dégradent aucune famille quelconque.

On se plaint que la noblesse se détruit et diminue à vue d'œil. Beaucoup de grandes familles s'éteignent et l'on m'en a nommé une quantité des premières où il n'y a qu'un seul rejeton; cela est dû à l'énorme dépravation des mœurs qui ruine la santé et les fortunes.

Les théâtre sont peu de choses à Venise, il y en a cinq dans ce moment et dans le carnaval, il y en a huit; leur comédie est entremêlée de basses bouffonneries qui détruisent tout l'intérêt et ôtent toute l'illusion et ce sont les seuls morceaux auxquels le peuple applaudit, il les fait même quelquefois répéter. Comme il n'y a point de police, il n'y a point de tranquillité au spectacle et il est presqu'impossible d'y rien entendre. L'arlequin n'a rien de commun avec l'arlequin français, c'est un genre tout différent. Il est moins fin, plus chargé, plus bas bouffon, plus bête, mais extrêmement plaisant [...]

N° 5. Venise, le 29 oct. 1784

[...] Je n'ai pas fait le petit voyage de Padoue à Vicence, parce que Mme Zaguri que je devais accompagner, n'a pas été encore en état de partir. Mais, je n'ai pas perdu

mon temps, c'est immense ce qu'il y a à voir dans cette ville. Je pars demain par le courrier pour Bologne et je laisse encore bien des choses intéressantes que je n'ai pas vues.

Mme Cornera, qui est la bonté et l'attention, la complaisance même, sachant que je devais trouver à Bologne une lettre de toi, a eu le soin, sans que je l'aie su, de tirer de moi l'adresse où tu m'écrivais et d'écrire à sa sœur Mme Pepoli, de faire retirer les lettres qu'il y aurait pour moi et de les lui envoyer ici, de sorte que je compte les recevoir aujourd'hui. La bonté de cette dame me les fera avoir cinq jours plus tôt. Pourvu seulement qu'il y en ait. Il n'est pas possible d'imaginer une honnêteté, une prévenance que je n'aie reçu de ces trois dames. Mme Cornera, surtout, est celle avec qui j'ai été le plus lié, je me suis trouvé admis dans leur plus intime familiarité et j'ai vu des femmes d'un genre que je ne connaissais point. Mme Cornera a appris à sa fille, appris ou fait apprendre le latin, qu'elles possèdent toutes parfaitement, l'histoire ancienne et moderne dans les plus petits détails, les mathématiques, l'algèbre, la musique à fond, théoriquement, jointe à une très belle exécution. Quand vous voyez ces femmes, vous croiriez qu'elles n'ont jamais fait que coudre ou tricoter depuis qu'elles sont au monde. Mme Cornera veut absolument qu'à mon retour tu viennes au devant de moi jusqu'ici, elle veut, dit-elle, avoir soin de toi comme de sa fille [...]

N° 6. Bologne, le 2 novembre 1784

[...] Samedi passé, c'est-à-dire le 29 octobre, je m'embarquai à 11 heures du soir pour venir ici. Comblé de politesses, d'amitiés de toute espèce de la part des dames que je t'ai déjà fait connaître. Après que j'eus pris congé d'elles toutes, vers les 10 heures du soir, Carli me conduisit au bateau du courrier, avec qui j'ai fait mon voyage, il y avait tant de monde et de choses que nous ne partîmes pas tout de suite. J'étais là à attendre d'assez mauvaise humeur; tout cela me déplaisait. Je m'entends appeler et je vois ces dames en gondole, qui avaient voulu me faire une visite et me recommander elles-mêmes au courrier – qui dans ce pays est un gros bourgeois. Cette recommandation a eu un tel effet que cet homme n'a pas négligé la plus petite chose pour me faire plaisir. Enfin j'aurais été leur fils qu'elles n'auraient pas pu faire davantage.

Le 3. – En sortant des Lagunes, nous avons traversé – quand je dis nous, j'entends toute la mauvaise compagnie qui était là, j'en excepte un officier français que j'ai été charmé de trouver – nous avons trouvé un canal étroit et bordé de marais à perte de vue, pays triste et malsain. Ce canal nous a conduits dans l'Adige qui nous a remis au Pô. Du Pô, un autre canal nous a conduits à Ferrare, immense solitude, froide, triste, putride, où j'ai trouvé le comte Alex. Pepoli, famille qui a été anciennement souveraine de Bologne et qui jouit encore de la plus grande considération, à qui

Mme Cornera m'avait recommandé. La comtesse Pepoli est sa sœur et la mère du comte Alex. J'ai aussi une lettre pour elle et je dois aller à la campagne, la lui porter aujourd'hui. Le comte me fit force politesse, me conduisit pendant trois heures que je restais à Ferrare dans toutes les églises où il y avait des tableaux et finit, comme il est auteur, par me faire présent de ses ouvrages, je ne sais encore ce que c'est.

Partant de Ferrare, j'ai fais trois lieues en carrosse, par un chemin détestable, puis rembarqués, nous sommes arrivés à 10 heures du matin le mardi, étant en route depuis le samedi et ayant passé sur l'eau trois mauvaises nuits. La comtesse Pepoli, prévenue, par ses sœurs, de mon arrivée, a donné à son maître d'hôtel, commission d'avoir soin de moi, de me fournir carrosses, domestiques, etc., attention qui m'embarrasse.

Le 4. – J'ai été interrompu hier par la voiture qui venait me prendre pour me mener à Rigosa, jolie terre de la maison Pepoli, sur laquelle on a assigné à la comtesse Marina son douaire; c'est à une lieue et demie d'ici. Elle m'a parfaitement reçu, m'a engagé à rester et coucher et je n'en suis revenu que ce matin. Elle m'a dit que sa sœur lui avait écrit que j'avais une femme qui était aimée comme une maîtresse, et quand je le lui ai confirmé d'une façon la plus positive, elle m'a répondu qu'elle ne connaissait que deux passions qui pussent justifier un mari qui s'éloigne de sa femme, la chasse et le jeu. J'ai tâché de lui faire comprendre que la peinture était une passion aussi violente, dont le but était plus louable, mais cela n'est point entré dans sa tête. Elle m'a dit qu'il fallait absolument exécuter le projet que j'ai formé avec Mme Cornera, et te faire faire le voyage de l'Italie, en ajoutant que je pouvais entièrement disposer d'elle pour toi à ton passage à Bologne.

Jusques à présent tout ce que j'ai vu des Italiens a été quelques personnes de la première noblesse. Il n'y a aucune comparaison à faire entre ces gens-ci et les Allemands. Je trouve ici une hospitalité, un empressement à vous faire plaisir, un désir de travailler à vous éviter des embarras, des désagréments dont je n'avais pas idée. Ils veulent que vous soyez bien, non seulement chez eux mais plus loin encore, ils pensent à vous faciliter tout ce qui peut vous donner de la peine, s'occupent réellement de vous, tâchent de vous procurer des recommandations utiles et agréables.

J'arrive à Ferrare chez le comte Pepoli, un homme de vingt-six ans; son premier mot est de m'offrir une lettre pour l'ambassadeur de Venise à Rome. J'en avais déjà une, eh bien pour le comte Marulli, ambassadeur du Grand-Duc de Toscane. Mme Cornera avait oublié celle-là, je l'acceptai; il me la donne ouverte, contenant tout l'empressement que Mme Cornera avait mis dans la sienne. Je ne te cite cela que pour te prouver la différence; à Dresden, personne n'a voulu me donner un mot pour la famille Agdallo qui est sur un très bon pied à Venise; à grand peine m'en a-t-on promis pour mon retour une pour la maison Hohendal à Ratisbonne, encore croyait-on me faire beaucoup d'honneur [...]

Pour te parler un peu tableaux je te dirai que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent de l'école bolonaise, qui est très riche en grands hommes, me fait plus plaisir que

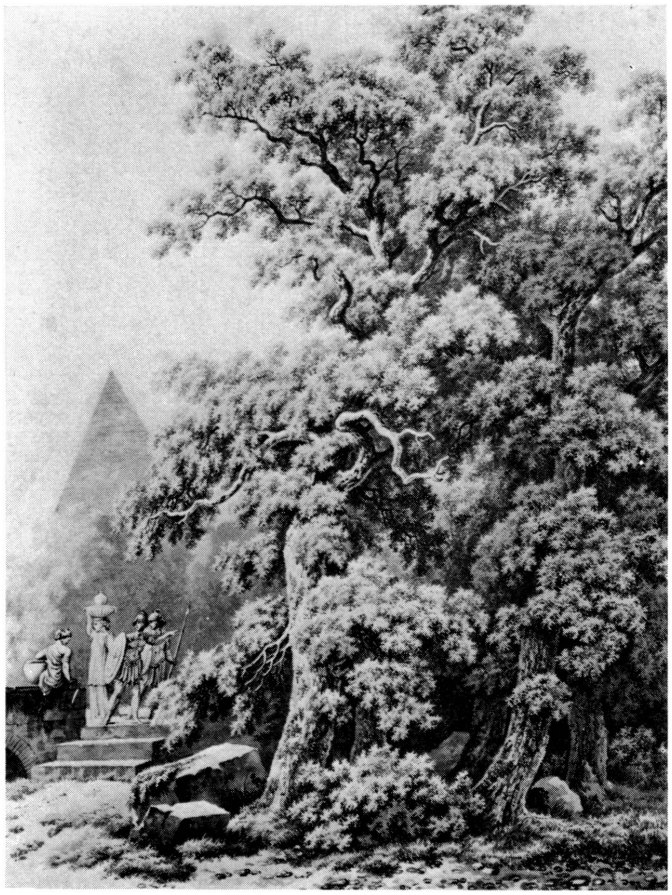

Fig. 5. Pierre-Louis De la Rive. *La pyramide de Cestius à Rome* (Rome 1793). Pinceau et sépia, lavis de sépia, sur esquisse à la mine de plomb. Papier blanc. 54 × 42 cm. Signé et daté en bas à droite: de la Rive 1793. Collection Mademoiselle Blanche Werner.

l'école vénitienne. On ne trouve pas des compositions si prodigieuses, si riches, si gigantesques mais on y trouve plus d'effet, de sagesse et de réflexion; le jugement les a plus guidés que les Vénitiens. J'ai vu le fameux St-Pierre du Guide dans le palais Zampieri et la fameuse Sainte Cécile de Raphaël. Je n'avais aucune idée de ces deux grands hommes par les tableaux qui sont d'eux à Dresden; ils sont d'une beauté qui passe tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait, le premier surtout, qui inspire plus d'intérêt; l'autre, malgré son extrême beauté n'en inspire aucun, ne dit rien au cœur. Pour le Guerchin et les Carrache, on peut les juger très bien d'après les tableaux que vous en avez, excepté Louis Carrache, dont vous n'avez qu'un très petit tableau qui ne signifie rien, et les plafonds, où ces maîtres ont excellé, et qui étant à fresques, ne peuvent pas être transportés.

Le sexe, surtout dans les familles d'un certain rang, me paraît ici moins heureux que dans le Nord – j'entends par Nord, nos pays – toutes les lois pécuniaires sont contre les femmes. Une fois mariées, elles sont comme mises hors de leurs familles, qu'elle soient bien ou mal, tout est dit – et le second arrive plus souvent car elles se marient à l'issue du couvent sans savoir qui elles épousent – elles sont exclues de l'héritage paternel. Comme l'on vit beaucoup moins en famille que chez nous, que des frères et sœurs, pères et enfants établis ne se voient presque jamais, qu'un individu d'une famille ignore souvent si tout le reste existe encore, quoique vivant dans la même ville, il arrive que les femmes ont moins de ressources dans leurs familles et sont obligées de vivre seules, abandonnées, ignorées ou de se jeter à corps perdu dans le monde où souvent elles trouvent leur perte morale. Ce sont là les causes de la plupart des désordres des femmes des pays méridionaux et je crois que l'on peut en conclure que les mœurs se dégradent et qu'une nation se déprave en proportion que les liens des familles se relâchent et que l'attachement aux devoirs de la vie privée fait la base de l'amour de la patrie et du désir actif du bien public [...]

N° 7. Bologne, le 8 novembre 1784

[...] Depuis le départ du N° 6, j'ai reçu une visite du comte Marescotti, que je lui ai rendue deux fois; il m'a fait tout l'accueil possible. J'ai vu sa femme, qui n'est pas, à beaucoup près, aussi laide qu'on me l'avait dépeinte. Au contraire, elle a une figure qui me plaît assez. Nous avons beaucoup parlé de Dresden ensemble. Il habite un très beau palais qui lui appartient comme à ses frères, mais ils sont cinq. Il n'est point content du tout, et avec raison ce me semble, de la cour de Saxe. Il y a servi pendant vingt-cinq ans pendant lesquels il y a beaucoup mangé du sien et on lui a donné une retraite de deux cents écus, dont il est obligé de payer 60, qui est la capitation d'un chambellan et de perdre sur les billets de caisse avec lesquels on le paie. Il m'a fait faire un tour de promenade dans son équipage. Il a plusieurs domestiques, un cuisinier, mais c'est tout ce qu'il peut faire que de se tirer d'affaire en vivant comme le rang de sa famille l'exige.

Je suis retourné à Rigosa et j'y ai été parfaitement bien reçu, je crois que si je passais ici quelques temps je serais bientôt aussi lié avec Mme Pepoli qu'avec ses sœurs. Toutes ces femmes sont plus près des 50 que des 40 ans. et malgré cela, avec le ton le plus décent, le plus honnête, le vrai ton de la bonne compagnie, il y a un air de galanterie qui est tout neuf pour moi. Le comte Marulli, par exemple, dont je crois t'avoir déjà parlé, ministre du Grand Duc de Toscane, homme fort gai, fort agréable, est l'intime ami de la comtesse. Quoiqu'il soit marié, quoique sa femme n'ait aucune relation avec M. Pepoli, il va passer des huit, des quinze jours de suite à sa campagne. Il voudrait être son amant en titre et en fonctions; elle ne veut qu'un

ami. Il l'accuse de froideur et ces gens qui me voient pour la seconde fois de leur vie, me font juge de leurs débats, rien ne me paraît plus plaisant.

Voici quelque chose de plus singulier; Mme Cornera, qui est l'honnêteté et la modestie même, veut engager sa sœur à prendre le comte. Elle m'a montré les lettres dans lesquelles elle la prêche pour cela. La galanterie n'est point un défaut dans ce pays-là; on ne s'en cache point du tout. Les femmes elles-mêmes ne se regardent que comme des machines et, eu égard au physique de l'amour, les plus modestes ne se font aucun cas de conscience de convenir de leurs plus ou moins de dispositions. Celles qui n'ont point de tempérament, ne songent point à se faire un mérite de leur sagesse; la nature, disent-elles, les a faites ainsi. Elles s'en affligeraient plutôt, étant privées de sensations que tout le monde leur dit délicieuses. Celles qui en ont en conviennent comme d'un besoin les plus ordinaires de la vie. Vous direz à une femme qu'on sait qu'elle a eu un amant qu'elle a favorisé, sans qu'elle s'en formalise, elle en conviendra bonnement. Si vous voulez en conclure que vous pouvez entreprendre, elle vous arrêtera tranquillement en vous disant: Alors, j'en avais envie; à présent, je ne m'en soucie plus. Ils n'admettent, dans ce pays-ci, que cette passion seule pour passion noble, parce, disent-ils, qu'elle est dans la nature de l'homme, que nous l'avons apportée avec nous en naissant; ils taxent toutes les autres passions viles et basses, sans cependant pour cela y être moins sujets que d'autres nations.

Une femme mariée, une mère de famille, n'est point lâchée, quand même on sait qu'elle a un amant qui la suit partout, avec qui elle paraît partout en public et qu'on est persuadé qu'il couche avec elle. Et ne t'imagine pas cependant que les

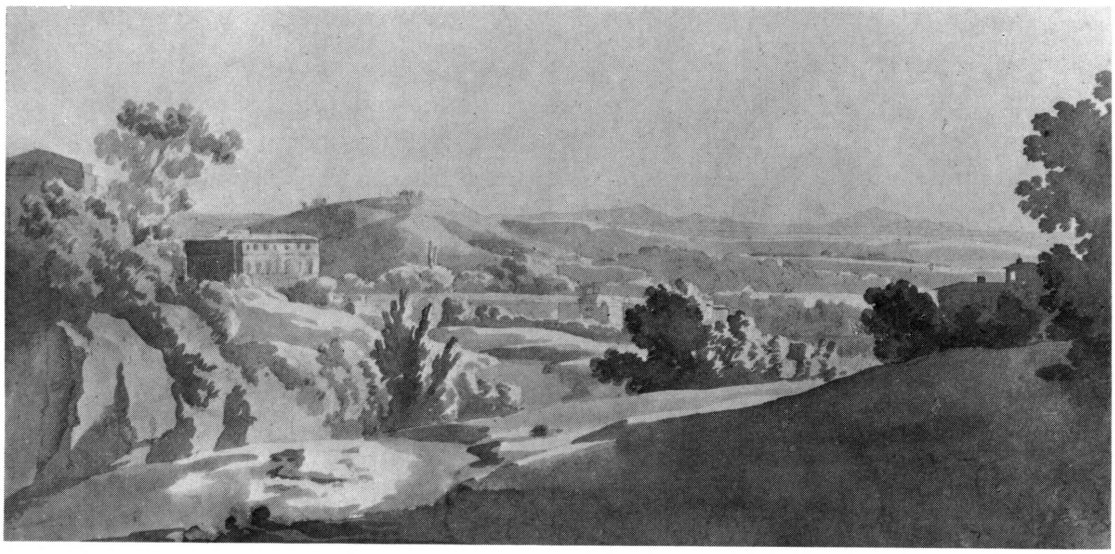

Fig. 6. Pierre-Louis De la Rive. *Paysage de la campagne romaine* (1784-1786). Lavis d'encre de Chine sur esquisse à la mine de plomb. Papier blanc. 23,5 × 46,5 cm. Collection Monsieur Henri Werner.

mœurs soient très mauvaises; bien loin de là, la décence extérieure est toujours respectée, et passez-leur l'empire qu'ils accordent à cette passion, ils sont aussi honnêtes gens que toute autre nation.

Les Bolonais, dans ce moment, ont des troubles intérieurs, qui ont quelque analogie avec nos troubles de Genève. Le légat du pape, le cardinal Buon Compagni, jeune homme à tête chaude, qui est en quelque façon gouverneur de cette province, a voulu empiéter sur les franchises du peuple et changer la nature des impôts d'une façon un peu aggravante; il y a eu de la mauvaise humeur de part et d'autre et le peuple, après avoir refusé la médiation du Grand Duc de Toscane, a fini par plier sous le joug pontifical, quitte à en appeler au Saint-Siège sous le pape prochain.

[...] J'ai dîné aujourd'hui chez le comte Marulli; il est aimable, mais sa femme me paraît la plus ennuyeuse pimbèche qui ait jamais existé. On est occupé à charger la voiture pour Rome et je pars demain à cinq heures du matin. J'ai encore une immense quantité de choses à voir ici, mais je languis d'être arrivé et de ne plus loger dans les auberges. Tout est d'ailleurs fort cher ici à cause des Trinkgelds énormes qu'on donne partout. On ne peut rien voir que l'argent à la main. J'ai passé ici huit jours et, en bonnes mains, j'ai dépensé plus de 6 ducats d'Allemagne. Si cela durait longtemps, il faudrait rebrousser chemin bien vite. Le reste est cher en proportions.

Faënza, le 10 au soir. – Me voici enfin, ma bonne amie, pour la dernière fois en route pour Rome, pour cette Rome si désirée et que j'achète si cher. Je suis parti ce matin par une pluie affreuse de Bologne. J'ai dîné à Imola et suis arrivé ici vers les 6 h. 30 du soir. Le pays me paraît riche, fertile, arrosé par une quantité de petites rivières qui descendent des Apennins, que j'ai à ma droite jusqu'à ce que je les traverse, après avoir passé Lorette. Cette contrée est bien cultivée et assez peuplée, mais j'en ai peu joui, vu que la pluie ne m'a presque pas quitté un instant [...]

Rimini, le 11 au soir. – En arrivant mon premier soin est de te faire part de ma conduite, ma tendre amie, rouler tout le jour et être fatigué le soir, voilà à quoi tout se borne. Je suis parti à 2 heures après minuit de Faënza. J'ai dîné à Cesena, jolie ville du haut de laquelle on commence à voir la mer Adriatique. C'est la résidence d'une assez grande quantité de riche noblesse. Le pays est un peu plus intéressant; il est vrai que j'ai eu aujourd'hui un fort joli temps. Il est très commerçant dans toutes ces provinces voisines de la mer. Les principales productions qui s'exportent sont les soies, les chanvres et beaucoup de bestiaux.

Je suis arrivé ce soir à Rimini, grande et belle ville au bord de la mer. Les chemins sont très bien entretenus [...]

Fano, le 12 au soir. – [...] Ma route, pour aujourd'hui, n'a rien d'intéressant du tout. J'ai trouvé à Rimini le premier monument antique qui soit sur cette route, c'est un arc de triomphe bâti par Tibère, c'est un nom qui ne dispose pas en faveur de ses ouvrages; le monument n'est point beau. Pesaro, où j'ai passé, n'offre rien de bien curieux, si ce n'est une belle place et une belle fontaine. De là ici, toute la route

se fait presque dans le sable au bord de la mer. Il y a ici un très beau théâtre, dont la vue m'a fait grand plaisir, bâti et décoré par Bibiena, très bon architecte mais un peu bizarre.

J'ai été voir un arc de triomphe bâti à l'honneur de Constantin, je ne sais à quelle occasion et détruit en 1443 par les canons du duc d'Urbin; je ne sais non plus à quelle occasion; celui-ci vaut beaucoup mieux que l'autre, il est d'une très belle construction. D'hors en avant, je t'épargnerai de semblables descriptions, mais aujourd'hui, à moins de te répéter que je t'aime et que je languis loin de toi, je n'avais rien à te dire. Il y a six jours que ma dernière lettre est partie et je voudrais bien t'éviter de l'inquiétude. Comme j'espère être après-demain à Lorette, je tâcherai de faire partir cette lettre de là, et j'en recommencerai une autre qui partira d'abord à mon arrivée à Rome.

Ancone, le 13 au soir. – Après avoir roulé tout le jour dans les sables au bord de la mer, avoir dîné à Sinigaglia, ancienne forteresse, peu forte, peu intéressante, si ce n'est au mois de juillet dans le temps de ses foires, je suis arrivé à Ancone vers le soir, ma bonne amie. Mon premier soin a été d'aller voir le port, qui est un des plus beaux et des plus sûrs de toute l'Italie. Il est défendu de la mer par une quantité d'écueils, qui sont à la suite des rochers escarpés sur lesquels est bâtie la ville, assez avant dans une mer profonde, et par un très beau môle, qui a été considérément agrandi et orné par les derniers papes. La partie ancienne de ce môle est décorée par un très vieil arc bâti par l'empereur Trajan, de la forme la plus noble et très bien conservé. La ville est belle, quoique sur une pente très rapide et contient environ 30.000 âmes. Je compte être demain avant dîner à Lorette [...]

N° 8. Lorette, le 14 nov. 1784 au soir

Je reprends mon journal car ce n'est qu'une suite de la lettre que j'ai fait partir aujourd'hui. D'Ancone à Lorette, le pays est assez intéressant pour un paysagiste, mais mauvais pour un voyageur, c'est toujours montées et descentes. Lorette est sur un pic assez élevé et d'où on a une vue superbe; la Santa Casa apportée par les Anges, le Christ de bronze usé par les baisers des pélerins, la trace de leurs genoux creusée de trois pouces dans le marbre du pavé, tout autour; la figure de la Madone faite par St-Luc et couverte de diamants, les lampes d'or et d'argent qui brûlent continuellement autour, fruit de la crédulité des princes, la riche et nombreuse garde-robe de la Vierge, les miracles sans fin dont on vous assomme, tout cela m'a fait mal au cœur. Pauvres humains, il vous faut des poupées, celles-là du moins, ne font de mal à personne et enrichissent tout un pays. Ce trésor qu'on vante tant, ne m'a paru qu'une vétille en comparaison de celui de Dresden. La seule pièce qui m'y paru plus belle, c'est une mine d'émeraudes qui surpasse de beaucoup celle que M. Poncet nous a fait tant admirer. Le peuple qui habite ce pays me paraît être

complètement l'extrait de la plus fine canaille; avec tout le respect extérieur pour la religion et pour les objets de la vénération publique, ils ne se font, à ce qu'on m'a dit, aucune peine de voler montres et mouchoirs dans la Santa Casa même, où cela est plus facile d'ailleurs parce qu'elle est sombre, petite et ordinairement très pleine [...]

Macerata, le 15 au soir. – De Lorette ici, ma bonne amie, le pays est très intéressant assez montueux, très bien cultivé, très peuplé, très fertile et pourtant le paysan paraît fort pauvre; il est sucé par les prêtres. J'ai traversé la ville de Recenati, qui n'est pas en réputation pour la probité de ses habitants; il est vrai qu'on les pendrait sur leurs mines. Aussi j'ai pris la précaution de faire mes journées courtes et de ne point marcher de nuit. Les villes sont bâties dans ce pays de même que les villages, sur des hauteurs d'un accès difficile, ce qui donne un air très pittoresque à la contrée, toutes les collines sont très joliment couronnées. J'imagine que c'est pour avoir de l'air, mais en été, ils doivent souvent manquer d'eau. Macerata est située sur une colline qui domine tout le reste, c'est une jolie ville très bien bâtie et très peuplée pour sa grandeur. Elle contient environ dix mille âmes. A l'orient, la vue plane sur une suite de belles vallées enfermées de grandes collines qui sont toutes couvertes de villes et par-dessus lesquelles on voit la mer Adriatique et, à l'occident, l'œil est conduit par un enchaînement de beaux coteaux jusqu'au pied des grands Apennins, qui ont d'ici l'aspect le plus imposant. Si je pouvais m'arrêter par ici, j'en jouirais bien autrement; j'y trouve une foule de tableaux d'un beau genre, richement composés, mais pour les seconds plans seulement, car pour des devants, il n'y en a point; le pays est pauvre en arbres, excepté des oliviers qui sont fort tristes, des meuriers qu'on a dépouillés de leurs feuilles et quelques peupliers, on n'y voit rien; d'ailleurs le peuple est si méchant et si salope, si ignorant et si superstitieux que c'est avec regret que je me vois au milieu de cette race.

Hier à Lorette, je disais à quelqu'un que je m'étonnais que les Barbaresques ne fussent jamais venu faire visite à ce trésor; il n'y a point de troupes qui le gardent: – Ah Monsieur, me répondit-on, nous avons notre bonne Madone qui est plus forte pour nous défendre que toutes les armées de l'univers.

La Muccia, le 16 au soir. – Malgré ma résolution de ne point marcher de nuit, ma bonne amie, j'ai été obligé de partir de Macerata ce matin à 2 heures après minuit pour faire une assez forte journée; il est vrai que nous étions trois chaises ensemble. Passé la ville de Tolentino, qui n'a rien de remarquable, je suis entré dans les Apennins, mais avant d'arriver aux grandes montagnes, j'ai vu les sites les plus admirables, le paysage le plus riche, le plus varié que j'eusse jamais trouvé; ni Claude Lorrain ni le Poussin n'ont jamais eu des forces, des effets ni une richesse pareille; si toute l'Italie m'en fournit de pareils, j'en deviendrai fou. J'ai fait à la hâte deux petits dessins d'idées superbes en gémissant de ne pouvoir m'y arrêter, en jetant un regard de profond mépris sur toutes les compositions que j'ai faites jusqu'ici, et regardant

Fig. 7. Pierre-Louis De la Rive. *Dans les thermes de Caracalla à Rome* (1784-1786). Lavis de sépia sur esquisse à la mine de plomb. Papier blanc. 28,5 × 53,5 cm.
Collection Madame Henri Flournoy.

comme perdu pour mon art tout le temps que j'ai passé hors de cet admirable pays. Depuis que j'y suis, j'ai déjà fait à la hâte quelques dessins qui sont peu de choses en eux-mêmes, mais qui portent l'empreinte d'une nature noble et grande dont sûrement mes tableaux vont se ressentir. Passé ces beaux endroits, je suis entré dans des gorges de grandes montagnes qui ressemblent à toutes les autres et suis arrivé vers le soir dans un méchant petit village d'où je t'écris, assez loin de toute ville, dans le centre de cette grande chaîne de rochers qui traverse toute l'Italie du nord au midi. Adieu, tendre amie, pense à moi, je ne m'occupe que de toi et du paysage. Demain ou après-demain mon journal doit être plus intéressant, mais je te conte tout si exactement que je n'aurai plus rien à te dire à mon retour. C'est à te lire que je voulais dire, car mes paroles ne me suffiront pas pour t'exprimer ma joie.

Foligno, le 17 au soir. – Triste journée, mauvais chemins, temps froid, mauvaises auberges, rien d'intéressant. Je suis de mauvaise humeur, voilà comme les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Je suis hors des Apennins, mais je n'ai rien à manger. Heureusement j'ai trouvé un négociant de Rome qui fait la même route que moi avec sa femme et son enfant, j'ai du moins quelqu'un avec qui causer et surtout m'exercer à l'italien. Bonsoir ma vie, je donnerais tout au monde pour être près de toi. Encore trois mortels jours, je suis si las d'être sur les chemins.

Terni, le 18 au soir. – Ah je savais bien que j'avais une journée intéressante devant moi. Je suis parti à 2 heures après minuit de Foligno, toujours avec la même compagnie, je suis arrivé à Spolète, assez vilaine ville vers les 9 heures du matin.

J'y ai vu un des plus beaux monuments qui existent en Italie, c'est un pont qui sert aussi d'aqueduc, qui joint deux montagnes, il est soutenu par dix arcades, a 1800 pieds de long et 300 de hauteur; on ne sait si c'est un ouvrage des Goths ou des Romains. J'ai vu là encore quelques tableaux, mais c'est peu de chose. Arrivant à Strettura, qui est la poste suivante, j'ai quitté ma voiture qui a continué sa route, j'ai pris des chevaux de selle à la poste, et je suis allé à trois lieues de là voir la superbe cascade de Terni, causée par un précipice de 5 à 600 pieds que rencontre sur son chemin le Velino, assez grosse rivière. C'est la plus belle cascade connue en Europe, quand elle ne le serait pas par la hauteur et son volume, elle le serait par ses accessoires; tu en jugeras, car je compte au printemps prochain revenir passer quelques temps ici et alors je t'en ferai une description exacte en attendant que tu voies mes dessins.

Civita Castellana, le 19 au soir. – Rien d'intéressant aujourd'hui, ma bonne amie, si ce n'est que me voici à la dernière nuit de mon voyage. J'ai passé aujourd'hui à Narni, qui est une petite ville sur une pente très escarpée, au bas de laquelle passent la Nera et le Velino ensemble, sous le nom de la première ce sont les rivières qui forment la cataracte que j'ai vue hier. Elle va se jeter dans le Tibre à une lieue de là. J'ai dîné à Otricoli, très méchant trou, où l'on ne trouve rien à manger, ce qui m'est arrivé quelquefois sur cette route. La petite ville où je suis arrivé ce soir est une forteresse qui sert de prison d'Etat et qui est bien défendue par la nature, étant située sur des rochers à pic aux bas desquels coule à 400 pieds une assez grande rivière. Je crois qu'il y aura des études fort belles à faire par ici, et le pape ne craint point qu'on dessine ses places fortes. Adieu, mon ange, je t'aime de tout mon cœur.

Rome, le 20 au soir. – Dieu soit mille fois béni. Enfin ma chère, ma meilleure amie, m'y voilà. C'est un jour sacré pour un artiste que celui où il entre dans Rome. Mes larmes ont coulé en abondance en arrivant; j'ai remercié du fond du cœur l'Etre suprême de m'avoir conduit sans accident au but où, sans toi, sans ma fille, seraient à jamais fixés tous mes désirs. A mesure qu'on approche de la Ville, la Campagne devient plus triste et plus déserte, plus inculte, plus ennuyeuse, rien n'annonce l'approche de l'ancienne capitale du monde, si ce n'est la tour dont l'infâme Néron regardait brûler Rome [...]

N° 9. Rome, le 23 nov. 1784

Je ne puis te dire, ma tendre amie, ce que j'éprouve à chaque pas dans cette ville étonnante et fameuse. J'ai été reçu par Ducros et St-Ours, mes deux anciens amis, avec toute la chaleur possible. Ils m'ont consacré hier tous deux leur journée et m'ont promené à travers toutes les antiquités; mon émotion à chaque pas que je faisais les a beaucoup amusés. Cent ans ne suffiraient pas par ici à un peintre de paysage, il laisserait encore en arrière pour mille ans d'occupations. J'ai été aujourd'hui chez le cardinal de Bernis et chez l'ambassadeur de Venise, mais je n'ai vu

ni l'un ni l'autre. Le premier m'a fait faire ses excuses de ne pouvoir me recevoir dans le moment et m'a fait inviter à dîner après-demain, l'autre était sorti. J'ai été voir encore les bonnes gens avec lesquelles j'ai fait le voyage, qui, en route, m'ont fait toutes sortes d'honnêtetés et m'ont très bien reçu chez eux. C'est dans la classe de la meilleure bourgeoisie, je pourrais bien faire avec eux plus ample connaissance; Madame m'a fort invité à sa conversation. Il y a apparence que, passé les premières semaines, je vais me séquestrer passablement de la société ou du moins la borner beaucoup; il est très essentiel pour moi de ne point perdre mon temps par ici et je n'y suis pas venu pour y faire la belle jambe dans le monde.

Il fait un froid très vif mais on m'assure qu'il n'est que momentané. Quatre heures après mon arrivée, c'est-à-dire à 11 heures du soir par une belle nuit, un beau clair de lune, Ducros me mena courir la ville, et avant de me coucher, j'ai vu le Panthéon, le château St-Ange et la belle place de St-Pierre.

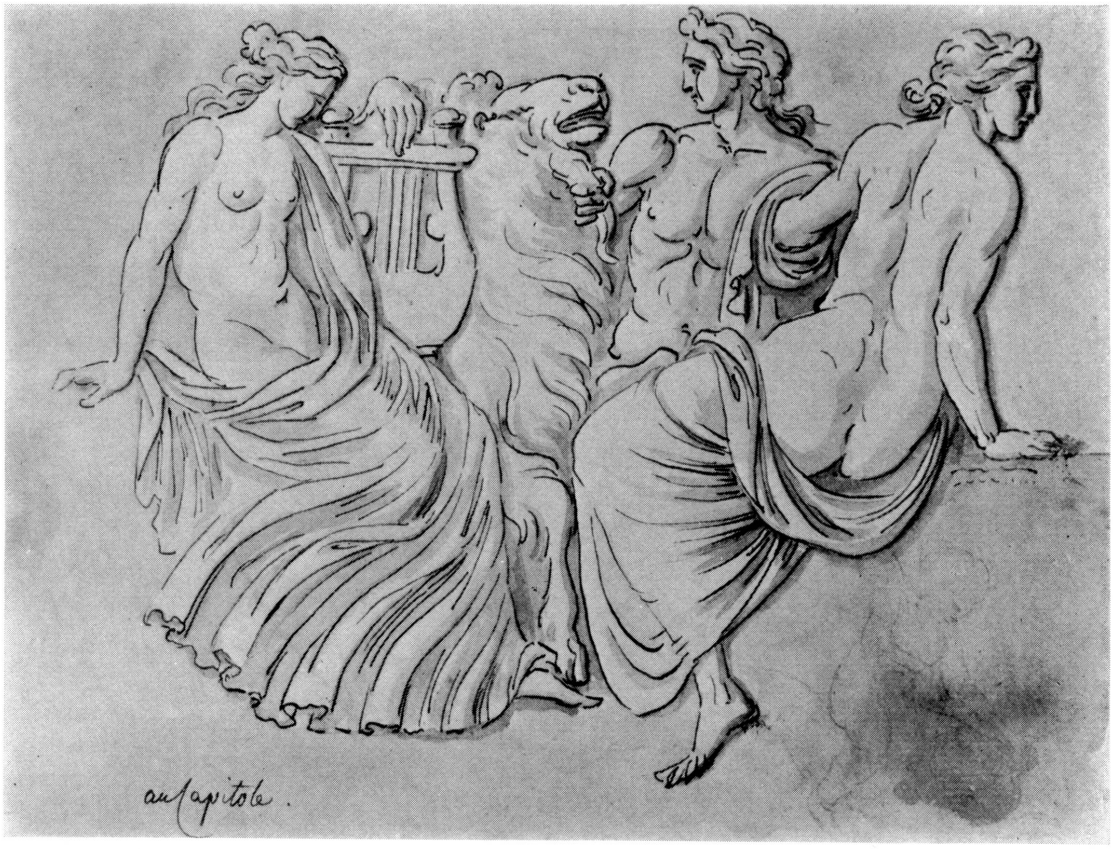

Fig. 8. Pierre-Louis De la Rive. *Etude d'après un bas-relief antique du Musée du Capitole à Rome.* (1784-1786). Plume et sépia, lavis de sépia, sur esquisse à la mine de plomb. Papier blanc. 15,4 × 20,7 cm. Annotation autographe: au Capitole.
Collection Monsieur Auguste-Raynald Werner.

Le 24. – J'ai vu, ma bonne amie, toutes les personnes à qui j'étais adressé et j'en ai été très bien reçu sans exception; je prévois par les invitations que j'ai reçues que mon unique embarras sera de me tirer du monde. Les prétextes et les raisons ne me manqueront pas au moins pour refuser la plupart des dîners; les soirs je ne suis pas fâché d'être avec bonne compagnie. Ducros a ses petites coteries où je ne me suis pas soucié d'être introduit et qui ne sont pas société pour moi.

J'ai dîné aujourd'hui chez le cardinal de Bernis, où il y avait très bonne compagnie, et entre autres, le chevalier Hall, qui m'a fait toutes sortes d'amitiés et m'a chargé très particulièrement de te le rappeler. Il a passé tout l'été à Genève et m'a dit que nous lui avions bien manqué.

J'ai été fort content du maître de la maison; c'est un homme aimable, honnête, prévenant, accueillant et d'un très bon ton. Il y avait là la meilleure compagnie de Rome, d'autres cardinaux, la princesse de Santa Croce et une marquise Massimi, qui me paraissent toutes deux fort aimables; plusieurs lords avec qui j'ai fait connaissance, mais surtout le prince Rezzonico, noble Vénitien sénateur de Rome, un des hommes du plus grand mérite qu'il y ait en Italie. Sur sa réputation je me suis fait présenter à lui par le cardinal, et j'ai bientôt jugé qu'on m'avait dit vrai. Je dois dîner demain chez lui.

J'ai été fort sensible à l'accueil de tous ces gens-là; passe, les premiers jours, jusqu'à ce que je sois rangé et en train de travailler. Heureusement qu'on va fort tard dans le monde, et que je pourrai, tout en profitant un peu, employer très bien mes journées. La seule chose qui m'en déplaise, c'est la nécessité absolue de la parure, et quoique je tienne absolument à ma résolution de ne point porter de broderies sur mes habits, je n'en suis pas moins obligé de me faire une petite garderobe un peu variée, ce qui est autant de pris sur d'autres choses qui me feraient plus de plaisir. A ce propos tu me ferais un grand plaisir de m'envoyer dans tes lettres quelques paires de jolies manchettes de dentelle, car on ne porte que cela ici et elles sont assez chères.

Plus je vois Rome, plus je suis transporté; indépendamment des ruines et des anciens monuments d'architecture que j'ai vus à peu près tous et dont je vais bientôt, si la saison le permet, commencer à profiter, j'ai déjà vu deux collections uniques, c'est le Museum Clementinum et celui du Capitole. Le premier est au Vatican, palais immense, résidence du St-Père. Embelli par tous les artistes dans tous les genres, c'est là le fameux Belvédère, que j'ai enfin vu l'Apollon, l'Antinoüs, le Laocoon, etc., etc., en originaux, productions sublimes, dont les hommes actuels ne soupçonneraient pas même la possibilité, s'ils n'avaient été devancés par les génies étonnants qui leur ont donné l'existence. On ne peut absolument point juger ces ouvrages admirables sur les figures en plâtre qu'on a moulées sur eux; tout paraît lourd, matériel, froid dans le plâtre; tandis que dans le marbre de l'Apollon, la divinité se promène avec majesté sur toute la surface de cette prodigieuse figure. Je

n'avais aucune idée de l'extrême expression du Laocoon, il m'avait laissé insensible dans les imitations, il m'a presque fait crier dans l'original. Le beau Gladiateur mourant qui est au Capitole, est dans ce genre de beauté; rien n'approche de l'expression vraie, naïve, vive, naturelle que ces hommes ont su donner à leurs ouvrages, et cela sans l'outrepasser d'un point, restant toujours dans la justesse du sentiment, en assaisonnant du goût le plus pur chaque touche du maître qu'ils ont donnée à ces chefs-d'œuvre. Si je voulais te décrire tout ce qui me fait plaisir, il faudrait des volumes in-folio, je me bornerai à ce qui me frappe le plus, et encore ce que je t'en dirai ne sera qu'une note pour en lire la description dans les sources, si tu en prends la fantaisie.

Le 26. – Je ne t'ai encore rien dit, chère amie de mon cœur, des artistes de mon genre et du degré où je me place, parce que je n'en ai encore rien vu. Ducros est le seul dont je puisse juger. Il a des parties très supérieures à moi, il en a d'autres où je crois que je le vaux bien. A force de vouloir être grand, il devient un peu vague, à force de vouloir être harmonieux et clair, il devient un peu faible d'effet, mais il rachète cela par des choses vraiment admirables. Il compose avec goût et sentiment, dans un style très héroïque. Je crois que ce pays l'inspire sans qu'on s'en doute, nous verrons quelle sera ma destinée; c'est là précisément ce que je suis venu chercher ici.

J'ai fait la connaissance de la fameuse Angelica Kaufmann; je suis tombé au milieu de toute cette clique de charlatans, mais sûrement, quoique bien avec tous, je n'en penserais pas moins in petto. Les artistes qui veulent percer sont obligés ici de faire leur cour à Stackert, Reifenstein, Angelica, etc.; hors de là, point de salut ou du moins point de recommandations auprès des étrangers, qui tombent tous là. Ducros se les est mis à dos par le soin avec lequel il a évité tout ce qui jette de la poudre aux yeux et il s'en trouve mal.

J'ai mangé hier chez le prince Rezzonico avec très bonne compagnie et j'y ai fait la connaissance d'un prince de Lichtenstein qui est un très aimable garçon, quoique fort laid et abbé. Aujourd'hui j'ai vu la conversation du cardinal de Bernis, chose très brillante, mais très bête et très ennuyante. Ce qui vaut beaucoup mieux, c'est que j'ai passé la journée avec mon portefeuille autour du Colisée et que j'ai vraiment joui du bonheur de dessiner d'après de belles choses [...]

N° 10. Rome, le 30 nov. 1784

[...] Tu ne te fais pas d'idée de la peine horrible que me cause ton éloignement; depuis que je suis à Rome je la sens encore plus vivement, et je ne suis pas la moitié si sensible aux belles choses qui se présentent en foule que je le serais si tu étais près de moi. Le ver rongeur reste au fond de l'âme, il me semble toujours que j'ai commis quelque grand crime. D'un autre côté, ma bonne amie, bénissons le ciel que tu ne sois pas venue, nous étions en six mois ruinés de fond en comble, même en économisant.

La vie que je mène n'est pas dispendieuse, mais à chaque pas il y a des dépenses extraordinaires inévitables. La toilette m'a coûté beaucoup, mais cela est fait pour longtemps, il n'est pas possible d'aller à pied dans le monde, la ville est immense, assez sale, et pas du tout éclairée; les rues sont habitées continuellement par un tas énorme de canaille dont l'approche seule est contagieuse ne fût-ce que par leur excès de malpropreté. Je sors tous les matins à pied, en polisson, avec du fruit et du pain dans ma poche et deux tasses de chocolat dans l'estomac; je vais quelquefois à une lieue de chez moi, le tout sans sortir de la ville; je dessine à force tout le jour d'après nature les plus belles choses du monde. Heureusement qu'à un peu de froid près, le matin, le temps me seconde tout à fait. A mon retour, à l'entrée de la nuit, je fais la toilette la plus brillante que je puis, je monte en carrosse et je vais dans le monde. Voilà ma vie de tous les jours. J'évite autant que je le puis de passer mes soirées seul, parce que je suis noir comme de l'encre. Voici la première que je passe dans ma chambre depuis mon arrivée ici et tu sens que je ne suis pas seul; si je puis une fois surmonter ces accès de mélancolie, je compte, à vue de pays, tirer un grand parti de mon voyage surtout pour le style héroïque; mais il me coûtera bien cher.

[...] Tu n'as aucune idée de l'énorme quantité de chefs-d'œuvre que présente à chaque pas cette ville. Je n'ai encore rien vu en comparaison de ce qui me reste à voir. Il est vrai que j'ai été pressé de me mettre à l'ouvrage pour profiter du bel hiver. La seule église de St-Pierre demande au moins deux mois d'études que sûrement je ne lui donnerai pas.

De tous côtés, on fait de brillants préparatifs pour le Carnaval. Tout cela sera très peu pour moi, vu que je n'ai pas de temps à perdre. La seule précaution que j'aie à prendre, c'est de connaître quelques femmes, car toutes les conversations cessent dans ce temps et on va voir les femmes au théâtre. Je compte me faire présenter chez deux femmes qui reçoivent très bien leur monde, à ce qu'on m'a dit. C'est la princesse Santa Croce, que j'ai déjà vue, et la marquise Boccapadoli; elles sont toutes deux âgées et ont déjà leurs amants, ainsi sois sans inquiétude. Il faut nécessairement avoir une femme pour le public dans ce pays, sans quoi on est partout, comme à terre entre deux chaises. Il n'y a pas une femme qui n'ait son amant, pas un homme qui n'ait sa maîtresse. On s'arrange pour un hiver, c'est très plaisant. Il est difficile aux étrangers de faire ces arrangements, parce que les femmes craignent qu'ils partent au milieu de la saison, beaucoup d'étrangers allant passer le Carnaval à Naples et c'est le temps où elles en ont le plus besoin. Un arrangement pareil, cœur et morale à part, ne me convient pas du tout, vu que j'ai déclaré dans les maisons où je suis reçu, que pour les soirs j'étais à vendre et à engager, mais que je voulais avoir mes journées libres pour mes occupations. Je tins, il y a quelques jours, des propos sans conséquence, mais galants, à une femme qui, pour toute réponse, me demanda pour combien de temps j'étais à Rome; cela n'eut et n'aura aucune suite.

Fig. 9. Pierre-Louis De la Rive. *Esquisse de composition italique* (1787-1788). Mine de plomb, pinceau et sépia, lavis de sépia. Papier blanc collé dans un album, p. 19. 9,5 × 12,2 cm. (voir note I) Collection Monsieur Georges de Morsier.

Note 1. (Fig. 9, 10, 19 et 21). Cf. Notice biographique de M. P.-L. De la Rive, peintre de paysage, membre de la Société des Arts. Ecrite par lui-même sous le titre « Notes diverses qui pourront servir après ma mort ». Genève, 1832, p. 23: ... Pendant les années 1787 et 1788 toutes mes compositions furent italiques, presque toujours ornées de quelques traits d'histoire ou de poésies...

Les souvenirs de l'Italie se pressaient en foule dans mon imagination, les sites que j'en avais rapportés me fournissaient une abondance d'idées, et toutes mes compositions, à cette époque de ma vie, tenaient du style historique que j'étais allé acquérir avec tant d'ardeur et avec de si pénibles sacrifices... Mes tableaux étaient devenus aériens, vaporeux, légers, trop peut-être, et ce fut la seule cause des succès qu'obtinrent, à Genève, les premiers ouvrages qu'on vit de moi. Très peu de gens sentirent le mérite de compositions plus riches, plus vastes, et d'un style plus élevé. Dès ce moment mes ouvrages commencèrent à être recherchés soit à Genève soit parmi des étrangers; j'eus plusieurs demandes, et je pus m'apercevoir que mon voyage d'Italie n'avait pas manqué son but. »

La difficulté de la langue est encore un nouvel obstacle aux agréments de la société, je parle à tort et à travers, je dis tout ce que je veux, mais sans grâce et sans esprit, une conversation légère est très difficile à soutenir et les femmes sont les mêmes partout. Seulement celles-ci sont jolies, bêtes et ignorantes.

Il y a une grande apparence que je passe l'autre hiver à Naples, vu que l'été que je comptais y aller, tout le monde me dit que je ne ferai rien à cause de la chaleur extrême. Je crois que je le passerai à Tivoli et dans ses environs; il faudra tâcher d'y faire quelques connaissances, car je ne peux pas vivre seul loin de toi surtout.

J'ai vu enfin les ouvrages de quelques paysagistes modernes, mais pas encore de More. Jusque ici, quoique je sente que je suis en arrière, rien ne m'engage à changer de manière. Les uns voulant être larges sont vagues, les autres voulant être précis et exacts sont mesquins, durs, froids. Dis à Just en lui faisant mille amitiés de ma part, qu'il ne peut se faire aucune idée de Claude Lorrain d'après ceux qui sont à Dresden; les bras m'en tombent. Ah que nous sommes petits, tous, tant que nous sommes de barbouilleurs de toile!

L'air de ce pays rend lâche, mou. Je l'éprouve déjà, quoique en hiver je me fatigue aisément. D'ailleurs je suis parfaitement de corps et d'esprit, triste. Je ne conçois pas les anciens Romains d'avoir fait tant de belles choses dans un climat où à présent les hommes ne sont rien. Cela me rappelle un mot que me dit l'autre jour le cardinal de Bernis: J'entrais à sa conversation: « Eh bien, me dit-il, êtes-vous content de Rome, qu'est-ce qui vous plaît par ici? – Mais, Monseigneur, la foule de beaux monuments... – Ah, dit-il, le matériel! Entrez, entrez, vous en trouverez beaucoup ici.» Il y avait deux cents personnes.

Le 2 décembre. – Il faut bon gré mal gré que je perce parmi la foule, mais grand Dieu, quel travail! J'ai vu aujourd'hui des ouvrages de St-Ours, il peint l'histoire dans le meilleur goût et dans le plus grand style; je pensais à devenir noble dans mes compositions, il m'a écrasé, anéanti. Si quelqu'un peut m'être utile, c'est lui, si quelqu'un veut m'être utile, c'est lui. J'ai retrouvé en lui mon bon ami d'autrefois. Il a été enchanté de quelques-unes de mes études, je regrette fort de n'avoir pas porté avec moi au moins un de mes tableaux pour recueillir les avis; il m'a donné au moins force bons conseils, il ne tiendra qu'à moi de les suivre. Il prétend que je parviendrai sûrement au but que je me suis proposé; Dieu le veuille! Il prétend que je suis en très bonne route, je le crois, mais elle est encore terriblement longue. Je vais, d'après ses conseils, commencer une étude terrible mais qu'il m'a fait sentir absolument nécessaire, c'est l'antique; il faut de toute nécessité que je vienne à dessiner passablement une petite figure et à la draper avec goût. Tu vois, ma bonne amie, qu'il ne s'agit pas moins que de se mettre à l'ABC. Il est vrai que cette étude sera extrêmement superficielle en comparaison de celle qu'en doit faire un peintre d'histoire, mais elle me prendra bien au moins quelques mois.

Les succès singuliers d'un jeune Genevois nommé Vaucher, qui s'est fait élève de St-Ours, me déterminent à me laisser entièrement diriger par lui. Il me témoigne la plus tendre amitié et m'offre tout ce qui est à lui et tout ce qui dépend de lui.

Mme Bianconi m'a procuré les plus mauvaises connaissances, je crois que c'était les siennes, elles ne font pas honneur à son choix, je suis bien trompé s'il n'y a pas

un piège caché sous les fleurs. La femme à qui elle m'a adressé a été femme de théâtre, fait une maison très agréable, rassemble de très jolies femmes mais je ne sais, cela a un air dont je me défie cruellement. Que ceci ne lui revienne pas au moins, car je ne veux pas me brouiller avec personne, surtout avec des gens qui me comblent de politesses; il suffit que je sois sur mes gardes. Tout cela respire la volupté, l'air de cette maison me paraît empesté, contagieux.

Le 4. – Voici samedi, il faut que ma lettre parte, quoiqu'elle ne soit pas grand' chose, tu auras au moins de mes nouvelles.

A vue de pays, je tirerai un grand fruit de mon voyage, je travaille vigoureusement et je suis très échauffé par la foule de belles choses que je vois à chaque pas [...]

N° 11. Rome, le 7 déc. 1784

[...] Le cardinal de Bernis m'a présenté ce soir chez la princesse Santa Croce. C'est bien brillant, mais bien ennuyeux. En général la société est très peu intéressante dans ce pays. L'ambassadeur de Venise doit me mener cette semaine chez la princesse Palestrina et chez le marquis Boccapadoli, nous verrons ce que ce sera.

Je travaille avec une grande assiduité et un grand plaisir, je fais force dessins. Si je puis continuer comme j'ai commencé, je rapporterai d'Italie une belle provision, et alors, il faudra songer à la cuisine. Plus j'avance dans l'art, plus je me convaincs que j'en tirerai peu de parti à Genève. Si on me faisait quelque proposition honnête dans un lieu qui te plût, je crois que, au moins pour quelques années, je pourrais sacrifier ma liberté, car il faudra penser sérieusement à s'indemniser des frais d'étude.

Quel pays que celui-ci pour un paysagiste! On ne peut pas faire un pas dans Rome sans trouver les plus belles lignes, des choses uniques. C'est dommage que tout ait été fait si souvent, il est impossible de rien trouver de neuf par ici à moins de composer. Quand le temps me défendra d'étudier dehors je compte me mettre à la figure fort et ferme, mais actuellement je ne peux pas me résoudre à m'enfermer, ayant de belles choses autour de moi.

Le 9. – Plus je vois Rome, plus je l'admire, plus je vois ses habitants, plus ils m'ennuient. La société est on ne peut pas plus insipide, surtout pour un étranger qui n'est pas au fait et qui ne se soucie pas de l'être de toutes les petites aventures de coteries. L'on me vante beaucoup le futur Carnaval, mais d'après tout ce que l'on m'en dit, j'ai peine à imaginer que les plaisirs soient bien vifs.

Je travaille avec fureur, et après celui de m'occuper de toi et de notre bonne petite Nancy, c'est le plus grand que je puisse avoir. Je crois que je finirai par me séquestrer entièrement ou à peu près au moins. Je vois arriver avec grande impatience le temps de séjourner à la campagne, c'est là que je compte faire une moisson abondante.

Petit à petit, le temps se met au laid, il souffle un maudit vent du midi qui coupe bras et jambes et qui répand une humidité chaude et désagréable. On est accablé de

nuées d'étrangers de tout rang, de toute espèce. Les conversations brillantes sont très nombreuses, très parées, très froides et très loin de mes goûts [...]

N° 12. Rome, le 13 déc. 1784

[...] L'ambassadeur de Venise m'a présenté chez la princesse Barberini, qui est la première maison de ce pays. Je n'ai de ma vie rien vu de moins intéressant ni de plus assommant. Il m'a mené chez une marquise Boccapadoli qui est vieille, laide, mais très aimable, ayant toujours bonne compagnie chez elle, mais jamais une femme; cette femme est réellement un homme de très agréable société. Il y a apparence que j'irai souvent chez elle, le soir surtout, car, ce qu'il y a de mieux dans les grandes conversations, c'est que l'on y va à 6 heures et qu'on en sort à 8. De là, on va dans des sociétés un peu plus particulières mais pas plus agréables, où l'on joue beaucoup et très gros jeu. Je ne connais pas les cartes.

J'ai vu enfin More et ses ouvrages. Il a des parties très brillantes, l'air est admirablement dans ses tableaux, mais il est maniéré dans ses compositions, se répète beaucoup, n'est pas bien fin de couleur et fait assez mal les arbres, les figures et les animaux. Je serais perdu si ce jugement sortait. Malgré cela, c'est un habile homme, il y a beaucoup à apprendre de lui et il est certainement le premier, mais ni les uns ni les autres ne m'écrasent extrêmement, et, à part le style, qui, comme je crois te l'avoir dit, devient nécessairement plus noble ici qu'ailleurs, je crois bien pouvoir marcher avec la plupart d'entre eux. Il est vrai que ce style fait une différence énorme, et voilà je crois, quelle sera la vraie utilité de mon voyage. Que ce petit mouvement d'amour-propre reste absolument entre nous, je t'en prie, je n'ai pas encore de quoi parler haut, et en général, je n'aime pas qu'on le fasse. Mais je te devais bien ma façon de penser.

Ce que j'aurais appris encore ici, c'est à peindre difficilement, c'est-à-dire à me donner plus de peine et à diriger beaucoup plus avant de faire. N'ayant ici rien à montrer et personne ne se doutant que je puisse faire un tableau comme bien d'autres, je garde ici comme peintre, un plaisant incognito. J'ai beau me dire artiste, personne ne veut me croire, « on n'a jamais vu, dit-on, un amateur si zélé et si travailleur ». Comme on voit peu d'artistes dans le monde, c'est par là qu'on me juge et en général ce n'est pas leur place. Plus j'y réfléchis, plus j'ai honte d'y être. Un artiste qui mérite vraiment ce beau nom, doit trouver fort au-dessous de lui tout ce qui peut le distraire de ses études, tout ce qui peut écarter son génie du grand but qu'il s'est proposé, tout en un mot qui peut lui faire perdre un temps qu'il peut employer précieusement. C'est ici qu'il faut être pour sentir dignement le mérite de cet art sublime et le degré d'estime qu'il faut accorder aux esprits mâles qui ont la fermeté et la constance de renoncer à tout ce que les autres cherchent avec empressement pour enrichir l'univers de leurs productions. Ils vous appellent tous des

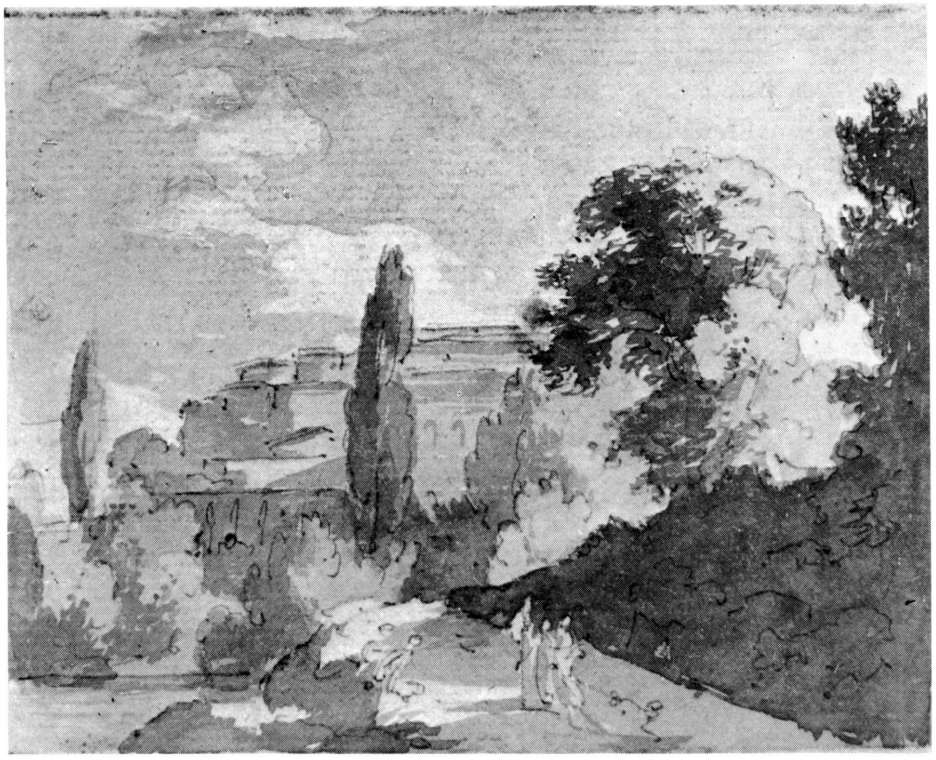

Fig. 10. Pierre-Louis De la Rive. *Esquisse de composition italique* (1787-1788). Mine de plomb et lavis de sépia. Papier blanc, collé dans un album, p. 12, 9,5 × 12 cm. (voir note I)
Collection Monsieur Georges de Morsier.

barbares et ils ont raison. Ce n'est pas que les Romains soient gens de goût, tant s'en faut, il n'y a que les étrangers qui occupent les artistes, mais au moins ils sont accoutumés dès l'enfance à respecter les belles productions de l'art, et un homme de mérite n'a pas besoin de seize quartiers pour être bien reçu dans le monde.

[...] La saison, qui était belle les trois premières semaines de mon séjour ici (dont j'ai bien profité ayant déjà fait une cinquantaine d'études de paysage), vient de changer tout à coup et nous avons des tonnerres, pluies, grêles et un mouilleux dont tu n'as pas d'idée; j'ai quitté mon travail en plein air qui devenait impossible, et je me suis établi dans le museum du Capitole, où j'ai obtenu très aisément la permission de travailler, étant comme tu sais très bien recommandé. Là je dessine d'après les monuments les plus précieux de l'antiquité, bas-reliefs, tombeaux, autels, statues. Je ne fais pas des études profondes, parce que n'ayant pas de temps à perdre, je n'en veux point faire qui soient inutiles à mon but. Quelquefois je sors le soir et à peu près régulièrement Ducros, le bon Ducros, passe deux fois la semaine la soirée chez moi; nous lisons, nous parlons de nos anciens temps, je lui parle de toi et je suis content.

La nouvelle connaissance que j'ai faite de la marquise Boccapaduli, me paraît devoir devenir intéressante pour moi. J'y ai soupé hier en très petite assemblée et c'est à peu près le seul monde de Rome que j'aie trouvé amusant; il y avait des gens d'esprit, hommes et la maîtresse de maison est extrêmement aimable, quoique très vieille et très laide. J'ai dit à peu près, car j'ai jugé trop vite Mme Bianconi et ses connaissances. Je ne crois pas que cette société soit aussi mauvaise que mon préjugé me l'avait fait croire. On dit partout mille horreurs des femmes, mais je n'ai pas encore vu déchirer à ce point, on m'avait averti que c'était des femmes à vingt sequins par mois. Sans les croire toutes des vestales, je suis sûr que c'est on ne peut pas plus faux et j'ai voulu réparer le mal que j'avais fait. On y voit duchesses, princesses, etc., et si la maîtresse de la maison voulait aller aussi chez ces dames, on lui fermerait la porte au nez. Il n'y a cependant aucune différence apparente, elles sont toujours bras dessus bras dessous et la femme d'un chapelier se trouve dans une contredanse à côté de la princesse sans que l'on se doute que l'une soit plus que l'autre. J'y ai mené l'autre jour le prince Galitzin, Russe, et un prince de Lichtenstein qui m'en avait prié, qui trouvaient ce mélange très plaisant. Mais n'y va pas qui veut, on brigue de tous côtés l'entrée où l'on sait si bien s'amuser, ce qui prouve combien le plaisir est rare à Rome. On y danse tous les dimanches et le jeudi on y fait de la délicieuse musique [...]

N° 13. Rome, le 21 déc. 1784

Rome m'enthousiasme de plus en plus, ma bonne et chère amie. Ce n'est qu'ici que peut se former, je dirai presque vivre un artiste. Chaque jour me découvre de nouveaux trésors. J'ai vu dernièrement le palais Colonne et la Villa Albani, qui sont, l'un en peinture, l'autre en sculpture, deux collections bien précieuses, surtout la dernière qui a été formée par le cardinal Alex. Albani, dont parle tant Winckelmann. Si je suis enchanté des arts et de la belle nature dans ce pays, je le suis moins de jour en jour des habitants; je n'imaginais pas une société si maussade. Il y a grande apparence que je m'en séquestrerai presque entièrement et je vois avancer la fin de l'hiver avec une grande impatience pour faire connaissance avec les alentours de cette superbe ville. En attendant, je ne perds pas mon temps; aussitôt que le soleil luit, je suis au paysage, mais comme depuis quelques jours cela n'arrive pas souvent, la superbe collection d'antiques du Capitole me tient avec assiduité. Quand j'aurai sucé le miel de toutes ces fleurs – miel pour moi, s'entend – dont un astre tirerait sans doute un tout autre parti, je compte attaquer le museum du Vatican qui est encore bien autre chose. Si l'on me donnait Rome et son territoire pour prison 10 ans, on me jouerait un tour bien cruel, mais je deviendrais sûrement un bon peintre.

Bien certainement, si j'avais une fortune suffisante pour te faire vivre ici avec agrément, je n'hésiterais pas un moment à t'aller chercher, il faudrait au moins pour cela un millier de louis par an, encore, encore.

Il y a ici des artistes de tous pays, de tout rang et de tout mérite, l'on peut compter les bons. Ils sont même en petit nombre. Je n'hésite pas à donner le premier rang à un sculpteur vénitien nommé Canova; il est sublime comme l'antique de la seconde classe et c'est déjà dire prodigieusement. Les Français et les Allemands gardent l'esprit de leur nation; les premiers conçoivent rapidement; leur premier feu est charmant, mais leurs ouvrages ne peuvent pas passer au creuset de l'examen. Ils sont pleins de sentiments d'abord et se refroidissent dans l'exécution. Les autres pensent lentement, s'enfoncent dans des études profondes et finissent par être froids et pesants quoique sûrs de leur méthode et raisonnant avec justesse. Les Anglais paraissent tenir dans le milieu, mais la mode et la fureur de gagner de l'argent,

Fig. 11. Pierre-Louis De la Rive. *Personnages à l'antique* (Rome 1784-1786). Pinceau et encre de Chine, lavis d'encre de Chine, rehauts de gouache blanche. Papier bleu. 30 × 39 cm. Collection Monsieur Auguste-Raynald Werner.

deux maladies qui se mêlent partout, les gâtent. La discorde, l'envie, maux réels, produisent un bien par l'extrême émulation qu'elles mettent entre eux tous et voilà le bien de la chose, bien physique né du mal moral [...]

N° 15. Rome, le 5 janvier 1785

[...] Tu veux des détails de tableaux; volontiers, ma précieuse amie, mais je crains bien l'ennui pour toi. D'abord ce ne sera l'affaire ni d'une ni de dix lettres. Les salles du Vatican, de Raphaël, de Jules Romain et de Polydore de Caravage, deux de ses élèves, sont les choses les plus sublimement pensées qui existent mais font peu de plaisir au commun des hommes. Ce sont des fresques, c'est-à-dire des tableaux peints en détrempe sur le mur frais, l'un représentant la bataille de Constantin où la croix lui apparut, un autre Attila à qui saint Paul et saint Pierre se présentent à son entrée à Rome, un autre Héliodore, satrape, foulé aux pieds par des anges quand il pillait le temple de Jérusalem, un autre la dispute des sacrements et l'hostie qui jette du sang, un autre, la poésie, l'éloquence, la jurisprudence, et la théologie, un autre l'école d'Athènes ou l'assemblage de tous les philosophes grecs qui ont été chefs de sectes et qui ont éclairé leur patrie. C'est à celui-ci, en comparaison, et à l'Héliodore que je donne la préférence pour la sublimité des pensées; mais l'école d'Athènes a de plus qu'il a fallu que Raphaël créât non seulement son tableau, mais le sujet du tableau, au lieu que dans l'autre c'était un sujet déjà connu. Je te mettrai à mon retour à même de juger toutes ces compositions, comptant en emporter des gravures.

Après cela, vient la galerie de la Farnésine, petit palais appartenant au roi de Naples où Raphaël a peint toute la mythologie avec une finesse de pensée, une beauté de formes dont rien n'approche; ceci plaît plus à tout le monde parce que cela est mieux conservé que les tableaux du Vatican qui ont beaucoup souffert. La fameuse transfiguration du même divin Raphaël, qui est à St-Pierre in Montorio, m'a fait éprouver encore un sentiment d'admiration et d'étonnement qui durera longtemps. Après avoir vu cela, il ne faudrait plus rien voir; mais pourtant la galerie du palais Farnese peinte en entier par Annibal Carrache est un des efforts de génie qu'on ne peut assez admirer. Tu jugeras aussi de la composition car j'en possède déjà une très belle gravure, et quand cela est bien dessiné, cela en vaut presque les tableaux qui sont faibles de couleur. En général ce n'est pas par là que brille l'école romaine, mais l'expression poussée à une finesse extrême, le beau raisonnement des compositions, la sagesse et l'élégance des pensées, la justesse des allégories, les idées nobles, simples et grandes exprimées avec peu de moyens et avec l'effort le plus frappant, tout cela lui donne à juste titre le premier rang qu'aucune école ne lui enlèvera jamais.

Je n'ai pas encore vu le fameux jugement dernier de Michel-Ange, mauvais, indigeste, mais savant tableau qui est devenu la matrice de tous les autres présents et avenirs.

Les palais Colonne, Doria Pamphile, Borghese, Altieri, Boccapaduli, Barberini, etc., etc., contiennent une immensité de trésors dans ce genre dont le catalogue remplit cinq volumes in-folio.

Les statues occuperont une autre lettre, l'architecture une troisième, etc., etc. J'imagine que depuis que je suis à Rome mes lettres doivent te paraître bien sèches, car étant peu dans le monde et beaucoup à l'ouvrage, je n'ai pas l'occasion de faire plusieurs remarques que j'ai faites quand en route je n'étais pas occupé et qui pourraient t'intéresser [...]

N° 17. Rome, le 17 janvier 1785

[...] Le voyage de Tivoli dont je t'ai dit un mot l'autre jour est certainement de tout ce que j'ai fait depuis quinze jours ce qui m'a le plus intéressé. Figure-toi que j'ai retrouvé là-bas les Poussin et les Claude Lorrain sans la moindre composition. Ils n'ont fait que rendre ce qu'ils ont vu. Dans l'espace de quarante minutes de chemin j'ai vu au moins vingt tableaux, tous plus sublimes les uns que les autres. La Taverone, qui joue parmi des rochers, ses cascades superbes et abondantes; la ville bâtie sur une situation avantageuse, mais inégale, les ruines du palais de Mécène, le temple de la Sibille tiburtine, la villa d'Este, appartenant aux ducs de Modène, tout cela joint à une variété de montagnes, couvertes en partie de beaux oliviers, partie croupe nue. Des couvents, des villages qui entremêlent ces différentes verdures, une plaine de trente lieues entourée de petites collines heureusement placées, la coupole de St-Pierre qui domine tout, la mer dans le lointain le plus reculé, etc. Tu ne peux te faire aucune idée de la sublimité de ce pays. Comme la chaleur s'y fait sentir déjà en ce moment, que sera-ce en été? Aussi je compte m'arranger à y passer deux mois au printemps, et à revenir passer le temps des grandes chaleurs à Rome, où l'on peut mieux s'en préserver [...]

N° 18. Rome, le 26 janvier 1785

[...] Dans trois jours commence le Carnaval où je serai le fidèle conducteur de Mme Vasi, jeune femme bon enfant dont la figure ne peut ni me faire honte ni exciter l'envie et dont l'état est la première bourgeoisie. Je t'ai déjà dit les raisons qui m'ont engagé à former cette liaison pour ce temps-là. Ce sont de bonnes gens qui me comblent de bontés et d'amitiés et avec qui je vis sur le pied le plus familier.

Tronchin et Mestrezat n'ayant point trouvé ici compagnie pour aller au bal masqué, c'est-à-dire une femme pour chacun, partent demain pour Naples. Ducros m'envie fort cette connaissance, mais quand je n'y serais pas, elle est un peu trop haute pour lui.

Le cardinal Bernis, le prince Rezonico, l'ambassadeur de Venise et la marquise Gentili sont, dans le grand monde, les seules maisons où j'aie continué d'aller. On

m'avait mené dans plusieurs, mais l'ennui et la crainte de la dépense m'en ont chassé. Cela m'oblige toujours à avoir carrosse, cela occupe les soirées, que j'emploie mieux, chez Vasi à laver mes dessins. Il n'y a presque jamais du monde, je suis ordinairement seul avec eux; j'y dessine depuis six heures du soir jusqu'à minuit; puis je m'en vais. On dort peu à Rome dans cette maison; on dit qu'on s'en dédommage l'été [...]

N° 19. Rome, le 3 février 1785

[...] Il faut un peu te parler Carnaval. Les Romains, qui font toujours consister le plaisir en une froide et magnifique représentation, ont imaginé une espèce de spectacle où ils sont acteurs et spectateurs tout ensemble. Le Cours est une rue superbe qui va en droite ligne de la porte du Peuple au Capitole et qui est longue comme de la porte de Pirna au Schwarze Thor. Elle est large et garnie de grands trottoirs à droite et à gauche. Dans cette rue se rendent vers les deux heures et demie de l'après-midi environ quatre à cinq cents carrosses avec 6 à 7000 piétons, beaucoup en masques, d'autres sans cela. Les livrées masquées, les cochers habillés en jeunes filles en manteau de satin rose, chapeau de plumes, etc., etc. Liberté parfaite. Les dragées pleuvent de tous côtés. C'est là que les riches, les grands viennent écraser le peuple en lui présentant tout l'étalage de l'opulence, des carrosses superbes, des chevaux couverts de perles, des livrées, etc. Les moutons ouvrent les yeux et la bouche et restent enchantés. Tous ces carrosses se suivent et vont d'un petit pas d'un bout à l'autre 5 ou 6 fois de suite. Vers les 4 h. 30 on entend un coup de canon; c'est un ordre à tous les cochers de se ranger le plus près des trottoirs qu'ils pourront et de rester fermes. Il y a beaucoup d'ordre. Un quart d'heure après cinq ou six coups de canon, puis on fait partir des chevaux qui, au milieu de la haie que font le peuple et les carrosses, vont d'un bout à l'autre sans personne dessus, en courant comme des diables à qui mieux mieux. Il y a des prix pour les maîtres des chevaux vainqueurs. Six coups de canon annoncent la fin de la course, puis le vide se remplit, les carrosses cheminent de nouveau jusques au moment de la nuit, fin des 24 heures d'Italie, où sonne l'Ave Maria, époque du jour très commode pour partir d'un point fixe qui est à 5 h. 30 de nos horloges. Du Cours, on va aux théâtres, etc.

Je vais ce soir pour la première fois au bal masqué. Si je ne dors pas demain tout le jour, je te dirai ce qui en est. Le Carnaval en général est très beau et très froid; il n'y a pas de cette gaîté vive qui le caractérise ailleurs. On me dit que cela vient les derniers jours, nous verrons. Mais, en général, les Romains ne savent pas s'amuser.

N° 20. Rome, le 10 février 1785

[...] Saint-Ours, homme de tête et plein de connaissances, m'a fait l'autre jour un long discours pour me dégoûter de peindre l'histoire dans mes paysages. Il prétend que pour y réussir à un certain point, il faudrait l'étudier en grand, et que mon âge,

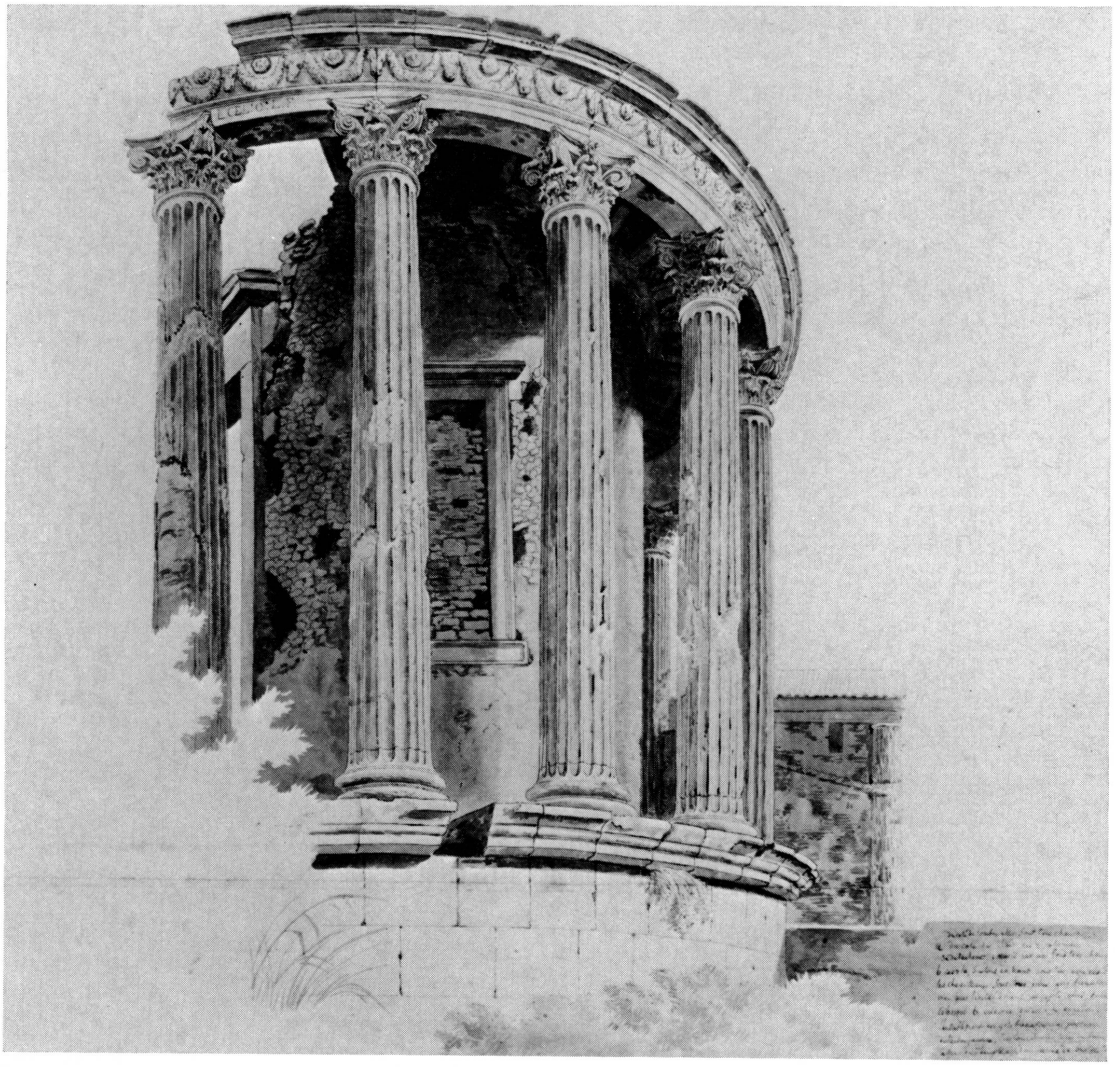

Fig. 12. Pierre-Louis De la Rive. *Le temple de la Sybille à Tivoli* (juin 1785). Plume et sépia, lavis de sépia, sur esquisse à la mine de plomb. Papier blanc. 61 × 64 cm. Collection Monsieur Auguste-Raynald Werner.

ma situation ne me permettent pas d'y penser; que l'habit ne fait pas l'homme et que sans mettre des sujets héroïques dans mes figures, je puis composer très héroïquement le paysage, l'ornant de figures d'un style moins noble, que l'on ne doit jamais renoncer à ce qu'on a déjà acquis et que les arbres et les animaux qu'il trouve que je fais mieux qu'on ne les fait ici, souffriront nécessairement de cette nouvelle étude. Quand je trouve par ici un paysagiste qui fait de belles figures, il se trouve toujours effectivement que c'est un peintre d'histoire qui, ne réussissant pas dans son

genre, s'est mis au paysage, le manque et s'en dédommage sur de jolies petites figures plus aisées à faire que les grandes.

Ces réflexions sont justes et m'affligent; il est dur de renoncer à un projet favori, mais, d'un autre côté, il serait fou de quitter le réel pour courir après une ombre que je n'atteindrai jamais. Quand je considère nos grands peintres flamands, Karel du Jardin, Poelemburg, Bartholomée, Breemberg, Pierre de Laar – je choisis ceux-là exprès parce qu'ils ont tous passé leur vie ici – je trouve que personne n'a rendu Rome comme eux. Les Poussin et les Claude Lorrain, avec leur style sublime, sont bien loin de la vérité des autres pour les détails. Or, pour aller droit au but, l'important étant de se bien connaître soi-même, je crois, sauf meilleur avis, que ce que j'ai de meilleur à faire est de prendre de ce pays le style qu'il voudra bien me donner sans m'alambiquer la tête avec Messieurs les peintres d'histoire, et de me garder comme du feu d'oublier le peu que je sais. Cette aventure serait celle d'une quantité qui se sont perdus à Rome; c'est un écueil dont je n'avais pas idée. Ils arrivent avec un certain talent pour une partie, se laissent entraîner d'un autre côté par des études qui les tentent, ne réussissent pas après beaucoup de temps et de travail, oublient ce qu'ils savaient en venant et se trouvent ne sachant rien quand l'âge d'apprendre est passé. En examinant la chose avec attention, je trouve que le terme de style est tout nouveau. Poussin et Claude Lorrain ne se sont jamais doutés qu'ils en eussent; ils ont composé comme leur génie les conduisait et ont tiré de ce pays-ci le parti que nous voyons dans leurs ouvrages. Les Flamands ne l'ont ni connu ni senti, aussi n'en trouve-t-on pas trace chez eux; tous ont fait de belles choses en se livrant à ce qu'ils sentaient et le mieux à mon sens est d'en faire autant, en se laissant conduire à la disposition que la nature a mise en nous. Chacun a sa manière de sentir les beautés qu'il faut exprimer dans l'art. Nous ne voyons pas que parmi la foule des imitateurs des deux grands peintres de style, il en soit parmi eux un seul qui mérite le nom de grand. Ils ont tous composé comme leurs maîtres et ne sont presque jamais que des copistes; ils n'ont rien d'original, presque pas une belle idée qui soit réellement à eux. Au lieu que l'école flamande a produit une beaucoup plus grande variété de talents différents sortis des mêmes écoles.

Conclusion, j'en reviendrai probablement à ceux que j'ai étudiés les premiers, en y ajoutant tout ce que l'Italie m'aura pu fournir des études des autres. Si je ne deviens pas un habile homme, ce ne sera au moins pas faute de soins, de peine et de travail.

Si je ne réussissais pas en peinture, j'aurais probablement une autre étude à laquelle je viendrais passablement, c'est la gravure. On a été fort content ici de quelques planches que j'avais faites anciennement, et j'ai reçu plusieurs compliments sur ma pointe. Ce ne serait cependant jamais qu'un pis-aller, dont je profiterai si je ne peux pas réussir à autre chose qui m'intéresse davantage, ou bien ce sera un amusement pour varier mes occupations [...]

N° 21. Rome, le 14 février 1785

[...] Hier le pape a fait 14 cardinaux, promotion qui ne s'était pas faite depuis 13 ans. La soirée fut brillante par des illuminations par toute la ville et par une espèce de feu de joie assez plaisant. Anciennement les nouveaux cardinaux faisaient donner du vin au peuple et quand les tonneaux étaient vides on les brûlait avec des grandes acclamations. Pour ne pas perdre l'esprit de l'Eglise, ils ont retranché le vin, mais ils donnent les tonneaux. On en ôte les deux fonds, on y met trois pieds, on y fourre des fascines autant qu'il peut en entrer et on y met le feu dessous. Cela fait des brasiers horribles et comme on en a brûlé hier 6000 au moins, il semblait à la clarté que cela répandait partout, qu'il y eût un incendie général. Les façades des principales églises étaient très richement décorées en lumière. Vraiment tout avait l'air imposant que les Romains savent mettre à tout ce qu'ils font en public; la foule était grande et les carrosses brillants étaient sans nombre par toute la ville.

La princesse Doria recevait assemblée d'étiquette pour le Pape. On a voulu m'y mener; j'ai si fort craint l'ennui que j'ai remercié le cardinal. Après-demain se fait la cérémonie publique de donner les chapeaux. J'ai grande envie de la voir mais je ne sais encore si je le pourrai [...]

Le 16. – J'ai fait ma bonne amie, une découverte qui m'a fait de la peine, c'est que Ducros, cet ami dont je t'ai tant parlé, n'est point aimé par ici, il est craint et évité de tout le monde. On lui trouve le caractère faux et la langue mauvaise. Moi, qui n'en reçois qu'une foule de services, je ne puis changer à son égard, mais c'est une sensation pénible pour moi d'estimer moins un homme auquel je suis si sincèrement attaché. Son talent pour la peinture est bien réel mais il se fait aider prodigieusement par des peintres d'histoire et par des architectes pour ses monuments. C'est le hasard qui me l'a fait découvrir et il ignore que je le sais. Il n'est pas nécessaire de te dire que tout cet article doit être absolument entre nous. St-Ours, avec des manières un peu moins ouvertes, une figure moins prévenante et un ton un peu plus français, me paraît être d'un caractère plus sûr et est vraiment ici l'ami le plus vrai pour moi et celui sur lequel je puis compter le plus. S'il plaît à Dieu, je n'en aurais pas besoin [...]

Le 17. – Je sors du Vatican où j'ai assisté à la cérémonie de réception des nouveaux cardinaux. Le Pape que j'ai vu là pour la première fois, a une figure superbe avec tous ces habits pontificaux, parle bien, représente avec dignité. La cérémonie est auguste et imposante. Après avoir prêté serment et reçu le chapeau, ils vont embrasser tous les autres cardinaux et c'est une scène touchante. Une petite façon qui te paraîtra sans doute aussi ridicule qu'à moi, et à bien d'autres, c'est que, après la fonction, on les mène dans St-Pierre, où ils font leur prière, puis je les ai vus l'un après l'autre aller en pompe baiser le pied et le toucher avec le front en le saluant respectueusement, d'un St-Pierre de bronze qui est là sous un beau dais.

Or il faut savoir que cette figure, avant d'être le Saint patron, était un Jupiter Capitolin. Hommes, hommes, avec quelles poupées on vous amuse! Il y avait au moins vingt mille âmes dans le temple; j'en ai pourtant rapporté ma montre et mon mouchoir [...]

N° 22. Rome, le 23 février 1785

[...] Tu trouves que je ne te parle pas assez tableaux. Comme je t'en ai déjà parlé et que je ne me rappelle pas ce que je t'en ai dit, je crains de me répéter. A titre de peintre de paysage, j'ai cherché mon genre et ce qui pouvait m'être d'une utilité réelle et fort peu l'histoire, n'en ayant pas le temps et ayant autre chose à faire ici que d'apprendre à connaître les maîtres. Je n'ai vu dans ce genre que ce qui s'est trouvé sur mon chemin, c'est-à-dire pourtant à peu près tout, mais en passant. Claude Lorrain et le Poussin sont toujours ce qu'il y a dans mon genre de plus parfait. Un grand tableau du premier qui est au palais Altieri est je crois le premier paysage qu'il y ait au monde; la colonne aérienne surtout y est exprimée sur une foule de plans, à perte de vue, avec la magie la plus étonnante. Ceux du palais Doria et du palais Colonne, quoique extrêmement beaux, n'en approchent pas. Les Raphaël, les P. de Cortone, les Polydore de Caravage, les Michel-Ange, les Dominiquin, les Guide, les Carrache mériteraient des livres.

Je crois ne t'avoir pas encore parlé de sculpture. Tous les antiques ou du moins la plus grande quantité, sont répandus dans quatre collections ou museums, ce qui n'empêche pas qu'on n'en trouve dans quantité d'autres endroits, mais ceux-ci sont les principaux: le Capitole, le Vatican, la villa Borghese et la villa Albani. Les deux dernières sont hors de la ville, mais à peu de distance. Le quart de la moindre de ces quatre collections vaut dix fois mieux que tous les antiques du Grand-Jardin où cependant il y a de grandes choses. Avec quel plaisir je te promènerais dans ces palais, avec quelle vénération nous admirerions ensemble les monuments du talent supérieur de nos prédécesseurs sur ce globe, avec quel transport nous examinerions les rapports, les différences; tes réflexions justes, ton goût sûr m'occasionneraient mille moments précieux.

De ces quatre collections celle du Vatican est sans contredit la plus riche en chefs-d'œuvre uniques. C'est là que sont l'Apollon, le Laocoon, l'Antinoüs, ces figures dont le nom seul remue la pointe des cheveux. Au Capitole il y a un moins grand nombre de choses classiques, mais celles qui ne le sont pas, sont peut-être mieux choisies que celles du Vatican. La villa Borghese, maison unique dans le monde par ses marbres, ses meubles, son goût, sa richesse, est décorée à l'extérieur de plus de deux cents bas-reliefs antiques. Tout le bas du palais dans l'intérieur est porphyre, vert antique, serpentin, granit, basalte, etc., tous les marbres les plus durs et les plus beaux qu'ont employés les Anciens. C'est dans ce palais qu'est le fameux Centaure

vaincu par l'amour, le Faune qui porte un enfant, le Gladiateur, l'Hermaphrodite, le buste de Lucius Verus, qui est le plus beau morceau en marbre de Paros qui soit connu. Une belle collection des peintres modernes et surtout des paysagistes, c'est là que nous devons aller pour prendre courage.

Ah ciel! la villa Albani contient l'immense collection faite par le cardinal Alex. Albani, protecteur de Winckelmann. Il y a beaucoup de très belles choses, mais peut-être moins de classiques que chez le prince Borghese. Il y a entre autre une Minerve et un buste colossal de la même déesse, qui sont vraiment de style sublime.

Deux monuments dont je ne dois pas oublier de te parler sont les figures de Castor et Pollux de Monte Cavallo. L'art n'a jamais rien produit de plus sublime; elles ont vingt pieds de haut, sont du plus ancien style grec, du temps où les artistes de cette nation allaient étudier leur art en Egypte. Elles ont encore un peu de ce grandiose de formes, de ces sacrifices de petites parties que les Egyptiens avaient au plus haut point et auxquels les Grecs substituèrent l'expression et la grâce.

Pour des sculpteurs vivants, je n'en connais ici que deux. L'un est M. Canova, Vénitien à qui j'ai de vraies obligations, s'étant donné la peine de m'apprendre à modeler un peu en terre pour faire des petites figures drapées. C'est un homme dont les ouvrages vont très bien à côté de l'antique de la seconde classe, et c'est déjà beaucoup dire. Il est le seul en Europe à qui l'on puisse l'appliquer. Il est occupé actuellement au tombeau de Clément XIV (Ganganelli), où il y a trois figures en marbre blanc de 17 pieds de haut, c'est sublime. L'autre sculpteur est un Suisse nommé Trippel. Il a dû aller au service de l'Electeur de Saxe, mais l'année passée, Marcolini l'a dégoûté beaucoup par la hauteur de ses manières, son air inabordable, etc., et il n'a pas eu envie d'aller se mettre sous la patte de cet homme-là, et, avec le talent qu'il a, je trouve qu'il a bien fait. Je voudrais pourtant l'y entraîner si la négociation pouvait se renouer. Il y a de lui une figure en marbre très jolie à Pillnitz dont il n'a pas encore pu être payé entièrement; il n'est pas de la force du premier pour les idées, ni pour le style, mais il est néanmoins très habile [...]

Beaucoup d'étrangers qui étaient déjà revenus de Naples depuis quelques semaines, y sont retournés depuis deux jours, sur les nouvelles du Vésuve; tout annonce une très forte éruption. Sans David j'en aurais été fortement tenté. Je suis bien aise d'avoir une raison qui m'en empêche, j'aurais été faire de la dépense, perdre du temps pour satisfaire simplement ma curiosité, car cela ne m'aurait pas empêché de refaire le voyage l'hiver prochain avec plus de tranquillité et de fruit. Ainsi, à quelque chose, malheur est bon.

Tu me recommandes dans toutes tes lettres d'étudier les hommes. Ah ma bonne et chère amie, que cette étude est triste à faire dans ce pays! Je ne crois pas qu'il puisse en avoir de moins intéressante à cet égard. Il n'y a aucune énergie dans les âmes, aucun ressort dans le gouvernement, peu de vrai sentiment de l'honneur, un amour énorme pour l'argent – et c'est un Genevois qui écrit cela – point

d'attachement pour une patrie qui, au local près, n'est pas faite pour l'inspirer; assez de superstition et de préjugés, peu de vraie religion; que veux-tu que l'on étudie avec une nation pareille? Ils donnent beaucoup aux pauvres afin qu'ils prient pour eux quand ils mettent à la loterie. On peut y étudier la peinture, la sculpture, la musique, l'architecture, encore les gens à talent se plaignent-ils amèrement que le goût se dégrade dans cet art-là à un point excessif. J'ai fréquenté les théâtres pendant le Carnaval, et je t'avoue que de toute la musique que j'ai entendue, il y en a très peu qui m'ait fait plaisir; il est vrai que je n'y entends rien. Je n'ai pas encore entendu de belle musique d'Eglise.

Je suis violemment tenté de faire un tableau dans ce pays-ci, peut-être pour ne le montrer à personne, mais pour voir comment je me trouve inspiré, pour voir ce que je peux faire par moi-même, car il y a ici des peintres de paysage qui se font composer leurs tableaux. Lequel vaut le mieux: être celui qui compose sans être nommé ou celui qui met son nom au tableau sans l'avoir composé? Je crois que l'air de ce pays-ci fait perdre à un honnête homme cette qualité [...]

N° 23. Rome, le 5 mars 1785

[...] Dans ma dernière lettre, te parlant sculpture, je crois t'avoir dit un mot des figures de Monte Cavallo. Voici ce que c'est. Représente-toi Castor et Pollux, deux héros beaux comme le printemps, forts comme Hercule, dompteurs de chevaux; figures de vingt pieds de haut de la plus belle proportion, dans l'attitude la plus noble, du style le plus sublime. Ces deux figures ont assisté en personne aux jeux olympiques; c'était cet exemple frappant de la force unie à la jeunesse et à la beauté qui animaient les athlètes, qui leur faisaient faire des choses que les historiens les plus authentiques ont de la peine à nous faire croire. On a quelques raisons pour les croire de la main de Phidias; de tous les monuments de la Grèce dont Rome s'est parée, il n'y en a certainement aucun qui soit plus précieux et plus respectable que ceux-là. Sans diminuer le mérite de l'Apollon, du Laocoon, etc., je t'avouerai qu'ils m'ont moins frappé. L'artiste étonnant qui a conçu et exécuté ces deux sublimes figures a eu dans la tête un idéal différent de beauté que celui des autres figures classiques que je te nomme. Il n'était pas aisé de réunir les deux caractères de l'Apollon et de l'Hercule. Il y est parvenu par une profonde étude de l'art égyptien, par un sacrifice absolu de toutes les petites parties, par les lignes grandes, mâles, ondoyantes... Quand je vois ces chefs-d'œuvre, je sens un mouvement de vénération que rien ne m'avait encore inspiré, si ce n'est un autre monument dont je te parlerai dans la suite.

Et ce cruel bourreau, ce savant bourreau de Winckelmann, qui ne faisait qu'écrire des leçons de Mengs, et les amplifier par son érudition souvent mal placée, cet homme qui prétend être inspiré si fortement par l'Apollon, n'en a jamais dit un

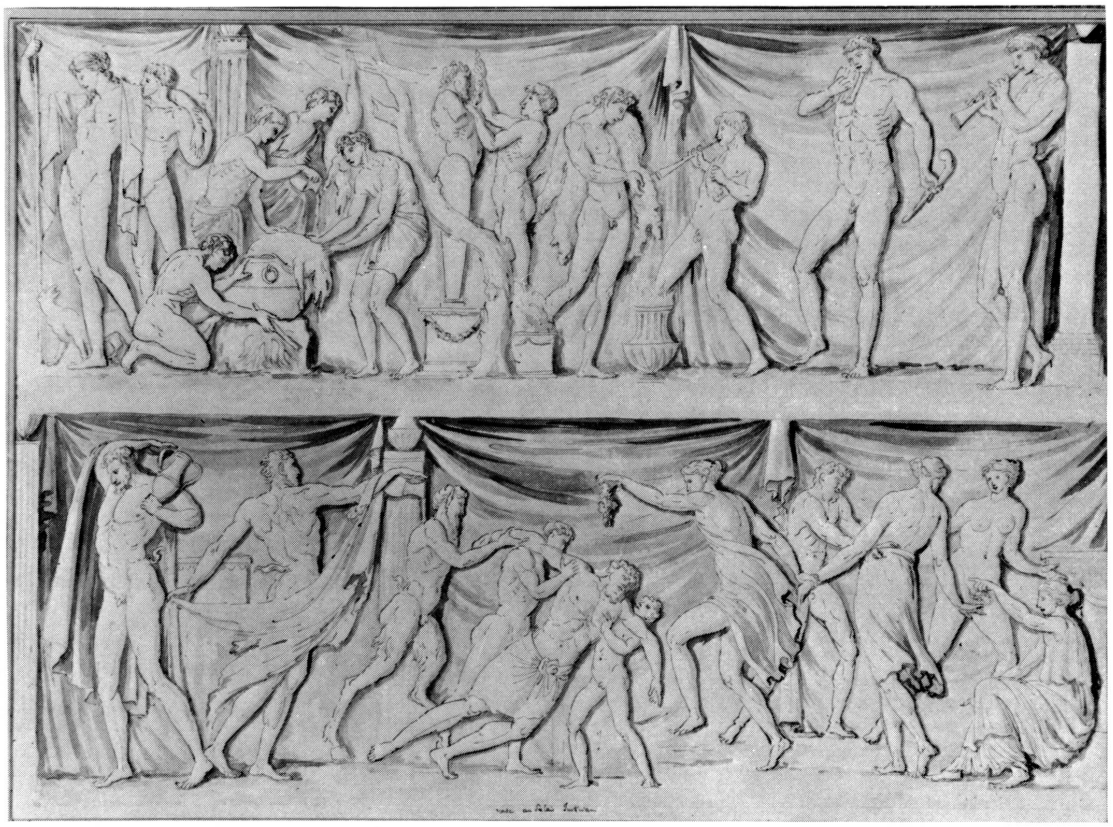

Fig. 13. Pierre-Louis De la Rive. *Décor d'un vase antique du Palais Giustiniani* (Rome 1784-1786). Plume et sépia, lavis de sépia. Papier blanc. 33,5 × 47 cm. Annotation autographe: Vase du Palais Justiniani. Collection Monsieur Auguste-Raynald Werner.

mot, ne les nomme pas! Parlant de Mengs, je te dirai qu'il est beaucoup moins admiré à Rome que je ne le croyais en Saxe. On rend justice à son mérite. Tout ce qu'on peut apprendre par le travail, il l'avait mais l'âme tendre et sensible d'un peintre, les talents que dispense la nature, ne s'y trouvaient pas. Les coups de bâton de son père n'avaient pu y suppléer. Au reste, il y a ici de ses ouvrages qui sont fort au-dessus de tout ce qu'on a de lui à Dresden. On lui préfère ici de beaucoup le vieux Pompée Battoni, infiniment moins savant, mais doué d'un cœur sensible, il raisonne moins, pense moins, mais sent beaucoup davantage [...]

N° 26. Rome, le 26 mars 1785

[...] Au bout de tout cela ont commencé les fonctions de la semaine sainte, que nous avons toutes suivies très exactement. La bénédiction du Pape, que nous avons très bien vue de dessus la colonnade de St-Pierre à tout le peuple et à tout

l'univers, le silence profond observé par 5 ou 6 mille âmes qui étaient dans la place, toutes les troupes et tout ce peuple prosternés, les cloches et le canon du château St-Ange au moment où le Pape élève les mains au ciel, sa figure noble, imposante et vénérable, tout cela nous a fait une impression que je ne pourrais pas te dépeindre. Le soir, dans St-Pierre, l'illumination de la Croix, emblème de notre sainte religion, seule lumière qui éclaire le plus beau temple qui ait jamais été élevé à l'Etre suprême, m'a paru une idée vraiment sublime. C'est à Rome qu'il faut venir pour se faire une idée du culte catholique, pour perdre ses préjugés et ne pas regarder ces gens-là tout à fait comme des imbéciles. La religion doit être l'affaire du cœur, elle doit parler à l'imagination autant qu'à la raison; nos Réformateurs par haine de l'Eglise Romaine, ont rendu notre culte mesquin, pauvre, froid et stérile. Celui-ci est grand, noble, imposant, renferme une quantité d'allégories fines et ingénieuses; il est vrai qu'elles ne devraient être présentées qu'à des gens instruits, le peuple ignorant les prend souvent pour l'essentiel de sa religion.

J'ai entendu trois jours de suite le fameux Miserere chanté par des voix sans instrument qui ne peut se comparer à rien; si jamais sur la terre on a quelque raison de se croire au ciel, c'est là. Je dois entendre ce soir le Stabat Mater dolorosa de Pergolèse chez le cardinal de Bernis. Je vais te quitter, car je n'ai que le temps de faire ma toilette [...]

N° 27. Rome, le 30 mars 1785

[...] J'ai vu deux fois de suite le feu d'artifice du château St-Ange qui se tire en l'honneur de l'anniversaire du couronnement du Pape, il est beau surtout par le site qui est très avantageux [...]

Au milieu de tout cela, j'ai fait une connaissance fort intéressante, c'est celle d'un prélat, le plus aimable, le plus instruit qu'il y ait à la cour de Rome: Monsignor Gaëtani, duc de Caserte. Il m'a fort invité à aller demeurer chez lui pendant que je serai à Frascati. Je l'y verrai souvent mais je veux être libre.

Le cardinal de Bernis a fait avant-hier à table chez lui, un pompeux éloge de moi, sur la conduite que j'avais tenue avec mon domestique, etc. Il a répété plusieurs fois qu'il était fort content de me connaître, et ce qu'il y a de plaisant, c'est que, excepté ses conversations du vendredi où je vais assez régulièrement, il ne m'invite plus à dîner depuis deux mois; je ne sais ce que cela signifie [...]

N° 28. Rome, le 7 avril 1785

[...] La nouvelle de l'accouchement d'un fils mâle de la reine de France a fait grand plaisir ici. Hier au soir, toute la ville, au moins tous les palais étaient illuminés. Ce soir c'est tout le même encore.

Grâce au cardinal de Bernis, Tronchin, Mestrezat et moi, nous allons dans peu de jours nous faire présenter à Sa Sainteté. Je crois qu'il ne lui arrive pas fréquemment de voir trois Genevois ensemble, et encore moins un ministre, qui pourtant à ce que je crois, ne s'en vantera pas; au moins à mon sens, il serait fort inutile qu'il le dît [...]

N° 29. Rome, le 13 avril 1785

Depuis trois ou quatre jours je passe mon temps au museum du Vatican, c'est-à-dire aux pieds du Laocoon, de l'Apollon, de l'Antinoüs, parmi tout ce qui nous reste de plus parfait des ouvrages de l'Antiquité. Je ne puis te dire combien je jouis et je jouirais davantage, si j'étais plus savant. J'ai débuté par dessiner à force d'après bas-relief antiques; tout est plein et c'est sans comparaison ce que j'ai de mieux à faire pour me mettre en tête l'ensemble d'une figure et l'ajustement et le style noble et simple avec lequel les Anciens exprimaient si finement leurs idées. Ils partaient du principe que l'art doit être une séduction et non une illusion, ils ne cherchaient point à vous tromper mais à vous faire penser, à vous entraîner par la finesse des expressions, par la justesse des allégories; ils se permettaient même quelquefois des idées ridicules, impossibles même, pourvu qu'elles contribuassent à exprimer une pensée qu'ils n'auraient pas si bien exprimée sans elles.

Par exemple, pour exprimer une personne dans une violente agitation d'âme, quoique dans une attitude tranquille, un vent violent agite toutes les draperies et y occasionne des contrastes frappants. Pour rendre une fête à Vénus, ils mettent des amours sur les épaules, entre les jambes, dans les cheveux, de toute leur figure; tout est amour. Nos modernes raisonnables se garderaient bien de se permettre de telles absurdités, mais ils se garderaient bien aussi de faire tant de plaisir. Quand on a vu l'art dans ce pays, j'imagine qu'on ne doit plus pouvoir souffrir toute l'école flamande où il n'y a que de l'exécution, beaucoup de nature, beaucoup de patience, du rendu qui fait rendre, mais aucune pensée, rien qui parle au cœur, rien qui échauffe l'imagination.

J'ai destiné une petite somme à faire mouler une suite des plus beaux bas-reliefs de Rome, sur les originaux mêmes, chose extrêmement rare dont les Romains sont fort jaloux, chose que fort peu de gens peuvent avoir et que l'on me fera de nuit en grande partie au moyen de quelques trinkgelds. Car dans ce pays, on fait tout avec les mancies.

Le 16. – Le charme est rompu sans que j'en sache la raison, ma bonne amie. J'ai dîné hier de nouveau chez le cardinal de Bernis. Il y avait une très belle société. Nous avons perdu ce matin une bien aimable femme, la duchesse de Courlande, qui était ici depuis quelques semaines avec son mari et une suite de deux jolies filles. Ils sont partis pour Naples où il va prendre des bains. Je ne crois pas qu'il y ait de

grands seigneurs plus honnêtes et plus affables que lui, mais malgré tout cela, chaque jour je me dégoûte plus de ces messieurs-là. Je trouve qu'en général il faut vivre avec ses égaux. La grandeur ne m'en impose pas du tout, et à chaque instant l'homme perce, ce qui frappe d'autant plus qu'on attend davantage de ceux qui sont nés pour commander aux autres [...]

N° 30. Rome, le 20 avril 1785

[...] Il y a deux jours que nous nous sommes fait présenter à Sa Sainteté. Quand je dis nous, tu sens bien que ce sont mes deux bons amis et compatriotes. Nous avons été reçus du Pape avec toute la bonté et l'honnêteté imaginables. C'est un des souverains de l'Europe qui a le plus d'affabilité et de simplicité noble; l'accueil qu'il nous a fait nous a vraiment touchés et je serais bien fâché à présent de ne m'être pas fait présenter. Il a une figure superbe et la bonté et la dignité sont très bien peintes sur sa physionomie; quoiqu'il ne parle pas très bien français, il a pourtant la complaisance de le parler, complaisance rare parmi les grands en Italie [...]

Un homme qui connaît bien Rome me disait l'autre jour à table chez le cardinal, que quiconque venait à Rome avec trente préjugés en perd dix dans les six premiers mois, dix dans les seconds, etc. Je le crois; à chaque pas je m'aperçois que nous en sommes remplis et mes idées se rectifient. Ce pays-ci quoique fort ignorant à présent, a été le siège de tant de révolutions, on s'y est tant accoutumé aux grands mouvements, qu'on y voit peut-être plus en grand les affaires de ce monde que partout ailleurs. Rome a toujours voulu commander, le ton même du peuple s'en ressent. Je crois que c'est en Italie en général que la misère a établi son empire, c'est ici qu'il faut venir pour se faire une idée de ce que peut souffrir la nature humaine et à quel point elle peut être dégradée. Le goût insurmontable pour l'inaction et la faiblesse et l'abandon presque total des gouvernements, qui n'encouragent rien, me paraissent en être les causes principales. Les sciences, les arts, les manufactures, les métiers, tout languit, ou ils sont exercés par des étrangers, qui, au risque de quelques coups de couteaux, viennent chercher ici une voie aisée à la fortune. Il s'en donne passablement ici, mais ce n'est que dans le bas du peuple. Il y a des princes, comtes, etc., qui mettent bonnement les soufflets dans leur poche quand on leur en donne. Le bas peuple a conservé plus de férocité et d'amour pour la vengeance. Un amant, dernièrement, a surpris sa maîtresse en flagrant délit avec un autre, l'a bien rossée puis lui a pardonné; quelques semaines après il va se promener avec elle et sa mère; en revenant ils s'assoient sur un banc à la porte d'un palais; il la caresse, en vient même au point, etc., sur les genoux de sa mère, la fait entrer dans le palais ensuite et l'étend à ses pieds de quatre coups de couteau. On le mène pendre, un ami pleure en le voyant passer; il fait arrêter la charrette et lui dit: « Ne pleure pas, mon ami, je suis content, je me suis ôté une fois cette épine du cœur. » On en trouve plusieurs traits de cette force.

Fig. 14. Pierre-Louis De la Rive. *Etude d'après un vase antique* (Rome 1784-1786). Pinceau et lavis d'encre de Chine sur esquisse à la mine de plomb. Papier blanc. 15,5 × 12,4 cm. Collection Monsieur Auguste Raynald Werner.

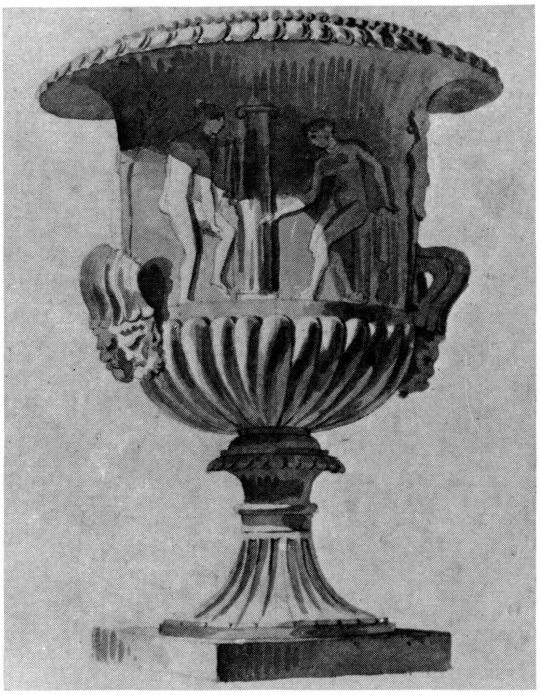

Fig. 15. Pierre-Louis De la Rive. *Etude d'après un vase antique* (Rome 1784-1786). Plume et encre de Chine, pinceau et lavis d'encre de Chine. Papier blanc. 14,1 × 11,7 cm. Collection Monsieur Auguste Raynald Werner.

Le 23. – Il vient tout dernièrement ma bonne amie de s'en passer un autre qui n'est pas moins caractéristique. La marquise Gentili, celle que tu me recommandes de voir, couchait depuis longtemps avec son valet d'écurie. Ennuyée de celui-là, elle l'a envoyé à Naples, sous prétexte de lui procurer une place plus avantageuse. Il s'est douté qu'on n'avait voulu que l'écarter pour le remplacer par un valet de chambre qu'il avait remarqué qu'on lorgnait depuis quelque temps. Piqué de cette préférence il revient à Rome, se glisse dans la maison, dans la chambre de Madame, et quand elle y est seule, il lui donne deux coups de couteau, dont elle est rétablie depuis quatre ou cinq jours. Cela a passé pour « un gros rhume avec un peu de fièvre », comme elle me l'a dit elle-même.

La princesse Barberini, chez qui j'ai aussi été présenté, est plus forte que cela encore. Tant qu'elle a trouvé quelqu'un qui voulût la payer, elle a reçu pour de l'argent les faveurs des hommes; depuis qu'elle a été horrible, il a fallu qu'elle payât à son tour pour qu'on reçut les siennes. Il y avait ici un Florentin, coureur de l'ambassade d'Espagne, fort beau garçon. Madame le fait venir et en tire tout ce qu'elle peut. Elle a tant payé qu'il ne lui reste plus rien; toute la fortune immense de cette

fière maison s'est fondue entre les mains de cette femme. Elle va chercher dans une armoire quelque chose qui convienne pour récompenser son homme; elle lui apporte un paquet. Lui, croyant avoir tout l'or du Pérou, s'en va chez lui, défait son paquet et se trouve le manteau papal d'Urbain VIII sur les épaules. Il sentit qu'il ne pouvait pas en faire usage à Rome, fut à Florence, défait les broderies, ôte les perles, les diamants, cherche à les vendre, est arrêté; dans ses interrogatoires, il raconte bonnement le fait. On écrit à Rome, la princesse dit que cela se peut bien, qu'elle a pris dans les armoires la première chose qu'elle a trouvée [...]

N° 32. Frascati, le 4 mai 1785

[...] Me voici à la campagne, dans ce fameux Tusculum où Cicéron a composé ses ouvrages philosophiques, dans ces beaux lieux qui lui inspiraient ses harangues, chefs-d'œuvre d'éloquence, avec lesquelles il allait tonner contre Catilina et entraîner tout le Sénat à son avis; dans ces lieux ornés des jardins de ce riche Lucullus qui avait embelli sa retraite des dépouilles de l'Asie entière. Ces jardins subsistent encore en partie, la maison Conti qui a fourni, depuis l'an 900, 14 papes à l'Eglise, les possédait et les a fait réparer à peu près sur l'ancien plan. On montre encore un monceau de ruines qu'on prétend être les restes de la maison de Cicéron; ses ouvrages sont beaucoup plus intéressants, d'autant plus que tout cela est fort hypothétique. Ce pays-ci inspire vraiment. Fouler la cendre de ces grands hommes, être environnés des restes de leurs habitations, respirer le même air qu'eux, remplit l'âme de sentiments plus nobles, on ne peut pas penser bassement dans des lieux qui ont été honorés de leur présence.

J'ai reçu beaucoup d'éloges de quelques artistes sur les figures que j'ai dessinées dans le Vatican vers la fin de mon séjour; ils m'ont fait regretter de n'y pas dessiner plus longtemps. Je crois qu'à Dresden, j'irai souvent faire ma cour aux antiques; j'espère les trouver à la Ville-neuve.

La saison m'appelait à la campagne; elle est superbe, les matins et les soirs sont encore froids, tout comme chez nous. La nature est sans comparaison plus belle de beaucoup qu'en Saxe. Elle est plus noble, mais pas plus belle qu'en certains coins de la Suisse. Les bâtiments ont tous un certain caractère plus héroïque, même ceux où habite le petit peuple. Les montagnes ont de fort belles formes, les espèces de fleurs sont plus variées, plus riches, les accidents plus heureux, et surtout la couleur beaucoup plus admirable, soit par les vapeurs colorées, soit par la quantité de matière volcanique dont ce pays abonde [...]

N° 33. Marino, le 12 mai 1785

[...] Frascati, le 13. – Nous avons passé une si détestable nuit, au milieu des puces et des punaises, à Marino dans une très mauvaise auberge, que nous avons pris

le parti de revenir coucher à Frascati, après avoir resté un jour et demi, qui a été assez bien employé. C'est bien dommage, ma tendre amie, que les choses superbes qu'il y a à étudier se soient allées nicher dans un endroit où on ne peut pas loger. Ici du moins nous sommes très bien.

Je compte porter demain moi-même cette lettre à Rome. Nous devons partir dans deux jours, Tronchin, Mestrezat, St-Ours, un aimable officier – un M. de Sermaise – et moi pour Velletri et Coré, lieux intéressants pour l'antiquité. Ce sera une petite course de quatre ou cinq jours qui sera un repos pour moi des deux semaines que je viens de passer ici où j'ai beaucoup avancé la besogne. Je compte ensuite y revenir passer quelques jours encore à mon retour, puis Frascati sera fini pour moi.

Comme le voyage que nous allons faire nous mène au travers d'Albano, où habite le cardinal de Bernis, nous ne pouvons pas éviter tous de lui faire visite; donc il faut y porter de quoi s'habiller, ce qui nous ennuie assez. J'ai vu ce matin pour la première fois le joli lac d'Albano. Figure-toi une tasse de deux lieues et demie de tour, de l'eau la plus pure et la plus limpide; il est à peu près rond et environné de tous côtés d'une suite de collines très couvertes de bois; c'est le cratère d'un ancien volcan, mais aucune tradition n'indique quand il s'est éteint. La nature, dans ce beau pays, est singulièrement intéressante, soit pour un paysagiste, soit pour un naturaliste, par la variété de ses sites, de certains accidents heureux qu'on ne rencontre pas ailleurs; par la multiplicité de ses productions en différents genres, fruits de la chaleur du pays et du ferment actif dont on ne peut pas nier l'existence, qui travaille continuellement dans les entrailles de cette langue de terre et qui quelquefois produit de tristes effets. Ce voyage est encore intéressant par les monuments de l'antiquité et par la variété des gouvernements modernes qui doivent beaucoup occuper et amuser un politique et qui sont tous bien capables de faire faire des réflexions sérieuses sur l'influence des gouvernements sur le genre et sur la nature des peuples et sur les causes de l'agrandissement et de la décadence des puissances.

Pour un homme qui ne voudrait que s'instruire en général, sans avoir un but particulier comme moi, c'est je crois un des voyages les plus utiles qu'on puisse faire. Dans ce cas il faudrait le faire trois fois, dans trois intentions différentes; car si l'on veut porter son attention à tout, on oublie les trois quarts de chaque chose et en général, je crois que, dans quelque genre que ce soit, pour sortir du médiocre il faut choisir ce à quoi l'on est propre et se borner à une partie. Les génies universels sont rares; qui oserait se vanter d'en être ? Le projet que je propose ici pour faire utilement le voyage d'Italie, n'est pas neuf. J'ai même trouvé ici des gens qui l'avaient exécuté et qui en étaient à leur troisième voyage; je conçois très bien, ma tendre et bonne amie, que des gens qui n'ont rien qui les attire dans leur pays, se fixent dans celui-ci; je voudrais que les circonstances nous permissent d'y vivre ensemble quelques années; mais, passé les premiers mois de curiosité, tu ne t'y plairais pas. D'ailleurs ce n'est pas ici que je voudrais élever ma bonne petite Nancy. On n'y a pas de

secours pour l'éducation. C'est une partie essentielle de l'administration qui est horriblement négligée. Si les habitants de ce pays n'avaient pas beaucoup d'esprit naturel, ils seraient très désagréables, car leur esprit est on ne peut pas moins cultivé, mais ils naissent presque tous avec une singulière facilité d'élocution, de réparties et le talent particulier de dire en toute occasion juste le mot qu'il faut, du ton et au moment qu'il faut le dire [...]

N° 34. Rome, le 19 mai 1785

[...] J'ai appris l'autre jour de Mgr Gaëtano un trait de Mme Bianconi qui m'a fait bien rire. Il était assez lié avec son mari, de sorte qu'il a su de la première main. Elle était ici dans l'église de Gesù, où un jeune abbé prêchait. Cet abbé lâcha une invective contre Luther. Voilà Madame qui se lève furieuse, et au milieu de toute l'assemblée qui écoutait dévotement le sermon, elle se met à crier que l'abbé est un insolent et que Luther n'est point un homme dont on doive parler avec si peu de ménagement. On emporta la dame, mais tu peux croire quelle scène cela causa. On m'a dit qu'avec ses caprices, elle faisait bien un peu donner son mari au diable [...]

N° 35. Rome, le 24 mai 1785

[...] Je suis depuis avant-hier de retour de notre course d'Albano, qui a été charmante. Nous avons été reçus par le cardinal comme si nous avions été ses intimes amis; il nous a invités trois jours de suite dont nous n'avons accepté qu'une. C'est ce que je prévois qui me gênera bien un peu quand j'irai m'établir; il y a dîner tous les jours et assemblées tous les soirs. C'est affreux, j'en éviterai le plus que je pourrai.

Mais ma tendre amie, quel sublime pays! Les deux lacs d'Albano et de Nemi, formés des débris d'anciens volcans, la Riccia qu'on prétend donnée par Aricie, femme d'Hippolyte, fils de Thésée, Civita Lavigna, bâtie par Enée, qui lui donna le nom de sa femme Lavinie peu après son arrivée de Troie, Albano, bâtie au lieu où était Albe, cette fière rivale de Rome dans ses commencements, le tombeau des Horaces et des Curiaces, etc., tout cela fait éprouver des sensations que je t'expliquerais difficilement. Il y a des choses si étonnantes au point de vue paysage qu'il est impossible de penser à rien composer. Claude Lorrain et le Poussin dont nous admirons les compositions, n'ont fait que chercher à rendre ce qu'ils voyaient et ce que nous regardons comme le fruit de leur génie n'est que celui de la richesse que la nature a répandu dans cette admirable contrée. N'était le mauvais air, je finirais très assurément de prendre ce que je veux emporter assez à temps pour te rejoindre au commencement de l'hiver.

Mais Bares, Pouzzoles, Paestum, etc., lieux autour de Naples où j'ai le plus de choses à faire, ne sont déjà plus habitables à cause des marais et des exhalaisons

bitumineuses et ils ne recommenceront à l'être qu'au mois de novembre. Encore y a-t-il des endroits où il serait imprudent de passer la nuit avant le mois de décembre. Si j'avais pu finir Rome plus tôt, j'aurais pu y aller six semaines et retourner ici à présent, mais je t'avoue que je ne peux pas regretter le temps que j'ai employé à étudier un peu la figure d'après l'antique au Vatican. J'ai fait dans cette partie des progrès qui ont surpris tous mes amis [...]

Le 27. – J'ai vu hier, ma tendre amie, la procession de la Fête Dieu, qui est fort belle, fort ornée, fort nombreuse et fort ennuyeuse. C'est une armée de moines de toutes couleurs avec barbe et sans barbe, avec capuchon et sans capuchon, etc. Ils marchent tous sous leurs bannières; ils sont suivis des étendards des basiliques, puis des cardinaux et enfin du Pape, qui est porté sur les épaules de douze hommes sous un baldaquin; il est assis devant une espèce d'autel sur lequel est le sacrement, mais pour sauver aux yeux du peuple l'indécence d'un homme assis devant Dieu, il y a derrière lui une poupée sans tête qui, enveloppée dans son manteau, le fait paraître à genoux, tandis que ses pieds sont cachés sous le satin qui fait la couverture de l'autel [...]

N° 36. Tivoli, le 2 juin 1785

[...] Je suis depuis [1] jours habitant ce fameux Tibur, tant chanté par Horace. Une de mes fenêtres donne sur la grande cascade du Teverone, anciennement l'Anio, qui fait tant de tapage qu'à peine ne s'entend-on parler les premiers jours; l'autre donne sur le temple de la Sybille, jolie petite rotonde d'ordre corinthien bien élégant dont la moitié est encore sur pied. Chaque pas, dans ce sublime pays, rappelle quelque fait ou quelque homme remarquable dans l'antiquité. C'est à présent que je regrette de n'avoir pas mieux étudié les belles-lettres et l'histoire, et d'avoir presque oublié le peu que j'en ai su. Les alentours de Tivoli ont été l'école ou le berceau de tous les grands paysagistes. Les Poussin et les Cl. Lorrain se sont formés ici.

Ici, il n'y a pas moyen de composer ni d'enrichir la nature, tout est si beau, si riche, si varié, si bien contrasté que l'imagination ne peut pas aller plus loin. C'est dommage que tout ait été fait si souvent; il n'y a pas le plus petit coin qui n'ait été tourné et retourné mille fois, pas un paysagiste d'un pôle à l'autre qui ne soit venu apprendre Tivoli par cœur. Il semble qu'on ne peut pas être un homme digne d'être regardé si on ne l'a pas au moins dans son portefeuille.

Les anciens le regardaient comme un des lieux les plus délicieux; tous les riches Romains y avaient des maisons de campagne. C'est ici que séjournait Mécène, ce somptueux favori d'Auguste, c'est ici que l'empereur Adrien fit bâtir cette fameuse maison de plaisance qui avait deux lieues de tour et dans laquelle il avait rassemblé tout ce que les arts avaient pu produire de plus parfait en tout genre. C'est ici que la brillante maison d'Este a fait bâtir dans des temps plus récents un palais superbe

[1] En blanc dans le manuscrit.

et des jardins qui, dans ce moment, tombent en ruines, mais qui étaient ce qu'on avait vu alors de plus magnifique. J'y habite absolument depuis quelques jours et je ne suis pas encore revenu de mon étonnement. Enfin, pour dire plus que tout cela, c'est ici que les Jésuites avaient un de leurs principaux établissements. Après ce dernier trait, il n'y a plus d'éloge à en faire, car on sait que ces bonnes gens ne s'oubliaient pas et avaient soin d'eux [...]

N° 38. Tivoli, le 16 juin 1785

[...] Pour les Marais Pontins tu sens qu'il n'y a rien de si aisé que de mettre dans les gazettes tout ce que l'on veut. L'entreprise est fort loin d'avoir réussi et bien des gens prétendent ici qu'elle est impossible et que quand elle le serait on n'en retirerait point les fruits qu'on s'en promet, qui sont la salubrité de l'air; mais c'est l'entreprise favorite de Sa Sainteté. En attendant, il ruine son pays, et c'est ce qui arrivera toujours quand le pouvoir souverain sera entre les mains d'un vieillard qui n'en laisse rien à ses descendants que ce qu'il peut piller de son vivant et qui n'a aucun intérêt à faire qu'après lui tout aille mieux qu'avant. On a remarqué qu'il y a infiniment plus de mendiants à présent qu'avant qu'on eût commencé ce grand ouvrage. Les pères de famille qu'on arrache à l'agriculture laissent leurs terres en friche et vont respirer dans ces marais un air empoisonné; ils en reviennent avec des maladies qui les mettent hors d'état de travailler et voilà toute une famille sur les grands chemins à demander la charité [...]

Le 17. – Nous commençons à avoir des chaleurs très fortes, et ce n'est encore rien, dit-on, je suis ordinairement à l'ouvrage à 4 heures du matin dehors, j'y reste jusqu'à 8 h. 30 ou 9 heures, alors il faut rentrer bon gré mal gré, à moins que le hasard ne m'ait fait établir à l'ombre, ce qui est rare, attendu qu'il n'y a ici guère que des oliviers qui n'en donnent presque point. Alors je suis chez moi, à dessiner ou à t'écrire

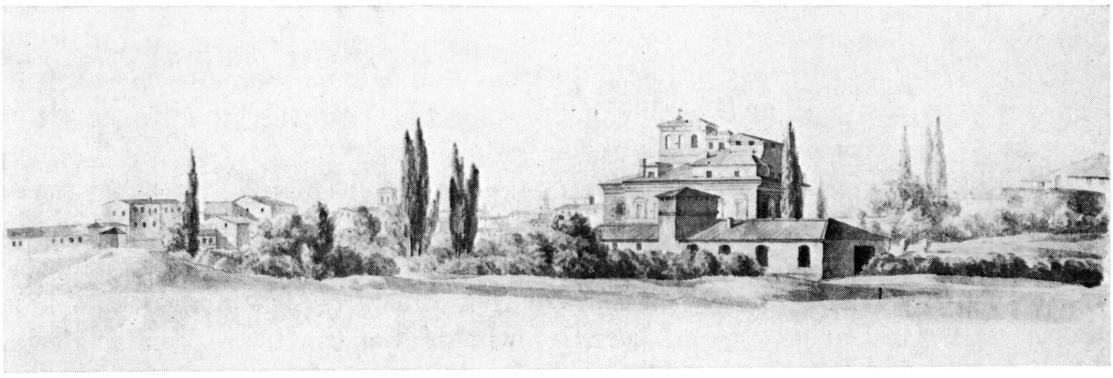

Fig. 16. Pierre-Louis De la Rive. *Paysage italien* (1784-1786). Pinceau et sépia, lavis de sépia. Papier blanc. Ancienne collection Monsieur Théodore Flournoy.

jusques à midi; on m'apporte mon dîner mais j'ai rarement faim. Le dîner fait, je vais me coucher absolument nu, on n'y peut pas tenir autrement, et tout le monde hommes et femmes en font autant. Cela dure jusque à 4 h. 30. Puis on se lève pesant, engourdi, et avant 5 heures, 5 h. 30 il ne faut pas penser à sortir. Alors je vais chercher quelque abri et je me remets à dessiner. Deux verres de limonade et une assiette de fraises font mon souper et je dors fort bien. Tu vois que je mène presque une vie de fainéant, mais il n'est pas possible de faire autrement. Je prends toutes les précautions possibles pour ne pas m'échauffer. Toutes les fois que je vais seulement à une demi lieue de Tivoli, j'ai un âne entre les jambes. Je voudrais bien me baigner, mais on me l'a déconseillé, personne ne le fait. Le Tévérone est très froid et je ne veux pas prendre la fièvre [...]

N° 40. Rome, le 29 juin 1785

[...] Me voici à Rome depuis avant-hier. Avant que les chaleurs et le mauvais temps commencent, je veux encore faire quelques études au Vatican. Je compte dans deux semaines être déjà de retour à Tivoli.

Hier, nous avons eu la vigile de Saint-Pierre, où j'ai vu le prince Colonna, connétable du Roi de Naples, venir en grande cérémonie porter au Pape une lettre de change de 10.000 écus, qui est un tribut annuel que paie le Roi à l'Eglise. Le tout avec beaucoup d'appareil et de pompe, au bruit du canon, etc.

Le soir, j'ai vu toute l'immense cathédrale, la coupole et la colonnade de St-Pierre, illuminées en lanternes sourdes de papier, ce qui fait un effet superbe; et, au coup de 9 heures, au moment où la cloche se fait entendre, toute cette illumination est effacée par une brillante illumination de torches en poix. Je n'ai pas vu dans ma vie un spectacle plus imposant. Il y a plus de 500 personnes occupées à ce changement de décoration. Une demi-heure après fut tirée la plus belle girandole du château St-Ange, qui est peut-être le feu d'artifice le plus imposant par sa situation qu'il y ait au monde.

Puis, dans une autre partie de la ville, un autre feu très bien aussi, qui est donné par le prince Colonna devant son palais. Je n'ai rien vu qui ait tant l'air vraiment fête que tout cela.

Ce soir, la même chose se répète. Je vais te quitter un peu pour aller à St-Pierre voir la messe du Pape, qui est une chose assez solennelle.

Le 2 juillet. – Les fêtes passées, je me suis remis à l'ouvrage, ma chère et bonne amie, et j'y vais passablement. J'y suis bien de cœur, mais je suis toujours poursuivi du désir de faire bien la figure et bien le paysage; l'un et l'autre me requièrent également et sont tous deux bien longs à étudier. Encore quelques jours de figure et puis je la laisserai jusques à mon retour de Naples. St-Ours est content de moi à cet égard, et je trouve moi-même que j'ai fait un peu de chemin [...]

N 41. Le 7 juillet

[...] Nous avons eu, il y a quelques jours, à toute extrêmité, un homme qui a intéressé tout Rome, un de mes bons amis, l'homme le plus excellent et le plus habile. C'est mon cher Canova, ce sculpteur Vénitien, dont je t'ai parlé anciennement. C'est un homme qui, outre son grand talent, est aimable, bon, respectable par ses mœurs, sa douceur, tout son caractère moral. Il a eu une fièvre putride, dont il est très bien remis. Il y avait pendant les jours de danger, jusqu'à 4700 laquais par jour, envoyés de tous côtés à sa porte pour avoir des nouvelles. Actuellement je l'ai pressé de venir à Tivoli prendre un air différent pour quelques jours; il me l'a en quelque façon promis et je compte qu'il sera assez bien pour que je l'emmène dans quelques jours. Je suis tout glorieux d'avoir la préférence sur mille seigneurs qui tous le veulent, mais il sera plus libre avec moi qu'avec eux. Il est occupé actuellement à deux grands ouvrages qui ne seront terminés que dans sept ou huit ans. C'est les tombeaux de Clément XIII et de Clément XIV qui sont en marbre blanc, composés l'un de trois, l'autre de cinq figures de 14 pieds de hauteur. Ce qui en est déjà fait est très digne des anciens [...]

N° 43. Tivoli, le 21 juillet

[...] Le mauvais air est arrivé sur les ailes de quelques milliers de sauterelles, il n'est au reste dangereux que pour quelqu'un qui y dormirait; un quart d'heure suffit pour prendre une fièvre très difficile à déraciner; mais hors de là tout ce qu'on en dit sont des contes. Les paysans ont tous quitté la plaine et sont entrés dans Rome ou allés sur les collines. Le soleil est entré dans le fier signe du Lion et les chaleurs commencent à être excessives. Il me paraît qu'à Tivoli, je les sens plus qu'en ville. Il est vrai que mon appartement ici n'est pas si bien défendu que celui que j'ai là-bas. Je me dépêche de finir ce que j'ai à faire ici, mais cela va lentement. Je ne peux pas travailler plus de trois heures par jour; du moment où le soleil est levé, il brûle [...]

N° 44. Tivoli, le 26 juillet 1785

[...] Depuis hier matin, je suis seul, mon bon Canova est allé à Rome. Je n'ai jamais connu d'homme qui possédât plus véritablement la noblesse de cœur, l'honnêteté du caractère, la candeur, la franchise, un plus grand talent et une plus parfaite modestie. Je n'ai jamais vu d'artiste qui ait une plus sublime idée de son art et un plus profond mépris pour ceux qui n'en font qu'un objet de lucre.

Si tu savais à quel point je crains de me retrouver parmi mes fichus compatriotes: Des gens vils, qui n'estiment que l'or, ne travaillent qu'à s'en procurer, ne savent en jouir que par un faste méprisable qui prouve qu'ils ne savent pas connaître la vraie

Fig. 17. Pierre-Louis De la Rive. *Etude d'après une statue féminine antique* (Rome 1784-1786). Plume et sépia, lavis d'encre de Chine. Papier blanc. 20 × 9,9 cm. Collection Monsieur Auguste-Raynald Werner.

utilité de ce métal qu'ils prennent tant de peine à acquérir. Si je dois, comme je le crois inévitable, faire usage de mon art d'une façon lucrative, il faut vivre à Paris, dans une grande ville, ou dans une parfaite retraite [...]

N° 45. Albano, le 4 août 1785

[...] Nous sommes partis ensemble de là et sommes allés à Palestrina, anciennement Prénestre, lieu fameux par un temple de la Fortune qui était révéré de toute l'antiquité; il a été encore fameux parce que ce fut près de là que Marius fut défait par Sylla et qu'il resta quelques mois avec son fils caché dans les souterrains de ce temple. Il n'en reste plus que des fondements sur lesquels est bâtie la ville moderne et les palais, qui est une principauté de la maison Barberini.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est une mosaïque antique qui est le plus grand morceau qu'on ait conservé, et dont l'explication a beaucoup intrigué les antiquaires à cause de la grande quantité de choses qu'elle contient. L'avis reçu généralement à présent, c'est que c'est une allégorie qui représente un débordement du Nil.

De Palestrina, nous sommes venus à Frascati [...]

N° 46. Albano, le 12 août 1785

J'ai reçu hier, ma chère, mon adorable amie, deux lettres à la fois. L'une est un second N° 38, l'autre le 39. Je ne puis te dire tout ce qu'elles m'ont fait éprouver. La première contient des réflexions sur tes lectures et sur l'éducation, qui m'ont fait le plus grand plaisir en ce que je vois que tes principes sur cette importante charge sont absolument les miens. Je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve pour être convaincu que tu es la femme la plus raisonnable, la plus estimable et la mère la plus éclairée et la plus tendre. Quant à tes lectures, je vois que ton goût pour les matières abstraites et métaphysiques n'est pas encore passé, mais il te passera. C'est un goût de jeunesse, l'expérience te montrera l'inutilité et la futilité de ces recherches et de ces études.

Au reste, j'ai mauvaise grâce à en parler; tu sais combien ma tête est loin de là, et depuis que je suis dans ce pays, où je n'ai vu absolument que mon art, j'ai abandonné tout le peu que j'avais de ces idées dont je n'ai cependant jamais fait grand cas.

[...] Helvetius, avec tout son esprit ne passe que pour un homme très superficiel et un beau diseur de phrases et justement avant-hier, j'eus sur lui une très longue conversation avec le cardinal de B. que je prendrais volontiers pour juge, étant un homme très éclairé. Il le traitait d'auteur éphémère dont la réputation ne pouvait pas durer et qui ne pouvait tenir en aucune manière devant Locke et Pope, qui ont traité les mêmes matières. Je ne peux pas en juger par moi-même mais je t'exhorte à les lire si tu veux lire quelque chose de très bon [...]

Fig. 18. Pierre-Louis De la Rive. *Etude d'après une statue féminine antique* (Rome 1784-1786). Plume et sépia, lavis d'encre de Chine. Papier blanc. 20 × 9,9 cm. Collection Monsieur Auguste-Raynald Werner.

Voici mon joli séjour d'Albano près de sa fin. Je le regrette, car il est très agréable. Nous avons ici chez le Cardinal, très bonne compagnie. J'y dîne et soupe tous les jours. La princesse Santa-Croce qui est venue depuis quelques jours est une jeune femme vive qui met tout le monde en train. Nous nous promenons tous les jours en carrosse, nous faisons joyeuse vie et j'y ai employé une dizaine de jours, n'allant faire des études que le matin [...]

Quoique je me sois diverti ici, ne t'imagine cependant pas que j'y ai perdu mon temps; j'en rapporte une douzaine de dessins qui sont presque ce que j'ai fait de plus intéressant dans tout mon voyage, et, sans les chaleurs, j'en aurais fait bien davantage [...]

N° 48. Rome, le 26 août 1785

[...] Mes ouvrages doivent se ressentir absolument du séjour que je ferai ici si je peux y peindre quelques tableaux et y faire quelques études plus profondes. Je suis en très bon chemin pour la figure, mais il faut continuer et qui sait où je retomberais hors d'ici, n'ayant pas de fondements plus solides. J'ai parlé de cette idée à deux vrais amis qui sont St-Ours et Canova, qui tous deux m'ont dit avec enthousiasme que je ne pouvais pas faire mieux, que cela seul les peinait pour moi, de me voir dans le chemin où je suis et de savoir que je vais quitter Rome; que, si j'exécute mon projet, ils me voient dans peu à la tête des paysagistes, et je t'avoue que si je ne suis pas bientôt à la tête, au moins je crois que je pourrais marcher de niveau avec les premiers [...]

Je suis dans une impatience extrême de me mettre à peindre. Si j'étais sûr que tu acceptasses ma proposition, je renoncerais pour le moment au voyage de Naples et je commencerais tout de suite quelques tableaux, mais jusqu'à ce que j'aie ta détermination, je ne peux prendre aucune résolution qui change nos plans antérieurs et je pars au milieu de la semaine prochaine, c'est-à-dire mercredi prochain, pour cette autre capitale.

Une des raisons qui fait que dans ce moment, ce voyage ne me fait pas plaisir, c'est que je sais qu'il y a beaucoup à dessiner d'après nature et que je t'avoue que j'en suis las. J'ai tant dessiné sans interruption dehors depuis que je suis dans ce pays que je me suis ennuyé de cette occupation et je voudrais faire quelques tableaux pour rester un peu tranquille. Mais ce nonobstant, je ne prétends pas perdre une partie très intéressante de mon voyage pour un peu de dégoût, et peut-être que les belles choses que je sais que je vais voir me réveilleront et me redonneront du goût pour une occupation dont je me sens rassasié [...]

N° 50. Naples, le 5 septembre 1785

[...] Après un voyage heureux, pas du tout fatiguant, qui ne ressemblait qu'à une promenade, je suis arrivé avant-hier au soir ici, dans la capitale la plus belle, la plus

bruyante, la plus peuplée, et dans un moment on ne peut pas plus intéressant, le Roi et la Reine étant attendus d'heure en heure, de retour du voyage de quatre ou cinq mois qu'ils ont fait dans le nord de l'Italie.

Tout le monde est en l'air, tous les ministres sont partis pour aller au-devant de leurs majestés, toutes les lunettes sont braquées sur les signaux, mais comme il n'y a pas un souffle de vent, à moins qu'il n'en vienne, je crois que ce sera encore long [...]

A cinq postes de Rome, je suis entré dans les marais pontins, qui t'intéresseraient tant une fois. Les travaux immenses que l'on y a faits et que l'on continue encore, n'empêcheront pas que ce soit toujours une source éternelle de peste et de contagion. Le pape s'obstine à ruiner son pays et à le dépeupler entièrement par l'entreprise la plus folle et la plus au-dessus de ses forces. On traverse cette tache, comme l'appelaient les Italiens, en six heures en allant en poste assez vite. Pendant les deux tiers de cette route, j'ai eu des brouillards tels qu'à peine je voyais mes chevaux, et une puanteur telle que j'en ai pris mal au cœur et la colique, mais cela n'a duré que le temps que j'y étais.

On en sort à Terracine, anciennement Anxur, petite ville bâtie sur les rochers au bord de la mer, où l'air est encore remarquable par ses malignes influences. Avant d'y arriver on laisse à sa droite une montagne qui s'avance dans la mer, qui est le promontoire de Circé. C'est là où Homère place les aventures d'Ulysse avec cette magicienne.

Passé Terracine, on trouve la côte des Lestrigons, qui firent si grand peur à ce héros et lui tuèrent ses compagnons. La route quitte la mer et va passer par deux méchantes petites villes du royaume de Naples, qui sont Fondi et Itri; après quoi on arrive à Mola di Gaëta, ville assez longue bâtie au fond du golfe de Gaëte, que l'on voit dans le lointain.

J'ai couché là et le lendemain matin, j'ai pris un bateau pour parcourir la côte du golfe et aller voir Gaëte. Toute cette côte est bardée de constructions antiques; dans une lieue de chemin, les empereurs romains ont eu 13 palais. C'était là qu'allait se divertir la fameuse Messaline, etc. Il y a un monument au lieu où Cicéron fut tué mettant la tête hors de sa litière. Gaëte m'a fourni quelques dessins extrêmement intéressants pour la beauté des lignes. J'y dînai et fus voir, sur la montagne qui le domine, une très grosse tour ronde qui est le tombeau de Manatius Plancus et que les gens du pays appellent, je ne sais pourquoi, tour de Roland. Près de là est une chapelle que l'on a bâtie dans la fente d'un rocher qui est assez singulière; c'est une dévotion particulière qui attire la quantité de pélerins, persuadés que le rocher s'est fendu au moment de la mort de N. S.

Je revins le soir coucher encore à Mola di Gaëta et le lendemain matin, j'en partis. A une poste plus loin, j'ai passé la rivière appelée Garigliano, anciennement le Liris. C'était là que Nausicaa fille du roi Alcinoüs, lavait ses chemises et ses jupes

de laine, quand Ulysse, fuyant les Lestrigons, se présenta tout nu à elle. Elle le recueillit, le fit mettre dans son char et le conduisit à la cour du roi son père. Ces mœurs sont bien loin des nôtres. Un poète qui composerait à présent comme Homère, se ferait souvent siffler.

Un peu plus loin, j'ai passé Capoue, qui n'est pas la Capoue où Annibal laissa amollir ses troupes, mais qui n'en est pas loin. J'arrivai le soir à Naples, d'assez bonne heure.

Je me trouve ici dans un monde qui m'ennuiera bientôt. C'est les ministres d'Etat, le corps diplomatique, etc. Cela m'oblige à me faire présenter et l'ambassadeur de France, M. le baron de Talleyrand, à qui j'étais très particulièrement recommandé, s'est chargé de moi avec beaucoup d'honnêteté. Je dois dîner aujourd'hui chez lui.

Mme Corner de Venise m'a suivi avec ses bienfaits au-delà de ce que je désirais par les connaissances qu'elle m'a fait faire. Le bien que j'en retirerai sera d'avoir quelques relations ici pour toi, quand nous y viendrons ensemble.

Tu sens que je n'ai encore rien vu à Naples, ni dans le pays, de sorte que je ne peux te parler de rien. Le Vésuve que j'ai en face de mes fenêtres, est dans une parfaite tranquillité; il jette beaucoup de fumée tout le jour, et le soir, cette fumée paraît rouge, étant éclairée par le feu du dedans. Il n'y a pas d'espérance que je voie une éruption dans ce voyage.

Je compte passer trois semaines à Naples, pendant lesquelles je prévois que je dessinerai peu. Il fait extrêmement chaud et je les emploierai à voir bien. Puis je partirai pour les îles qui sont autour du golfe où je compte beaucoup travailler. Ischia, Procicia, Nisida, Caprée m'occuperont quelques jours, puis je passerai au cap Minerve, à Castellmare, Sorrento, Salerno, Vietri, Paestum, etc. Je garderai un petit séjour à Pouzzoles et à Baïes pour la fin, à cause que l'air y est mauvais tant il fait chaud [...]

N° 51. Naples, le 13 septembre 1785

[...] J'ai eu hier le très vif chagrin d'embarquer Forell et Castella. Ils sont partis par mer pour Gênes, il y a toute apparence qu'ils feront un très bon voyage, mais il m'était très dur de me séparer de lui. Je me suis lié avec lui beaucoup plus intimement que nous ne l'avions été auparavant. C'est vraiment un excellent garçon. Je n'ai pas changé de façon de penser sur son neveu.

Il m'a fait faire connaissance ici d'une certaine coterie de familles qui te sera bien agréable si tu viens; ce sont les familles des officiers généraux suisses qui sont au service du roi de Naples. Ces maisons se réduisent à trois où viennent se réunir une quantité d'autres; ce sont celles du maréchal de Tschudi, du maréchal de Wirz et du colonel de Jauch. Ce sont les premières familles de leurs cantons et ils sont ici, à la cour, des premiers aussi. Tous ces officiers vont prendre des femmes en Suisse

dans leurs familles, les amènent à Naples et vivent ici comme ils vivraient chez eux; il y a parmi eux la droiture et l'antique franchise helvétique à un point où on la trouve rarement et cela fait un contraste assez frappant avec les mœurs du pays où je les ai rencontrés. Si ce monde-là était à Rome, je n'aurais pas été aussi embarrassé à te chercher compagnie et liaisons de femmes. On parle beaucoup allemand et j'ai trouvé qu'au bout de deux jours, je pouvais me faire entendre, ce que je n'aurais pas cru auparavant.

Hier ils m'ont vu triste du départ de Forell. Cela m'a attiré de leur part les prévenances les plus empressées. Ils m'ont fait des compliments beaucoup trop honnêtes, me priant de regarder leurs maisons comme la mienne, d'y aller tous les jours, de venir me mettre à table sans préliminaire quand cela me conviendrait, etc., remerciant Forell de leur avoir fait faire ma connaissance.

Quelqu'hospitaliers que soient les Italiens, à madame Corner près, je n'avais jamais rien éprouvé de semblable; je me propose de cultiver beaucoup ces connaissances. Leurs femmes sont plutôt bonnes qu'aimables. Pour être avec ces gens-là comme je suis, il fallait être présenté et prôné par un vrai ami, car il me paraît qu'assez généralement le titre de Genevois est un mauvais titre de recommandation, on ne nous aime pas et on a raison; des gens qui n'aiment personne, qui sont égoïstes au suprême degré, qui sacrifient tout à l'intérêt, qui font de l'argent leur unique dieu, auraient mauvaise grâce à prétendre à inspirer des sentiments bien tendres.

Tu trouveras que l'étude suivie et non interrompue que j'ai faite du plus noble des arts et la fréquentation de quelques artistes relevés a bien exalté encore ces idées dans ma tête; je me suis rempli d'un profond mépris pour cette classe d'hommes qui ne vivent que pour amasser, qui restreignent toutes leurs idées dans ce petit cercle d'idées viles. Ce n'est pas que je méprise le commerce; au contraire, c'est un art superbe, qui fait fleurir les empires, lie toutes les parties du globe, enrichit un pays des productions d'un autre, attache, égalise les nations, rend les hommes plus doux en les forçant d'avoir besoin les uns des autres, étend les connaissances humaines et fait la base de la félicité des nations.

Mais en rendant justice au moyen combien n'est-il pas cruel d'avoir à se plaindre de ceux qui l'emploient: Combien est restreint le nombre de ceux dont les vues grandes, honnêtes et équitables honorent leur état et le rendent vraiment respectable. Le pas est trop glissant, les moyens de séduction trop fréquents pour que la plupart des hommes ne soient pas en danger de succomber... laissons cette matière, tu ne me saurais nul gré de mes dissertations.

Naples jouit d'une situation unique dans le monde, mais elle me paraît jusqu'à présent n'avoir presque que cela. Les arts y sont bien négligés, la police encore plus, les mœurs dans une horrible dépravation; il y en a bien peu qui surnagent.

Je ne connais pas encore les environs qui, sur ce que j'en vois de loin, me paraissent fort beaux.

Jusqu'à présent, j'ai très peu vu de tableaux et pas une statue. Venant de Rome, tout me paraît pauvre.

Je vais presque tous les matins en bateau dessiner des vues, mais nous avons des chaleurs si énormes que je ne peux pas y tenir longtemps. Les bains dans la mer me font un grand soulagement, cela me manquait beaucoup à Rome.

Il faut ma bonne amie, que je te quitte pour m'habiller pour aller dîner chez le Chr Hamilton, ministre d'Angleterre. Tout le monde porte le deuil d'un frère du roi d'Espagne et j'ai été obligé de faire comme les autres: un habit de laine noire, il est dur de le porter dans cette saison [...]

N° 52. Naples, le 18 septembre 1785

[...] Il n'y a à Naples ni peinture, ni architecture, ni sculpture, ni police, ni sûreté de propriété, ni justice, ni mœurs. Cette ville-ci me paraît infiniment plus dégradée que Rome, mais la quantité de militaires qui l'habitent y a un peu plus conservé ce que l'on appelle le point d'honneur. A cet article près, tout y paraît fort inférieur.

J'ai à Forell l'obligation d'avoir acquis la connaissance de nos bons suisses, qui sont bien certainement la meilleure société de Naples. Je ne vis presque qu'avec eux.

J'ai été il y a deux jours, avec un comte d'Elst, chanoine de Mayence, très joli garçon, sur le Vésuve, pour voir de près cet étonnant et dangereux phénomène; il y en a peu qui soient plus dignes de piquer la curiosité. La montagne est actuellement dans une très grande fermentation et, quoique la lave coule sans interruption avec abondance depuis onze mois, la montagne est pleine jusques à la bouche. Les experts prévoient dans peu une violente éruption.

Je m'en étais fait une idée assez juste, à la grandeur près, que je ne croyais pas telle; il faut que cette montagne contienne un énorme brasier. Si tu as jamais le courage d'y parvenir, courage qu'ont une quantité de femmes, tu seras étonnée de voir de près les effets singuliers de ce volcan.

Nous y arrivâmes à deux heures avant jour après une heure et demie de montée à pied assez fatigante sur des cendres et des pierres roulées, mais les femmes s'y font porter. Quand nous fûmes au bord de l'ancien cratère, nous aperçûmes la montagne qui naît du fond et au sommet de laquelle est la bouche actuelle du volcan. Cette petite montagne est absolument inaccessible à présent, parce que cette bouche vomit de minute en minute, avec des explosions semblables au bruit du canon, une quantité de pierres embrasées qui s'élèvent à la hauteur de cent pieds et retombent dans la bouche et sur ses bords. Mais comme il serait presque impossible de les éviter si elles tombaient en dehors, il n'est point sûr d'y aller. Chacune de ces explosions est accompagnée d'un tremblement de terre plus ou moins fort, mais toujours très sensible.

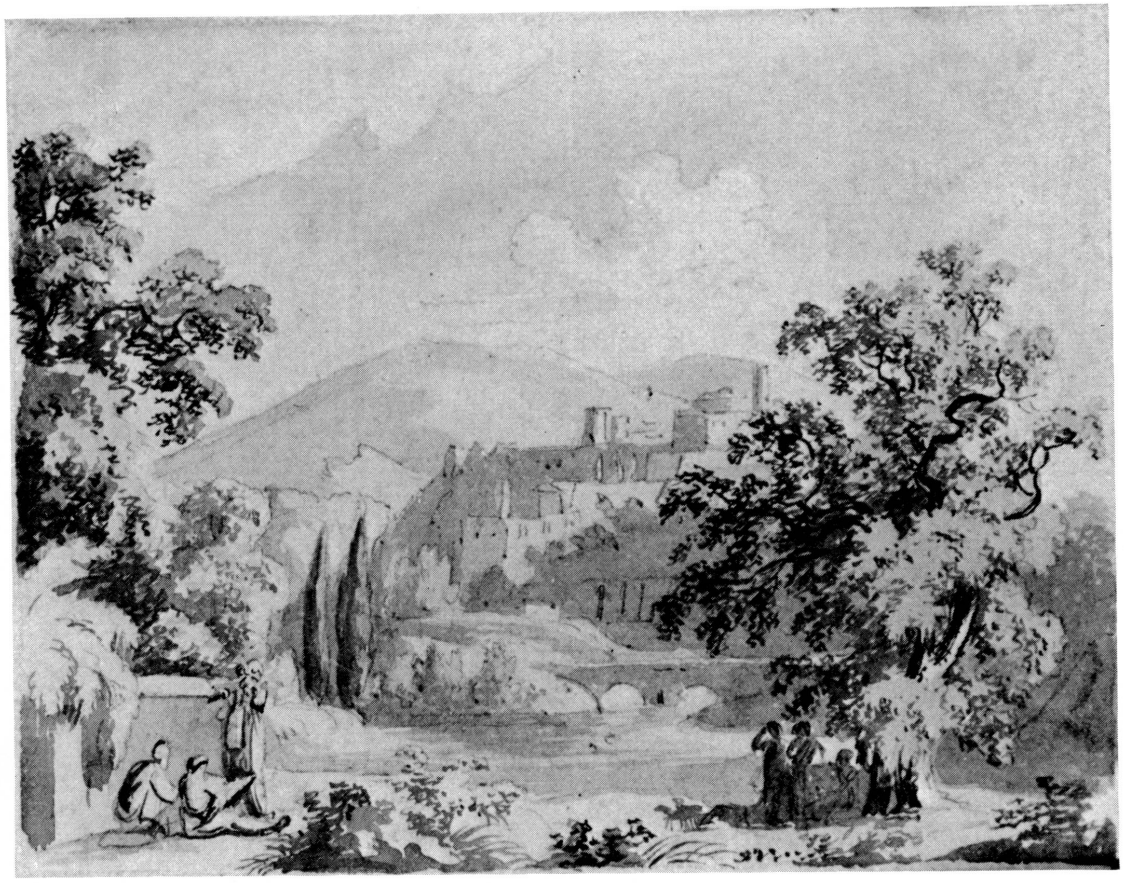

Fig. 19. Pierre-Louis De la Rive. *Esquisse de composition italique* (1787-1788). Mine de plomb, pinceau et sépia, lavis de sépia. Papier blanc collé dans un album, p. 6. 9,5 × 12,2 cm (voir note 1). Collection Monsieur Georges de Morsier.

Il y a environ un an que le vieux cratère se rompit et donna passage à un torrent de lave que j'ai estimé avoir un quart de lieue de large; il est tout couvert de scories noires entre les fentes desquelles on voit le feu; cela n'empêche pas qu'on n'y passe en toute sûreté, je m'y suis même avancé beaucoup avec mon compagnon et nos guides, qui nous montraient par leur exemple et leurs discours qu'il n'y avait aucun danger. Au milieu de ces scories sont deux fleuves de feu qui coulent continuellement. L'un peut avoir 3 pieds de large et l'autre 8 ou 10; je me suis approché du premier au point d'y planter un bâton qui s'est emflammé sur le champ et a suivi le cours lent du feu liquide dans lequel il était.

A notre retour à Portici, qui est au bord de la mer, au pied de la montagne, nous avons été voir les fouilles de la malheureuse ville d'Herculanum. Il n'y a d'ouvert qu'un théâtre; on a été obligé de refermer les autres pour ne pas faire écrouler Portici, qui est bâti précisément au-dessus.

Je t'ennuie là de détails qui probablement t'intéresseront fort peu; mais pardonne, ma tendre amie, je te parle des objets dont je suis environné et qui, frappant continuellement mes sens, m'occupent le plus immédiatement [...]

N° 53. De l'île d'Ischia, le 26 sept. 1785

[...] Après un séjour de trois semaines assez mal employées et assez ennuyeuses à Naples, j'en suis enfin parti pour commencer mon tour pittoresque qui sera probablement de trois autres semaines. J'habite ici depuis quatre jours, une île qu'on peut appeler vraiment le jardin des Hespérides. Je n'ai jamais vu rien de plus riant ni de plus beau. Cette île, située à huit lieues de Naples, est une production volcanique de 6 lieues de tour.

La quantité de bains chauds que l'on y trouve presque partout, le sable brûlant que l'on en tire en certains endroits en creusant quelques pieds, des lits de lave très considérables, recouverts souvent de quelques pieds de cendres, tout annonce un feu souterrain; mais depuis plusieurs siècles, il ne s'est manifesté par rien de fâcheux.

L'île contient environ 27.000 habitants, répandus dans quatre petites villes, et nombre de villages. Elle est très bien cultivée et produit en grande abondance des vins, des oranges, des citrons, des grenades, des melons, etc. Tu ne peux pas te faire une idée de l'air de prospérité qu'a tout ce pays. Il est vrai que j'y suis venu dans le plus beau moment de l'année. Les fruits, mûris par le soleil brûlant de l'été et par le feu intérieur de l'île, acquièrent un degré de perfection que nous ne connaissons pas dans nos pays. Tu verrais ici des orangers en pleine terre courbés en même temps sous le poids de leurs pommes d'or prêtes à manger et sous celui des mêmes fruits verts encore et qui ne se mangeront que dans un an; les mêmes arbres couverts de fleurs et de fruits. Tu verrais l'aloès, le figuier d'Inde et quantité de production inconnue chez nous faire l'ornement du plus beau pays de l'Europe.

Je suis venu ici recommandé par un prince d'Aliano à une famille Buonocuore, *bon cœur*, qui mérite le nom qu'elle porte dans toute l'étendue du terme. J'ai trouvé parmi ces bonnes gens une hospitalité, une simplicité, qui m'a rappelé bien vivement les anciens patriarches de l'Ecriture. Ils ont voulu absolument que je logeasse chez eux et je l'ai accepté volontiers pour les connaître mieux. Ce sont des gens extrêmement riches qui vivent comme de très bons paysans. Ils me paraissent contents de moi comme je le suis d'eux. Ce sont de bons vieillards, le mari homme de 75 ans, ne peut pas faire un pas sans me rappeler ton bon père. S'il n'a pas sa physionomie, il a au moins toutes ses manières et surtout son regard à un point étonnant. Mme Marie-Josèphe, sa femme, est une grosse commère, bien bonne, bien bigote, bien riante, bien ignorante, elle mêle tout cela ensemble d'une très plaisante façon. Elle m'aime beaucoup et ne m'appelle que pauvre jeune homme; elle se désole très fort de ce que je dois être damné et va deux ou trois fois par jour pour prier Dieu de me convertir.

Elle a absolument voulu que je lui promisse de t'amener passer quelques jours ici au cas que tu viennes à Naples. Ce seraient quelques jours qui t'intéresseraient beaucoup et t'amuseraient parce que ceci ne ressemble à rien de ce que tu connais.

Ils ont un fils et une fille, la dernière de 19 ans et l'autre de 16. Celui-ci est nul, quoique énorme de taille; mais figure-toi ma surprise quand j'ai trouvé au milieu de cette famille et je pourrais dire de ce pays, où, excepté le clergé, personne ne sait ce que c'est qu'un livre, j'ai trouvé, dis-je, dans cette jeune fille l'éducation la plus recherchée; c'est une femme qui sait le français fort bien et connaît tous nos bons auteurs, lit Virgile et Horace en original, passe sa vie dans sa chambre, ennuyée des propos de ses alentours et paraît faite pour vivre avec sa famille comme un Huron dans l'Académie Française. Ses connaissances ne l'empêchent point de vaquer aux affaires de la maison, comme si elle ne savait pas autre chose. Tout cela offre des contrastes fort singuliers.

Je compte partir après-demain pour Caprée, île fameuse pour les excès qu'y a commis l'empereur Tibère, mais sûrement moins intéressante que celle-ci [...]

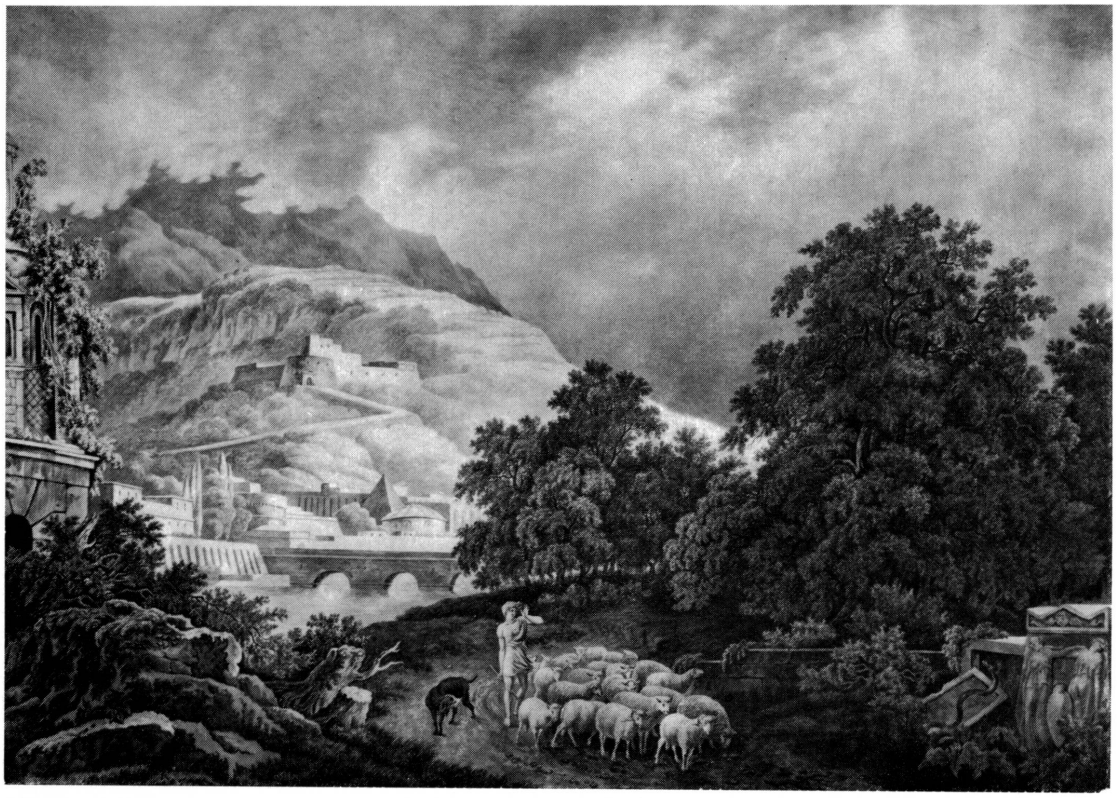

Fig. 20. Pierre-Louis De la Rive. *Site idéal. Paysage orageux avec architectures monumentales et berger conduisant un troupeau* (1802). Pinceau et sépia, lavis de sépia, sur esquisse à la mine de plomb. Papier crème. 51 × 71 cm. Signé et daté en bas à droite: de la Rive 1802 I. Collection Musée d'art et d'histoire, Genève.

N° 54. Sorrento, le 3 octobre 1785

[...] Après avoir passé six jours dans cette île et avec cette respectable et excellente famille, j'en suis parti pour aller à Caprée, actuellement Capri. C'est une autre île qui borde le golfe de Naples, qui est située à 8 lieues d'Ischia. Elle n'a que 4 lieues de tour et, excepté l'abord principal qui présente un assez beau port couronné d'un superbe amphithéâtre, toute l'île est absolument inabordable, n'étant dans toute son enceinte qu'un gros écueil qui ne présente que des rochers qui tombent à pic dans la mer.

C'était sur ce rocher aride que Tibère avait trois palais; les ruines qui en restent sont fort peu intéressantes. C'est en général un triste séjour à présent. La population de l'île est de 3.000 âmes répandues en deux bourgs et un méchant village. Il ne fut pas possible au gouverneur pour qui j'avais une lettre de recommandation, de me faire trouver une chambre passable; je logeai dans un méchant trou, sans pouvoir me procurer comme nourriture autre chose que des figues et du pain, le tout assez cher. Pour comble de disgrâce, le 28 septembre se passa dans ce lieu de délices et il se termina par un vent et une tempête telle qu'il n'y avait pas moyen de penser à partir de l'île. La mer était furieuse et les mariniers me prédisaient que j'en avais pour 9 jours. Juge de la bonne humeur dont j'étais.

Le surlendemain ils reprirent courage en voyant le vent un peu baissé, et ils me portèrent en terre ferme le plus heureusement du monde sans aucun incident et sans aucun danger.

Aussitôt que je fus arrivé à Sorrento, j'envoyais chez M. André chez qui je m'étais fait adresser mes lettres, mais il n'y en avait point. Le lendemain un autre courrier arriva encore sans lettres; je ne sais que penser.

J'ai reçu de M. André et de sa femme un accueil extrêmement honnête et obligeant; excepté la nuit, je passe chez eux tout le temps que je ne suis pas dehors à dessiner.

Il y a ici de fort belles choses, mais comme ce sont toujours les mêmes motifs qui se répètent constamment, je compte que dans trois jours j'en aurai assez [...]

N° 55. Salerne, le 8 oct. 1785

ou plutôt Vietri, petite ville qui est tout près.

[...] Je renonce au voyage de Paestum; la mer est trop mauvaise à présent et la terre trop peu sûre, soit pour les bandits, soit pour le mauvais air. Je me trouve inondé d'une profonde tristesse. Ne sachant que devenir, j'ai été m'asseoir sur des rochers au bord de la mer, plongé dans les réflexions; les vagues qui venaient se briser sur des écueils près de moi avaient quelque chose d'analogue à ma situation. Ces ondes écumantes qui frappent les rocs sans cesse et sans les ébranler, me rappelaient une âme qui lutte contre les circonstances fâcheuses, qui se froisse par la dou-

leur sans apporter aucun remède à son état. Cette mer, sans bornes à mes yeux, me donnait une idée de l'infini, ces gouttes d'eau qui faisaient tant de fracas autour de moi me faisaient penser à la petitesse et au peu d'importance de mon individu. Combien y en a-t-il de plus malheureux que moi ! Les larmes ont coulé en abondance.

Naples, le 10. – [...] Une heure après que je t'ai écrit que j'avais renoncé à Paestum, un archiprêtre à qui j'étais particulièrement recommandé est venu me voir et m'a fort conseillé de ne pas partir sans y être allé. Il a traité d'absurdité tout ce qu'on m'avait dit des voleurs, m'a assuré que le mauvais air n'était point à craindre quand on n'y dormait pas et a fini par me procurer une calèche dans laquelle je me mis à 11 h. 30 du soir. J'arrivai par une très belle nuit et une très belle route à Paestum à 7 heures du matin; j'y trouvai les monuments les plus anciens et les plus beaux de toute l'Italie.

De toutes les antiquités que j'ai vues jusqu'à présent, et il m'en reste peu à voir dans cette partie de l'Europe, je n'en ai pas vues qui m'aient procuré un plaisir plus vif. Je m'y arrêtai trois heures, j'y dessinai un peu, mais pour la forme seulement, car tout cela a été gravé mille fois.

Je me remis en route et j'arrivai à Vietri, petite ville près de Salerne, où j'ai demeuré pour fuir le mauvais air, vers les 7 heures du soir, ayant fait environ 24 lieues sans être fatigué, tant les routes sont belles.

Après une très bonne nuit je suis parti ce matin pour Naples où je suis arrivé en fort bonne santé après quatre bonnes heures de route [...]

N° 57. Rome, le 29 oct. 1785

[...] J'ai été interrompu par Saint-Ours, qui est venu m'apporter une lettre pour toi. Il s'y est peint trait pour trait. Elle est mal écrite, tu auras de la peine à la lire, mais je crois que tu la trouveras bien pensée. Quand tu le connaîtras personnellement, tu en seras bien contente; c'est vraiment un excellent garçon.

Tu ne te fais pas d'idée de la peine que j'éprouve à composer; il y a si longtemps que je n'y ai pensé que je ne sais comment m'y prendre. Je voudrais tout réunir, je suis dans un pays très critiquant, environné d'artistes qui tous font bien, du plus au moins; il me semble qu'il est infiniment plus difficile de produire ici qu'ailleurs, mes vues se sont beaucoup trop étendues, il faut absolument que je les restreigne, il faut que je m'en tienne aux figures et aux animaux qu'on y voit de nos jours. Je ne puis pas encore hasarder d'y mettre de l'historique. Les études qu'il faut faire sont immenses et, en peinture peut-être plus qu'ailleurs, je m'aperçois qu'il faut étudier le beaucoup plus pour produire le beaucoup moins [...]

N° 58. Rome, le 5 novembre 1785

[...] Je viens d'achever ma première ébauche, j'en suis passablement content; mais cela sent encore la Suisse, l'Allemagne et c'est une humeur vicieuse dont il faut

bon gré mal gré que je me purge. Ce n'est pas que les études que j'ai faites dans ce pays me soient inutiles; au contraire, quand je vois ici d'autres artistes, je sens que ces études-là leur manquent. Mais en continuant sur la route que je suis et en travaillant avec l'assiduité avec laquelle je l'ai fait depuis que je suis en Italie, pendant quelques années, je dois aller plus loin que beaucoup d'entre eux. Je suis dans l'âge du travail et ce n'est qu'après s'y être livré longtemps qu'il est permis de chercher le repos. Un peu d'ambition, un peu de cette fumée qu'on appelle honneur dédommage de bien des choses. Le succès mène à un bien-être soit pour nous soit pour nos enfants, que nous n'aurions pas sans cela. Quelle idée aurais-tu de moi si j'étais insensible à ces aiguillons? [...]

N° 59. Rome, le 11 novembre 1785

[...] J'en suis à ma troisième ébauche, mais comme celle-ci est une grande entreprise, elle ira plus lentement et je pourrais bien t'écrire encore deux ou trois lettres avant qu'elle soit terminée.

Saint-Ours qui est le seul qui voit mes compositions pour le moment, me témoigne être bien content de moi; je travaille à force et sors fort peu.

Hier, je me suis habillé pour la première fois depuis que je suis revenu à Rome, j'ai fait des visites et je suis allé à la conversation du cardinal [...]

N° 61. Rome, le 28 novembre 1785

[...] Tu dois considérer ma bonne amie, combien je te suis attaché et en même temps les cruelles privations que je me suis imposées pour suivre mon but. J'ai femme et enfant, je suis obligé de pourvoir à leur subsistance et à leur bien-être; quelle idée aurais-tu de moi si tu me voyais négliger les plus sacrés de tous les devoirs. Or, quel moyen ai-je en main de les remplir si ce n'est de tirer parti d'un talent que la Providence a mis en moi et pour lequel il me paraît qu'elle m'a déterminé: d'un talent auquel j'ai consacré les plus belles années de ma vie, d'un talent auquel j'ai fait les sacrifices les plus pénibles qui deviendraient presque infructueux si je ne continue pas les travaux que je me suis imposés; l'étude de mon art n'a été pour moi que la folie la plus ruineuse si je n'en tire pas tout le parti possible et si je ne vais pas aussi avant que mes forces me le permettront.

Je suis passablement content de moi; je vois que mes idées plaisent à quelques personnes, j'espère de réussir, le temps de notre séparation s'abrège chaque jour; nous approchons de la fin de novembre, encore trois mois et puis je pars [...]

Oh Peinture, art sublime, premier des arts, noble imitation des beaux ouvrages de l'Intelligence suprême, c'est à toi que j'ai consacré ma vie et mes travaux, c'est à toi à faire mon bonheur et celui de ma famille, c'est à toi à me dédommager de tout ce que tu m'as fait perdre.

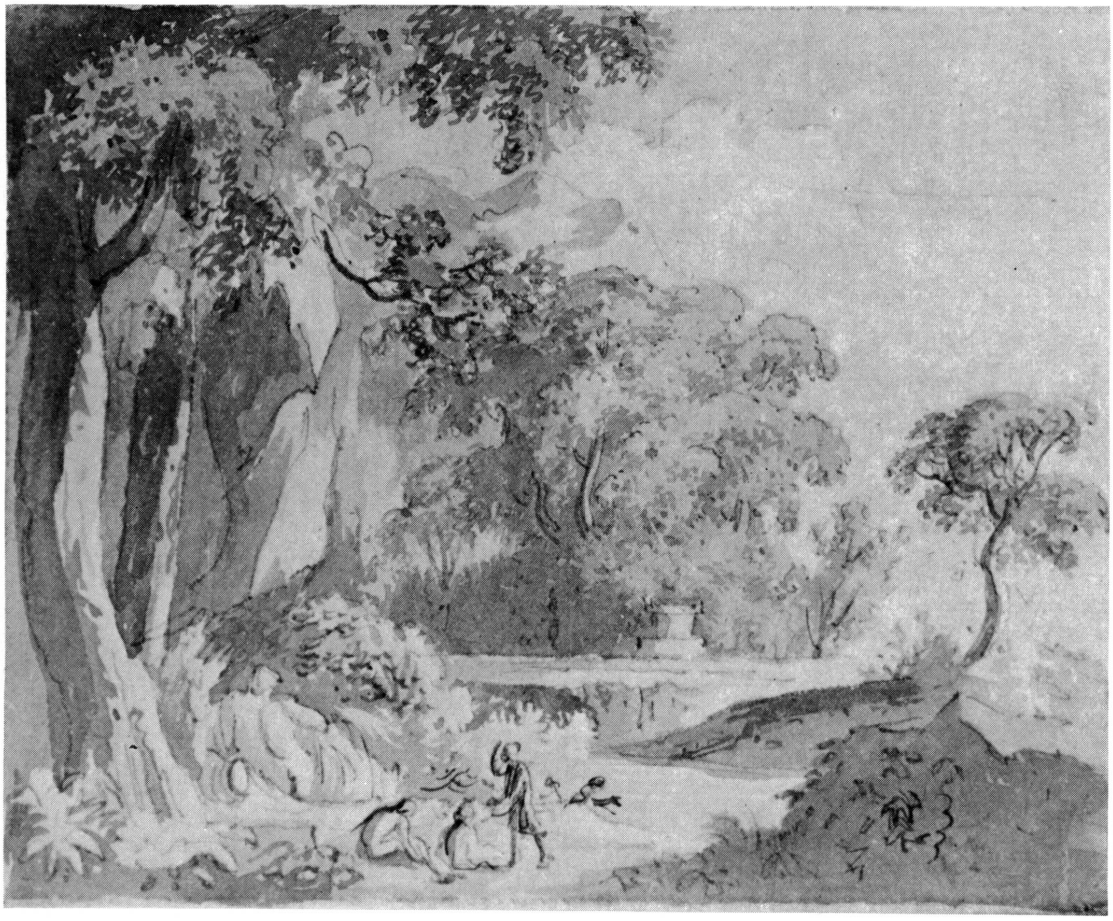

Fig. 21. Pierre-Louis De la Rive. *Esquisse de composition italique* (1787-1788). Mine de plomb, pinceau et sépia, lavis de sépia. Papier blanc collé en plein dans un album, p. 30. 9,5 × 12,2 cm. (voir note 1). Collection Monsieur Georges de Morsier.

N° 62. Rome, le 1er décembre 1785

[...] J'étais à Naples quand on éprouva à Rome deux petites secousses qui effrayèrent les petites maîtresses et ne firent du mal à personne et ne gâtèrent aucune maison quelconque. A Terni il y a eu quelques maisons endommagées mais personne n'a péri.

[...] Je suis au milieu de ma quatrième ébauche; il est inconcevable combien je me suis agrandi depuis que j'ai commencé à composer. Je m'applaudis beaucoup pour la suite d'avoir eu la force de prendre ce parti. Si je fusse allé composer à Dresden, j'étais perdu et mon voyage devenait absolument infructueux [...]

N° 63. Rome, le 8 décembre 1785

[...] Je travaille bien assidûment, j'en suis à ma cinquième ébauche et St-Ours me paraît bien content de moi.

J'ai eu la visite avant-hier du marquis de Ciciaporci que je n'attendais guère; il m'a fait toutes sortes d'offres de service, d'amitiés et m'a invité beaucoup à aller chez lui [...]

N° 67. Rome, le 5 janvier 1786

[...] Mes tableaux avancent tout doucement quoique je travaille assidûment, je ne fais pas tout ce que je voudrais tant s'en faut. J'espère et je compte pourtant que j'aurai fini au terme que je me suis proposé. Selon mon compte, j'ai encore 54 journées et l'on fait bien des choses dans cet espace, quand on ne perd pas son temps [...]

N° 68. Rome, le 13 janvier 1786

[...] Cet hiver-ci, que je travaille très assidûment chez moi, cela me fait moins d'incommodité; mes ébauches avancent bon train et je suis bien sûr à présent d'avoir terminé ce que je veux faire au terme que je me suis fixé, c'est à dire dans six semaines. Mais fini ou non il est très décidé que je partirai alors [...]

N° 77. Florence, le 7 mars 1786

Après trois jours et trois nuits de route consécutive, me voici à Florence, ma tendre amie. Mon premier soin a été de m'informer du moment où je pouvais t'écrire et l'on m'a dit que la poste de Milan part dans un quart d'heure. Je veux que ce quart d'heure soit pour toi. J'ai fait ma route avec le courrier de Gênes, par un temps horrible, mais sans le plus petit accident.

Nous avons été retardés par des rivières débordées et M. le Grand-Duc ne se pique pas de bâtir des ponts. Les alentours de Sienne sont très jolis et du moment que l'on quitte le pays du Pape pour entrer en Toscane, la campagne est plus peuplée et plus cultivée.

Je n'ai encore rien vu de Florence, ne faisant que d'arriver; mon premier ordinaire te dira quelque chose. Je ne compte pas m'y arrêter plus de cinq à six jours [...]

N° 78. Florence, le 10 mars 1786

[...] Quelle ville que Florence! Combien je rougirai un jour de dire que j'ai passé un an et demi en Italie et que je ne suis resté que 4 jours à Florence! Mais la chose est très décidée, j'ai trop d'impatience pour te serrer dans mes bras.

Je pars demain au soir pour Bologne où je compte être lundi pour dîner. J'espère y trouver de tes lettres qui doivent m'y attendre. Cette ville-ci est d'une richesse que j'espérais peu, malgré tout ce qu'on m'en avait dit. A présent, à mes yeux la galerie de Dresden n'est plus que la seconde. La Tribune seule, qui est un petit salon à huit pans, renferme de quoi la payer toute entière, aux Corrège près. Elle ne contient que 5 statues dont tu sens bien que la fameuse Vénus de Médicis n'est pas la dernière. On n'approche de ces chefs-d'œuvre de l'art humain qu'avec une vénération et une émotion dont je ne saurais rendre compte mais que j'ai éprouvée bien vivement. Mes genoux ont voulu se plier à la vue de cette admirable figure; elle m'a fait réprouver tout ce que m'a inspiré l'Apollon du Vatican quand je l'ai vu pour la

Fig. 22. Pierre-Louis De la Rive. *Groupe de personnages drapés à l'antique, dans un paysage avec ruines.* Pinceau et sépia, lavis de sépia, sur esquisse à la mine de plomb. Papier blanc. 48,5 × 60 cm. Collection Monsieur Pierre Favre.

première fois. Je ne te dis rien du reste; toute la famille de Niobé, les lutteurs, l'aiguiseur, l'Apollino, le Mercure moderne en bronze, etc., etc., sont des chefs-d'œuvre dont il ne faut pas parler quand on ne peut pas les faire voir.

Le palais Pitti, qu'habite le Grand-Duc, est plein d'une immense collection des grands maîtres. Il est d'une architecture mâle, singulière, imposante et d'une grandeur qui étonne au premier moment.

Le souverain de ce pays-ci fait tous ses efforts pour encourager les beaux-arts et les sciences et pour éloigner de son pays la basse superstition qui ne couvre que trop de ses épaisses ténèbres toute l'Italie, si justement nommée le jardin de l'Europe. A cet égard il s'y est pris d'une manière beaucoup plus douce, moins tranchante, plus propre à obtenir le but qu'il se propose, que son frère. Il aime les mœurs et les plaisirs honnêtes. Si les moyens qu'il emploie ne réussissent pas toujours, ce n'est pas manque de volonté mais plutôt ce serait par un peu trop d'austérité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet Etat-ci est admirablement réglé en comparaison de tous ses voisins. La justice y est très douce, mais la punition suit toujours le crime. On ne punit jamais de mort; le Grand-Duc n'a pas voulu signer une sentence et il n'y a point de pays où l'on vole moins. On n'y entend jamais parler d'assassinat.

La seule chose qui me déplaît ici, c'est que ce pays est plein d'espions et qu'ils sont écoutés et entretenus par le Prince. Cela répand nécessairement de la gêne dans la société.

Les Florentins sont très peu sociables; excepté quelques seigneurs qui tiennent des conversations presque publiques et les Ministres étrangers, chacun vit chez soi et ils ne se voient guère qu'au théâtre.

Avant mon départ de Rome, le cardinal de Bernis, qui m'a comblé de bontés et d'amitiés quand je fus prendre congé de lui, m'offrit une lettre pour le ministre de France ici, mais je le remerciai ne voulant que voir et passer. Je n'ai pris qu'une lettre pour un négociant au cas que j'en eusse besoin. J'ai vu par expérience que ce sont les lettres les plus utiles pour un homme qui, en voyageant, a un autre but que celui de s'amuser. C'est rarement parmi les grands seigneurs qu'on apprend à connaître les hommes. Ces messieurs-là sont toujours en masque et il faut pour les deviner une pratique qui suppose déjà de grandes connaissances dans cette étude. Ce n'est pas là d'ailleurs ce que j'ai cherché à apprendre en faisant le plus rude des sacrifices. Fasse le Ciel que je touche à sa fin comme il y a apparence, s'il ne m'arrive rien de fâcheux par les chemins [...]

N° 79. Bologne, le 13 mars 1786

[...] J'ai reçu ici de la comtesse Pepoli, du Comte Marulli et de M. Bianconi l'accueil le plus amical. Il m'est impossible quoique j'aie pu faire de ne pas retarder mon arrivée de plus de quatre jours, pour passer à Venise dire bonjour à mes amis. La comtesse Pepoli ne m'a laissé ni trêve ni repos que je lui aie promis d'y aller [...]

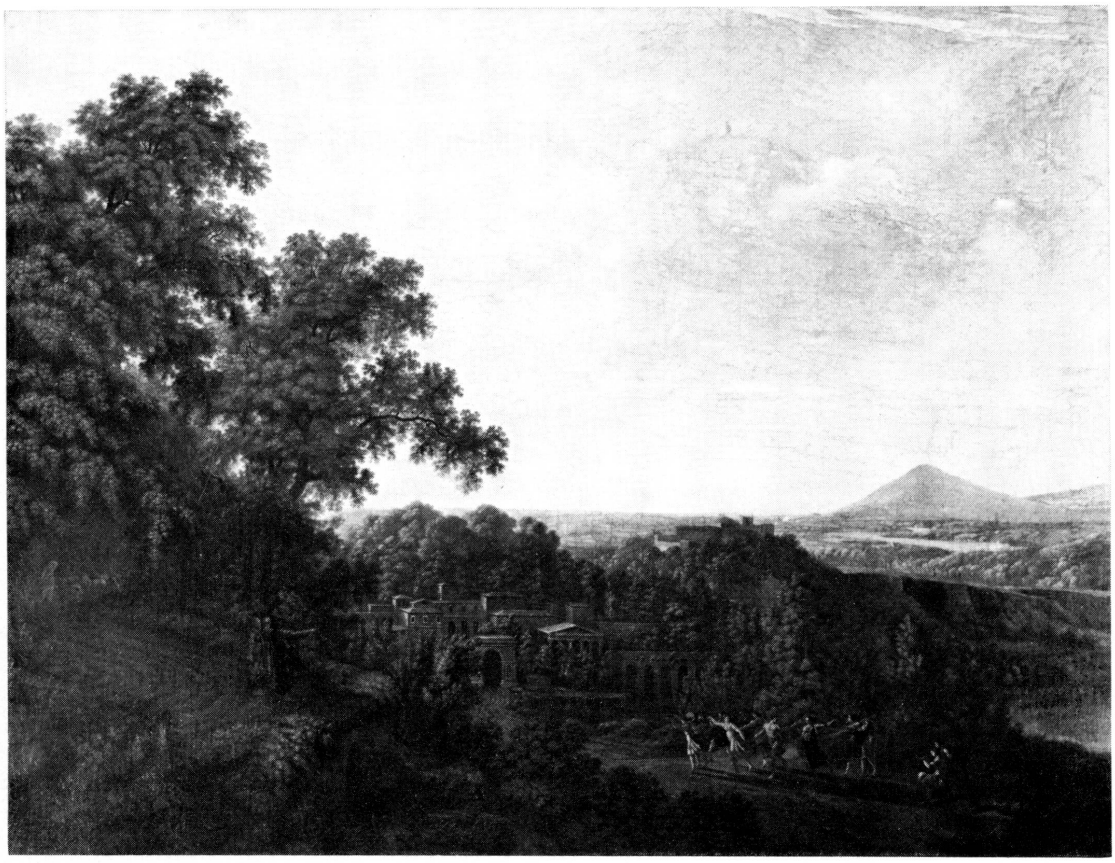

Fig. 23. Pierre-Louis De la Rive. *Vue du lac d'Albano au soleil couchant.* 1786. Huile sur toile. 151 × 194 cm. Signé et daté en bas à droite: de la Rive pinx. 1786. (voir note 2). Collection Société des Arts, Genève.

Note 2. (Fig. 23, 24 et 25). Cf. Notice biographique de M. P.-L. De la Rive, peintre de paysage, membre de la Société des Arts. Ecrite par lui-même sous le titre « Notes diverses qui pourront servir après ma mort ». Genève, 1832, p. 22-23:

« Je reviens à Rome, et l'hiver étant très pluvieux, je m'occupai à composer et à ébaucher quelques tableaux. Le temps que j'avais destiné à ce voyage était bientôt écoulé, je ne pouvais prolonger mon absence et, malgré tous mes regrets de quitter Rome, j'en partis le 12 mars 1786. ... le 12 avril, j'eus enfin le bonheur de me retrouver dans les bras de mon excellente épouse et de l'enfant chéri de mon cœur.

Je ne voulais point rentrer dans ma patrie sans y présenter quelques fruits de mon voyage: j'exécutai donc, pendant une année, quatre tableaux composés dans le style de Claude Lorrain, qui obtinrent enfin l'approbation de mon ami Casanova; et, ces tableaux étant terminés, nous quittâmes Dresden dans le mois de mai 1787, et nous revînmes auprès de mon père à Céligny. »

Cf. Pierre-Louis De la Rive. Catalogue de mes tableaux avec leurs destinations, autant que j'ai pu les apprendre. 1779-1816. Manuscrit, collection Musée d'art et d'histoire de Genève: « 1786. Je suis arrivé à Dresde au retour de Rome le 12 avril. J'y suis resté jusqu'au 4 avril 1787; pendant ce temps là j'ai fait:

N° 80. Mantoue, le 18 mars 1786

[...] J'ai vu Modène qui n'est pas très intéressante pour moi. Parme l'est davantage, c'est là que j'ai appris à connaître le Corrège. Il semble que les ouvrages des grands hommes sont comme les plantes étrangères qui se dénaturent et perdent de leur prix quand on les transplante. Il faut les voir dans le sol qui les a produites. Les tableaux de cet artiste inimitable m'on fait infiniment plus de plaisir qu'à Dresden quoiqu'ils soient peut-être moins considérables. Le Parmesan, un de ses premiers élèves, est aussi un homme qu'on ne peut pas juger hors de sa patrie.

Mantoue, où je suis arrivé hier au soir, est infiniment plus intéressante en ce qu'elle me présente les principaux ouvrages d'un grand homme que je connaissais à peine; c'est l'immortel Jules Romain, le premier de Raphaël. Son architecture et sa peinture ne peuvent être jugées qu'ici. Le palais du Té, que je viens de voir, m'a enthousiasmé soit par le goût infini et la sévérité et la pureté du style qui règnent dans toutes les parties de l'architecture extérieure, soit par la manière riche et ingénieuse dont l'intérieur est orné, par la variété et la magnificence des idées, la beauté des compositions, le choix des sujets, la force des expressions, etc., etc.

Il était impossible de choisir, pour faire un voyage, un temps plus cruellement désagréable. J'ai des pluies continuelles, des routes belles ordinairement, abominables par les boues, des rivières débordées, etc. [...]

Le 20. – Vérone. – Les choses s'arrangent mal au gré de mon impatience, ma tendre amie. Je n'ai trouvé personne pour compagnon de voyage et il ne part pas de chariot de poste d'ici pour l'Allemagne que de jeudi en huit; j'emploierai ce temps-là à faire ma visite à Venise. Une fois parti, au moins irai-je vite car les diligences vont jour et nuit.

J'ai trouvé à Mantoue un M. Mesmer de St-Gall, négociant, établi à Vérone avec qui j'ai eu bientôt fait connaissance. Il s'est trouvé que sa femme est la sœur d'un Girtanner de St-Gall, qui vint de Francfort à Leipzig avec moi dans mon

2 tableaux de 6 pieds sur 4 p-8 p.

L'un, une vue du lac d'Albano, peu composée, soleil couchant, fig. quelques jeunes gens qui dansent et 3 philosophes.

L'autre, une vue prise de la Villa Adrienne sous Tivoli, matinée fraîche, fig. un Sacrifice au Dieu Pan.

2 tableaux de 5 p-10 p sur 4-5 ébauchés à Rome.

L'un, une composition de la vue de Gensano depuis Nemi, avec une partie de l'île d'Ischia, une heure avant le coucher du soleil. Figures et animaux près d'une fontaine sur une voie antique.

L'autre, motif de la vue de Frascati prise du bas, mais entièrement dénaturée par quantité d'arbres et d'autres fabriques. Matinée d'automne, fig. un groupe de figures et d'animaux montant sur un grand chemin à la ville qui est sur la hauteur; une bohémienne qui dit la bonne aventure à une jeune fille, sur le devant au pied d'un grand Tombeau.

Ces 4 Tableaux ont été vendus au mois d'avril 1792 à MM. Naville-Gallatin et Picot prof. pour le prix de 5000 livres de France en papier sur Paris.

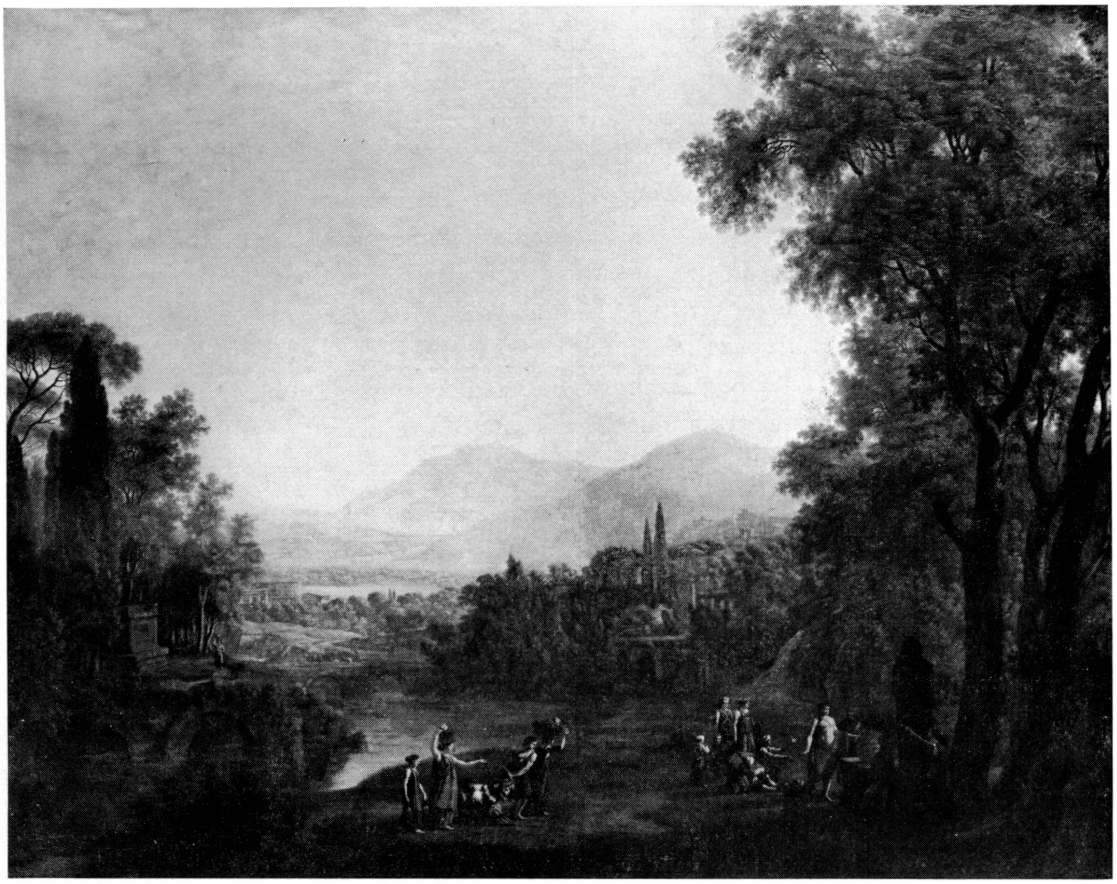

Fig. 24. Pierre-Louis De la Rive. *Vue prise de la Villa Adrienne sous Tivoli par une matinée fraîche. Sacrifice au dieu Pan.* 1786. Huile sur toile. 150 × 192 cm. Signé et daté en bas à gauche: de la Rive. 1786. (voir note 2, fig. 23). Collection M. René van Berchem.

premier voyage et qui arriva à Dresden avec Legrand. M. Mesmer a voulu à toute force que je vinsse ici loger chez lui, il n'y a pas eu moyen de m'en défendre et c'est de chez lui que je t'écris. Comme il est toujours par les chemins pour ses affaires je compte que nous partirons demain ensemble pour Vicence, de là Padoue et Venise.

Vérone, que je viens de parcourir, me paraît fort peu intéressante. Il y a un grand amphithéâtre dans le goût du Colisée de Rome, mais très inférieur à mon sens, puis il a été tellement réparé qu'à peine peut-on l'appeler antique. L'architecture dans ce pays est fort dégradée et s'est infiniment éloignée du bon goût des grands hommes qui y ont exactement exercé leurs talents. En fait de sculpture il n'y a rien du tout, peu de choses en peinture, de sorte que je ne regrette pas de n'y pas séjourner comme plusieurs villes d'Italie me l'ont fait éprouver. Tu auras encore selon toute apparence une lettre de moi avant mon départ d'ici pour Augsburg, lequel départ, comme

je te l'ai dit, est fixé à jeudi en huit, ne pouvant pas trouver d'occasion plus voisine [...]

N° 81. Venise, le 27 mars 1786

Je t'écris ces deux lignes très à la hâte, ma tendre amie, ayant encore beaucoup de choses à faire et partant demain pour aller à toi, sans plus m'arrêter, ce que j'espère. J'ai seulement voulu te dire que je suis en bonne santé et t'instruire de ma route. Je suis ici, comme tu sais, au milieu de la plus aimable et de la plus précieuse société. J'ai eu grand plaisir à apprendre que tu avais fait au moins donner un signe de reconnaissance à Madame Corner par Tronchin. Ce dernier a pu te dire si elle le méritait par l'amitié et les bontés dont elle m'a comblé; elle les a plutôt redoublées que diminuées pendant ces trois jours et elle me fait partir enchanté d'elle et de tout ce qui la touche.

Demain 28 je pars pour Vérone, où j'arriverai le 29 au soir. Le 30, j'en pars vers les midi avec la diligence publique, qui me portera, sans m'arrêter, aussi loin que sa route sera d'accord avec la mienne, c'est-à-dire probablement jusques à Augsburg, route de cinq jours, ou jusqu'à Nuremberg, route de huit. De Nuremberg à Dresden, tu sais le chemin, et tu ne crois pas que je m'amuserai à botaniser sur la route.

Enfin le temps s'accourcit et dans quinze jours au plus, sauf les accidents possibles, tu seras dans mes bras, ma chère, mon excellente amie [...]

N° 82. Brixen, le 3 avril 1786

Voici, mon excellente amie, le dernier billet que tu recevras de moi avant l'heureux moment qui nous rejoindra. D'aujourd'hui ou de demain en huit, nous serons ensemble. Je ne peux plus t'écrire. Je serai à Augsbourg jeudi matin et j'en partirai deux heures après pour la Saxe. On m'assure que je dois y arriver le dimanche ou le lundi, qui sera le 9 ou le 10 de ce mois; tu peux croire que rien n'égale mon impatience.

Je ne prendrai la voiture publique que jusques à Freiberg, et je m'y arrêterai une heure ou deux pour faire un peu de toilette de propreté et pour prendre une chaise, afin de ne pas arriver à Dresden en chariot de poste.

En quittant la sublime Italie, le Tyrol m'a fait éprouver à un point bien haut le vif dégoût que Winckelmann sentit en y entrant, il n'y a plus ni goût dans les habillements, ni caractère, ni un seul trait de beauté; une langue archi-barbare pour des oreilles accoutumées à l'harmonieux italien. Il semble passer d'un monde dans un autre.

J'ai trouvé ici un marchand d'Augsbourg qui va plus vite que ma voiture publique et qui veut bien se charger de faire partir mercredi ce billet de chez lui [...]

Note de De la Rive. – Je suis arrivé à Dresde, au retour de Rome, le 12 avril; j'y suis resté jusques au 4 avril 1787.

Bibliographie

Baud-Bovy Daniel, *Peintres genevois, 1702-1817*, Première série. Edité par le *Journal de Genève*, 1903, pp. 103-130 et 155-160, 21 figures.

Baud-Bovy Daniel, Boissonnas Fred., *L'ancienne école genevoise de peinture*. Album illustré de l'exposition organisée par le Cercle des Arts et des Lettres, Genève, 1901, pp. 13-14.

Deonna W., *Les arts à Genève des origines à la fin du XVIIIe siècle*. Volume publié par la Ville de Genève. Musée d'art et d'histoire, 1942, p. 391 et figure 259.

Gielly L., *Le catalogue manuscrit des œuvres de P.L. De la Rive, Genava*, t. xii 1934, pp. 286-289.

Gielly L., *L'Ecole genevoise de peinture*. Genève (Ed. Sonor) 1935, pp. 80-90, 2 figures.

Herdt Anne de, *Dessins de Pierre-Louis De la Rive, 1753-1817*. Exposition organisée par le Musée d'art et d'histoire, 28 juin-28 septembre 1969 au Palais Eynard, Genève. Catalogue concernant 85 dessins et 6 figures.

Neuweiler Arnold, *La peinture à Genève de 1700 à 1900*. Genève, (Ed. Alexandre Julien) 1945, pp. 22-23 et 60.

Pianzola Maurice, *Quatre paysages de P.L. De la Rive peints pour l'impératrice Joséphine, Les Musées de Genève*, n° 59, octobre 1965, pp. 15-19.

Fig. 25. Pierre-Louis De la Rive. *Vue de Gensano depuis Nemi, avec une partie de l'île d'Ischia.* 1786. Huile sur toile. 143 × 190 cm. Signé et daté en bas à droite: de la Rive pxt. 1786. (voir note 2, fig. 23). Collection M. René van Berchem.

INDEX DES PERSONNES CITÉES DANS LES LETTRES

ADRIEN ou HADRIEN, empereur romain, 76-138. « C'est ici [Tivoli] que l'empereur Adrien fit bâtir cette fameuse maison de plaisance... » (Lettre du 2.6.1785.)

BARBERINI. Famille romaine ayant donné à l'Eglise plusieurs papes et cardinaux. « L'ambassadeur de Venise m'a présenté chez la princesse Barberini, qui est la première maison de ce pays. Je n'ai de ma vie rien vu de moins intéressant ni de plus assommant. » (Lettre du 13.12.1784.)

BERNIS (François Joachim de Pierre de), 1715-1794, cardinal et diplomate français, ambassadeur de France à Venise puis à Rome. « J'ai dîné aujourd'hui chez le cardinal de Bernis où il y avait très bonne compagnie... » (Lettre du 24.11.1784.)

CANOVA (Antonio), 1757-1822, statuaire italien. « Pour des sculpteurs vivants je n'en connais que deux. L'un est M. Canova, Vénitien, à qui j'ai de vraies obligations. » (Lettre du 23.2.1785.)

CARRACHE ou CARRACCI. Célèbre famille de peintres italiens de la fin du XVe siècle. « Pour... les Carrache, on peut les juger très bien d'après les tableaux que vous en avez, excepté Louis Carrache... » (Lettre du 4.11.1784.)

COLONNA. Famille romaine qui joua un rôle capital dans l'histoire de l'Eglise. « ... J'ai vu le prince Colonna, connétable du Roi de Naples, venir en grande cérémonie, porter au Pape une lettre de change de 10.000 écus... » (Lettre du 29.6.1785.)

CONTARINI. Famille patricienne qui donna huit doges à Venise. (Lettre du 19.10.1784.)

CORNER ou CORNARO. Illustre famille vénitienne qui a donné quatre doges à la République. « Madame Corner de Venise m'a suivi avec ses bienfaits au-delà de ce que je désirais... » (Lettres du 5.9.1785.)

CORRÈGE (Antonio Allegri dit le), 1489-1534, peintre italien. « A présent, à mes yeux, la galerie de Dresden n'est plus que la seconde. La Tribune seule, qui est un petit salon à huit pans, renferme de quoi la payer toute entière, aux Corrège près. » (Lettre du 10.3.1786, de Florence.)

CORTONE (Pietro Berrettini da Cortona, dit Pierre de), 1596-1669, peintre et architecte italien (voir Raphaël).

Ducros (Abraham-Louis-Rodolphe), 1745-1810, paysagiste vaudois, ami du peintre. « Quatre heures après mon arrivée [à Rome], c'est à dire à 11 heures du soir par une belle nuit, un beau clair de lune, Ducros me mena courir la ville... » (Lettre du 23.11.1784.)

Dujardin (Karel), 1622-1678, peintre et graveur hollandais. « Quand je considère nos grands peintres flamands, Karel du Jardin... je choisis ceux-là exprès parce qu'ils ont tous passé leur vie ici. Je trouve que personne n'a rendu Rome comme eux. » (Lettre du 10.2.1785.)

Gaëtani ou Caëtani. Famille italienne illustre à partir du XIIe siècle. « J'ai fait une connaissance fort intéressante, c'est celle d'un prélat, le plus aimable, le plus instruit qu'il y ait à la Cour de Rome: Monsignor Gaëtani, duc de Caserte. » (Lettre du 30.3.1785.)

Galitzine. Famille princière russe ayant donné des généraux, des hommes d'Etat et des intellectuels. « J'y ai mené l'autre jour le prince Galitzine, Russe, et un prince de Lichtenstein qui m'en avait prié... » (Lettre du 13.12.1784.)

Grimani. Ancienne famille vénitienne qui a fourni plusieurs doges à la République. (Lettre du 19.10.1784.)

Guerchin (Giovani-Francesco Barbieri dit le), 1591-1666, peintre italien. « Pour le Guerchin et les Carrache, on peut les juger très bien d'après les tableaux que vous en avez... » (Lettre du 4.11.1784.)

Guide (Guido Reni dit le), 1575-1642, peintre italien. « J'ai vu le fameux Saint-Pierre du Guido dans le palais Zampieri. » (Lettre du 4.11.1784.)

Giustiniani. Ancienne famille patricienne de Venise ayant produit un grand nombre d'hommes remarquables. (Lettre du 19.10.1784.)

Hamilton (Sir William), 1730-1803, antiquaire et diplomate anglais, ambassadeur à Naples de 1764 à 1803. Sa femme, née Emma Harte, est devenue célèbre par sa beauté et sa vie scandaleuse. « Il faut ma bonne amie que je te quitte pour m'habiller pour aller dîner chez le Chr [Chevalier] Hamilton, ministre d'Angleterre. » (Lettre du 13.9.1785.)

Helvétius (Claude Adrien), 1715-1771, philosophe français. « Helvétius, avec tout son esprit, ne passe que pour un homme très superficiel et un beau diseur de phrases... » (Lettre du 12.8.1785.)

Huber (Jean), 1721-1786, peintre et naturaliste genevois. « Il [le comte Carli] m'a encore présenté chez le sénateur Guarini qui est un grand ami de M. M. de Saussure et Huber. » (Lettre du 19.10.1784.)

Kaufmann (Angelica), 1740-1807, artiste-peintre anglaise, résident à Rome avec son second mari le peintre italien Antonio Zucchi. « J'ai fait la connaissance de la fameuse Angelica Kaufmann; je suis tombé au milieu de toute cette clique de charlatans... » (Lettre du 26.11.1784.)

Locke (John), 1632-1704, philosophe anglais. « Il le traitait [Helvetius] d'auteur éphémère... qui ne pouvait tenir en aucune manière devant Locke et Pope... » (Lettre du 12.8.1785.)

Lorrain (Claude Gelée, dit Claude), 1600-1682, peintre français. « [Les] Claude Lorrain avec leur style sublime, sont bien loin de la vérité des autres [les peintres flamands] pour les détails. » (Lettre du 10.2.1785.) « Claude Lorrain et le Poussin sont toujours ce qu'il y a dans le genre de plus parfait. » (Lettre du 23.2.1785.)

More (Jacob ou James), 1740-1793, peintre paysagiste écossais domicilié à Rome. « J'ai vu enfin More et ses ouvrages. Il y a des parties très brillantes, l'air est admirable dans ses tableaux, mais il est maniéré dans ses compositions... » (Lettre du 13.12.1784.)

Pepoli. Une des plus nobles familles italiennes, installée à Bologne depuis le XIe siècle. « Le comte [Pepoli] me fit force politesse, me conduisit pendant trois heures que je restais à Ferrare dans toutes les églises où il y avait des tableaux. » (Lettre du 2.11.1784.)

Pie VI, pape de 1775 à 1799. « Je sors du Vatican où j'ai assisté à la cérémonie de réception des nouveaux cardinaux. Le Pape, que j'ai vu pour la première fois... » (Lettre du 17.2.1785.)

Poussin (Nicolas), 1594-1665, peintre français. « Les Poussin... avec leur style sublime, sont bien loin de la vérité des autres [les peintres flamands] pour les détails. » (Lettre du 10.2.1785).

Raphaël (Raffello Santi ou Sanzio dit), 1483-1520, peintre italien. « J'ai vu... la fameuse Sainte-Cécile de Raphaël. » (Lettre du 4.11.1784.) « Les Raphaël, les P. de Cortone, les Polydore de Caravage, les Michel-Ange, les Dominiquin, les Guide, les Carrache mériteraient des livres. » (Lettre du 23.2.1785.)

Saint-Ours (Jean-Pierre), 1752-1809, peintre genevois, ami de P.-L. De la Rive. « Les succès singuliers d'un jeune Genevois nommé Vaucher, qui s'est fait l'élève de Saint-Ours, me déterminent à me laisser entièrement diriger par lui. Il me témoigne la plus tendre amitié et m'offre tout ce qui est à lui et tout ce qui dépend de lui ». (Lettre du 2.12.1784.)

Saussure (Horace Benedict de), 1740-1799, naturaliste et physicien genevois. « Il [le comte Carli] m'a encore présenté chez le sénateur Guarini qui est un grand ami de M.M. de Saussure et Huber. » (Lettre du 19.10.1784.)

Talleyrand (baron Louis-Marie-Anne de Talleyrand-Périgord), mort en 1799, diplomate français. « Cela m'oblige à me faire présenter à l'ambassadeur de France, M. le baron de Talleyrand, à qui j'étais très particulièrement recommandé... » (Lettre du 5.9.1785.)

Tibère, 42 av. J.-C. – 37 apr. J.-C., empereur romain. « C'était sur ce rocher aride [Capri] que Tibère avait trois palais; les ruines qui en restent sont fort peu intéressantes. » (Lettre du 3.10.1785.)

TINTORETTO (Jacopo Robusti dit), 1518-1594, peintre italien. « Pour le Tintoretto, il est quelquefois absolument fou, mais quand son génie dormait, il produisait des choses superbes. » (Lettre du 19.10.1784.)

TITIEN VECELLIO, 1490-1576, peintre italien. « D'après ce qu'on m'a dit, ils sont tous mal conservés. » (Lettre du 19.10.1784.)

TRIPPEL (Alexander), 1744-1793, sculpteur suisse. « Il a dû aller au service de l'Electeur de Saxe... » (Lettre du 23. 2.1785.)

TSCHUDI (Fridolin Joseph), 1741-1803, officier suisse, maréchal de camp, colonel et propriétaire du régiment suisse de la garde. « Ce sont les familles des officiers généraux suisses qui sont au service du roi de Naples... maréchal de Tschudi, maréchal de Wirz, colonel de Jauch. » (Lettre du 13.9.1785.)

VAUCHER (Gabriel-Constant), 1768-1814, peintre genevois (voir Saint-Ours, Jean-Pierre).

VÉRONÈSE (Paolo), 1528-1588, peintre italien. « Paul Véronèse est de tous ces peintres riches en idées celui qui a mis le plus de règles et d'ordonnance dans ses compositions. » (Lettre du 19.10.1784.)

WINCKELMANN (Johann Joachim), 1717-1768, archéologue et historien de l'art allemand. « En quittant la sublime Italie, le Tyrol m'a fait éprouver à un haut point le vif dégoût que Winckelmann sentit en y entrant... (Lettre du 3.4.1786.)

WIRZ (Philippe Maria), 1757-1815, officier suisse, colonel au service du roi de Naples (voir Tschudi).

INDEX GÉOGRAPHIQUE DES LIEUX QUE LE PEINTRE A VISITÉS

Adelsberg. Petite ville de Carniole (Krain) entre Trieste et Laibach, célèbre par ses grottes visitées par un grand nombre de touristes. Elle s'appelle maintenant Postojna (Slovénie).

Albano. Nom d'un lac au sud-est de Rome. Il se trouve dans un ancien cratère volcanique. Sa surface est de 6 km carrés. Le peintre est enthousiasmé du paysage. Il a séjourné à Albano chez le cardinal de Bernis en août 1785. Il en a rapporté une douzaine de dessins « qui sont presque ce que j'ai fait de plus intéressant dans mon voyage ».

Ancone. Grand port sur l'Adratique qui appartenait aux Etats pontificaux jusqu'en 1799. Le peintre y admire l'Arc de Trajan, mais ne semble pas avoir remarqué le Dôme ni la Loggia dei Mercanti.

Bologne appartenait encore aux Etats pontificaux. Elle fut prise par Bonaparte en 1797. P.-L. De la Rive a vu comment le Cardinal gouverneur, « jeune homme à tête chaude », a réussi à plier le peuple sous le joug pontifical.

Capri. Petite île fermant au sud le golfe de Naples, célèbre pour ses grottes. Le peintre y a passé neuf jours, à cause d'une tempête qui ne permettait pas d'embarquer. Il a visité les ruines des trois palais construits par Tibère. Il s'arrêta à Salerne et à Vietri avant de regagner Naples.

Cesena. Petite ville d'Emilie, était sous la domination des Etats pontificaux.

Civitacastellana. Ville du Latium, forteresse des Etats pontificaux, centre de civilisation étrusque. « Il y aura des études fort belles à faire ici », écrit le peintre. Il y parvient après avoir traversé Nerni et dîné à Orticoli « très méchant trou ».

Cori. L'une des villes les plus anciennes d'Italie, à 3 km au sud-est de Velletri. Le peintre l'a visitée en rentrant de Frascati à Rome.

Dalmatie. Province montagneuse située le long de la côte est de l'Adriatique, entre la Croatie et l'Albanie.

Drave. La rivière Drave (Drau) traverse la Styrie et se jette dans le Danube.

Faenza faisait partie des Etats pontificaux, célèbre par ses porcelaines.

Fano. Petite ville des Marches, au bord de l'Adriatique, qui appartenait au Vatican. Le peintre admire un arc romain, sans doute celui d'Auguste.

Ferrare appartenait encore aux Etats pontificaux. En 1796 elle fut prise par Bonaparte.

Florence appartenait au XVIIIe siècle au Grand Duc de Toscane. Le peintre n'y passa que quatre jours en revenant de Rome, impatient de retrouver sa famille à Dresde. « Cette ville est d'une richesse que j'espérais peu, malgré tout ce qu'on m'en avait dit. »

Foligno. Ville d'Ombrie sous la domination des Etats pontificaux. Le peintre n'y a rien trouvé d'intéressant.

Frascati. Ville du Latium, sur le versant septentrional des Monts Albins, célèbre par les jardins et les jets d'eau de la Villa Aldobrandini. Le peintre y évoque le souvenir de Cicéron à Tusculum.

Grand-Jardin. Parc créé au sud-est de Dresde à la fin du XVIIIe siècle. P.-L. De la Rive le compare aux jardins de Schoenbrunn à Vienne.

Graz. Ville autrichienne, capitale de la Styrie, située sur la Muhr. Elle est dominée par une forteresse à pic (le Schlossberg) que P.-L. De la Rive compare à celle de Königstein, située sur l'Elbe à 30 km au sud-est de Dresde.

Imola. Petite ville d'Emilie, appartenait aux Etats pontificaux.

Ischia. Ile volcanique formée d'un ensemble de cratères et de coulées de lave, située à 40 km à l'ouest de Naples. « Je n'ai jamais rien vu de si riant et de si beau », écrit le peintre.

Istrie. Presqu'île de l'Adriatique, l'Istrie a appartenu à Venise jusqu'en 1797, puis cédée à l'Autriche par le Traité de Campoformio. Depuis 1947 elle fait partie de la Yougoslavie.

Laibach ou Laybach. Ville située en Carniole (Krain) sur la Save (San), sur la route de Vienne à Trieste. Elle s'appelle maintenant Ljubljana, capitale de la République de Slovénie. P.-L. De la Rive remarque qu'on n'y parle pas l'allemand, mais la « kranisch ». C'était sans doute la ville d'Emona dont parle Virgile et dont il avait oublié le nom.

La Muccia. Petite ville située sur le fleuve Chienti au pied des Apennins, dont le paysage montagneux enchante le peintre, qui « fait à la hâte deux petits dessins » et « jette un regard de profond mépris » sur toutes les compositions qu'il a faites jusqu'ici.

Lorette. Petite ville des Marches (Etats pontificaux), lieu de pèlerinage très fréquenté. D'après la tradition, la maison de la Vierge à Nazareth a été transportée ici par des anges le 10 décembre 1294. Le peintre dénonce la « canaillerie » du peuple superstitieux qui vole aux pèlerins « montres et mouchoirs » dans la Santa Casa.

Macerata. Ville des Marches, appartenant aux Etats pontificaux jusqu'en 1797, située à 30 km à l'ouest de l'Adriatique. Le peintre dénonce l'ignorance, la méchanceté et la superstition du peuple.

Mantoue. A 40 km au sud du lac de Garde. Mantoue est entourée de trois lacs formés par le Mincio. Au XVIIIe siècle, elle appartenait à l'Autriche. « Mantoue est infiniment plus intéressante (que Modène) en ce qu'elle me présente les principaux ouvrages d'un grand homme que je connaissais à peine; c'est l'immortel Jules

Romain, le premier de Raphaël », écrit le peintre qui est enthousiasmé par le palais du Té.

Marbourg. Petite ville de Styrie située sur la Drave.

Marino. Ville du Latium sur les Monts Albins dont le peintre a gardé un mauvais souvenir.

Modène. Au XVIIIe siècle était la capitale d'un duché situé entre le Pô et le golfe de Gênes. Le peintre écrit : « J'ai vu Modène qui n'est pas très intéressante pour moi. »

Muhr. Rivière traversant la Styrie et se jetant dans la Drave, affluent du Danube.

Naples. A la fin du XVIIIe siècle, Naples était soumise à la dynastie des Bourbons (dès 1734). Les Français s'en emparèrent en 1797. Venant de Rome, le peintre y arrive le 3 septembre 1785 « après un voyage heureux, pas du tout fatigant, qui ne ressemblait qu'à une promenade ». Il avait visité en passant les marais pontins, Terracine, la côte des Lestrigons (où il évoque le souvenir d'Ulysse et de Circé), Fondi et Itri « deux méchantes petites villes de Naples », Mola di Gaëta d'où l'on voit le golfe de Gaëte, qu'il a parcouru en bateau. Il évoque le souvenir de Messaline, de Cicéron. « Gaëte m'a fourni quelques dessins extrêmement intéressants. » En passant le Garigliano, il évoque Nausicaa et Ulysse.

Paestum. Ancienne ville sur la côte tyrrhénienne à une centaine de kilomètres au sud de Naples, célèbre par ses temples. « De toutes les antiquités que j'ai vues jusqu'à présent... je n'en ai pas vues qui m'aient procuré un plaisir plus vif », écrit le peintre.

Palestrina, anc. Premestra. Ville du Latium très ancienne à 40 km au sud de Rome. Le peintre y admire les ruines du Temple et la mosaïque antique.

Parme. Au XVIIIe siècle, Parme était la capitale d'un duché au pouvoir des Farnèse. « C'est là que j'ai appris à connaître le Corrège... les tableaux de cet artiste inimitable m'ont fait infiniment plus de plaisir qu'à Dresden quoiqu'ils soient peut-être moins considérables. »

Peterswalde. C'était un bureau de douane à la frontière de la Saxe et de la Bohême.

Prague. Au XVIIIe siècle Prague, capitale de la Bohême, faisait partie de l'Empire austro-hongrois.

Rimini. La ville d'Emilie au bord de l'Adriatique était sous la domination des Etats pontificaux jusqu'en 1797. Le « premier monument antique » que le peintre voit en Italie, et qu'il ne trouve « point beau », l'arc de triomphe « bâti par Tibère », est sans doute celui d'Auguste. Il ne semble pas avoir remarqué le temple de Malatesta.

Rome. P.L. De la Rive y parvient le 20 novembre 1784, au soir. « C'est un jour sacré pour un artiste que celui où il arrive dans Rome ; mes larmes ont coulé en abondance en arrivant ; j'ai remercié du fond du cœur l'Etre suprême... »

Schoenbrunn. Résidence des Habsbourg. Le Château a été aménagé sous l'Impératrice Marie-Thérèse par l'architecte autrichien Pocassi (1716-1790).

Spoletto. Ville d'Ombrie sur une colline de l'Apennin, sous la domination des Etats pontificaux. Le peintre trouve qu'elle est une « assez vilaine ville », mais admire cependant le Ponte delle Torri « qui joint deux montagnes », soutenu par 10 arcades. Il a 1.800 pieds de longueur et 300 de hauteur.

Styrie. Le Grand-Duché de Styrie (Steiermark) appartenait à l'Autriche.

Terni. Ville d'Ombrie près de laquelle se trouve la célèbre Cascade delle Marmore, créée artificiellement en 272 av. J.-C. La peintre l'admire beaucoup. Le Velino tombe dans un précipice de 5 à 600 pieds. C'est « la plus belle cascade connue en Europe ».

Tivoli. Ville du Latium, dans la Campagne romaine, à 30 km à l'est de Rome. Frappé de la beauté du paysage entre Rome et Tivoli, le peintre a « retrouvé là-bas les Poussin et les Claude Lorrain sans la moindre composition. Ils n'ont fait que rendre ce qu'ils ont vu ». Il admire les cascades, le temple de la sibylle tiburtine, la villa d'Este et ses jardins. P.L. De la Rive y a séjourné une seconde fois du 16 au 27 juin 1785, puis en juillet avec Canova.

Tolentino. Ville des Marches, à l'ouest de Macerata, sous la domination des Etats pontificaux jusqu'en 1797. Le peintre n'y trouve rien d'intéressant.

Trieste. A la fin du XVIIIe siècle, Trieste appartenait à l'Autriche. L'Empereur Charles VI en fait le siège de la Compagnie d'Orient et du Levant.

Tyrol. En traversant le Tyrol pour rentrer à Dresde, le peintre écrit : « En quittant la sublime Italie, le Tyrol m'a fait éprouver à un point bien haut le vif dégoût que Winckelmann sentait en y entrant, il n'y a plus ni goût dans les habillements, ni caractère ni un seul trait de beauté... » Il semble passer d'un monde dans un autre.

Velletri. Ville du Latium, sur le versant méridional des Monts Albins, visitée par le peintre en rentrant de Frascati à Rome : « lieu intéressant pour l'antiquité ». Venise. Quand P.L. De la Rive l'a visitée en 1784, Venise était encore souveraine (jusqu'en 1797) mais en pleine décadence et la corruption qui s'y étalait partout a choqué le peintre genevois. « Ville singulière plutôt qu'une belle ville », dit-il. Il n'a pas vu Padoue, Cadore, Vicence et Verone parce que Mme Zaguri « n'a pas été en état de partir ».

Vérone. A 25 km du lac de Garde, Vérone est située sur l'Adige. Au XVIIIe siècle elle appartenait à Venise. « Vérone, que je viens de parcourir, me paraît fort peu intéressante. Il y a un grand amphithéâtre dans le goût du Colisée mais très inférieur à mon sens... » L'artiste n'apprécie ni l'architecture, ni la sculpture, ni la peinture. Il y est resté une semaine.

Vésuve. Le peintre en a fait l'ascension le 16 septembre 1785 avec un chanoine de Mayence et ils voient au bord du cratère « la lave qui coule sans interruption

avec abondance depuis onze mois »; cette bouche vomit « avec des explosions semblables au bruit du canon une quantité de pierres embrasées... ».

VIENNE. A la fin du XVIIIe siècle, Vienne était la ville la plus peuplée d'Europe après Paris, d'après Larousse. Cependant, d'après l'Almanach de Gotha pour 1800, Londres avait déjà alors un million d'habitants et Paris 700.000.

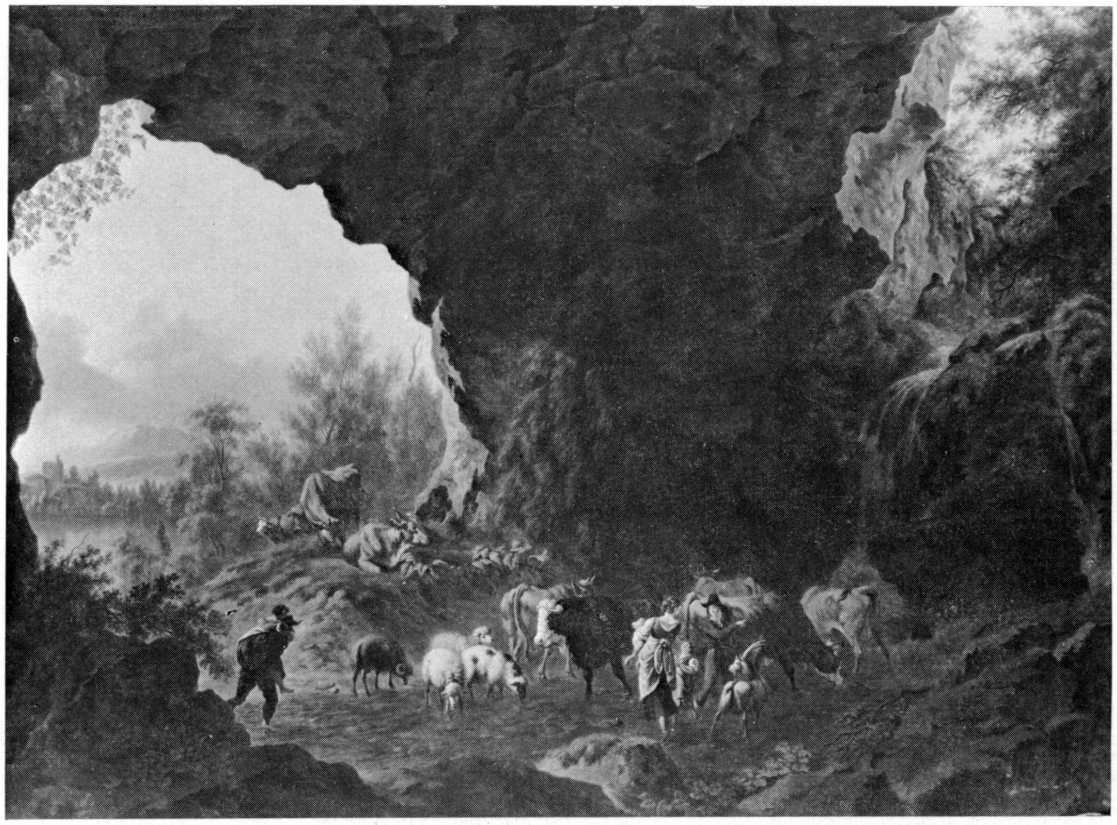

Fig. 26. Pierre-Louis DE LA RIVE. *La Grotte de Neptune à Tivoli* (1810), Huile sur toile. 90 × 112,5 cm. Signé et daté en bas à gauche: de la Rive 1810 D (voir note 3).
Collection Musée d'art et d'histoire, Genève.

Note 3. (Fig. 26). Cf. Pierre-Louis DE LA RIVE. Catalogue de mes tableaux avec leurs destinations, autant que j'ai pu les apprendre. 1779-1816. Manuscrit, collection Musée d'art et d'histoire de Genève: « 1810, le 25 juin. Terminé un tableau de 3 pieds 6 pouces sur 2 pieds 9 pouces (D).

Vue de la grotte de Neptune à Tivoli. Soleil couchant, quelques animaux à l'abreuvoir, une femme emporte un petit chevreau, elle cause avec un homme; une jeune fille demande le chevreau, une chèvre la suit. Remis à M. Divet en janvier 1815 avec 7 autres pour 350 Ls. »

Fig. 1 à 22 et fig. 26, photographies Jean Arlaud.
Fig. 23, 24 et 25, photographies Gad Borel-Boissonnas.